



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

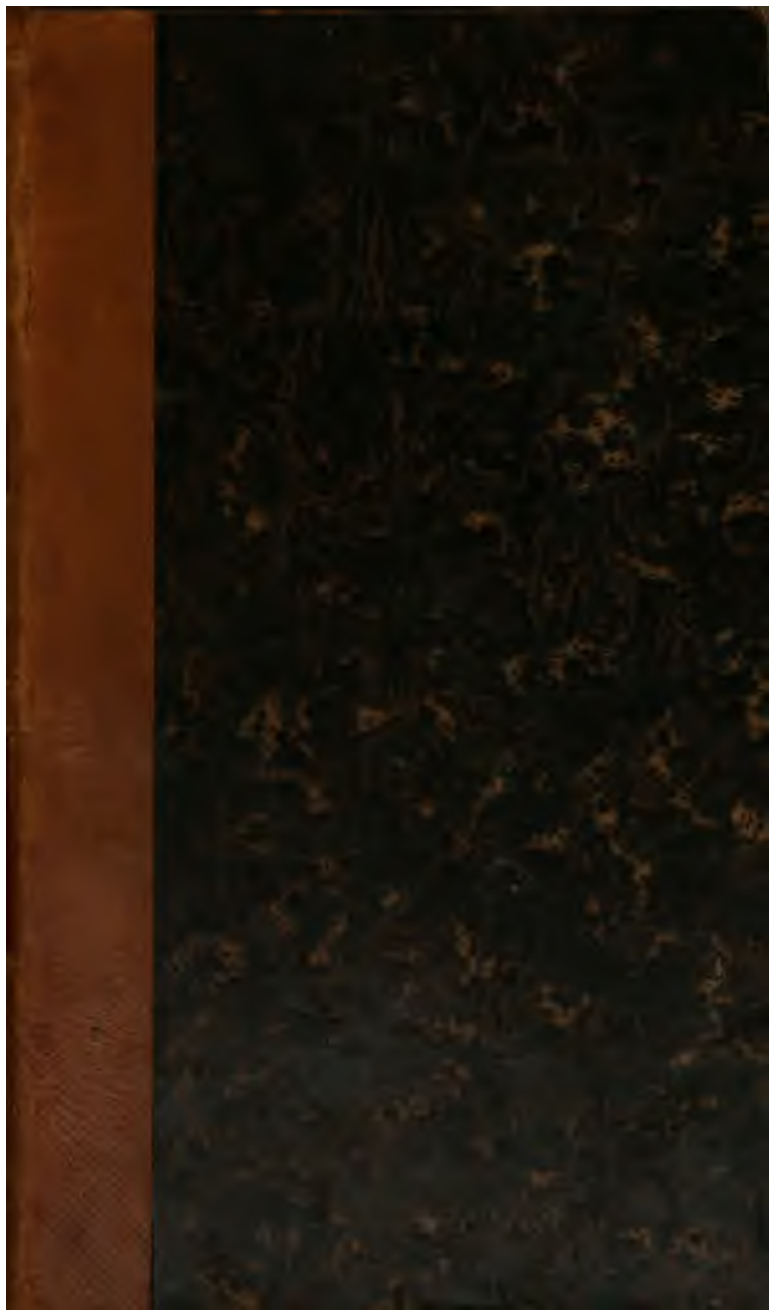
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



RELIURE & CARTONNAGE
CRUVES
Rue d'Antibes 12
CANNES

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



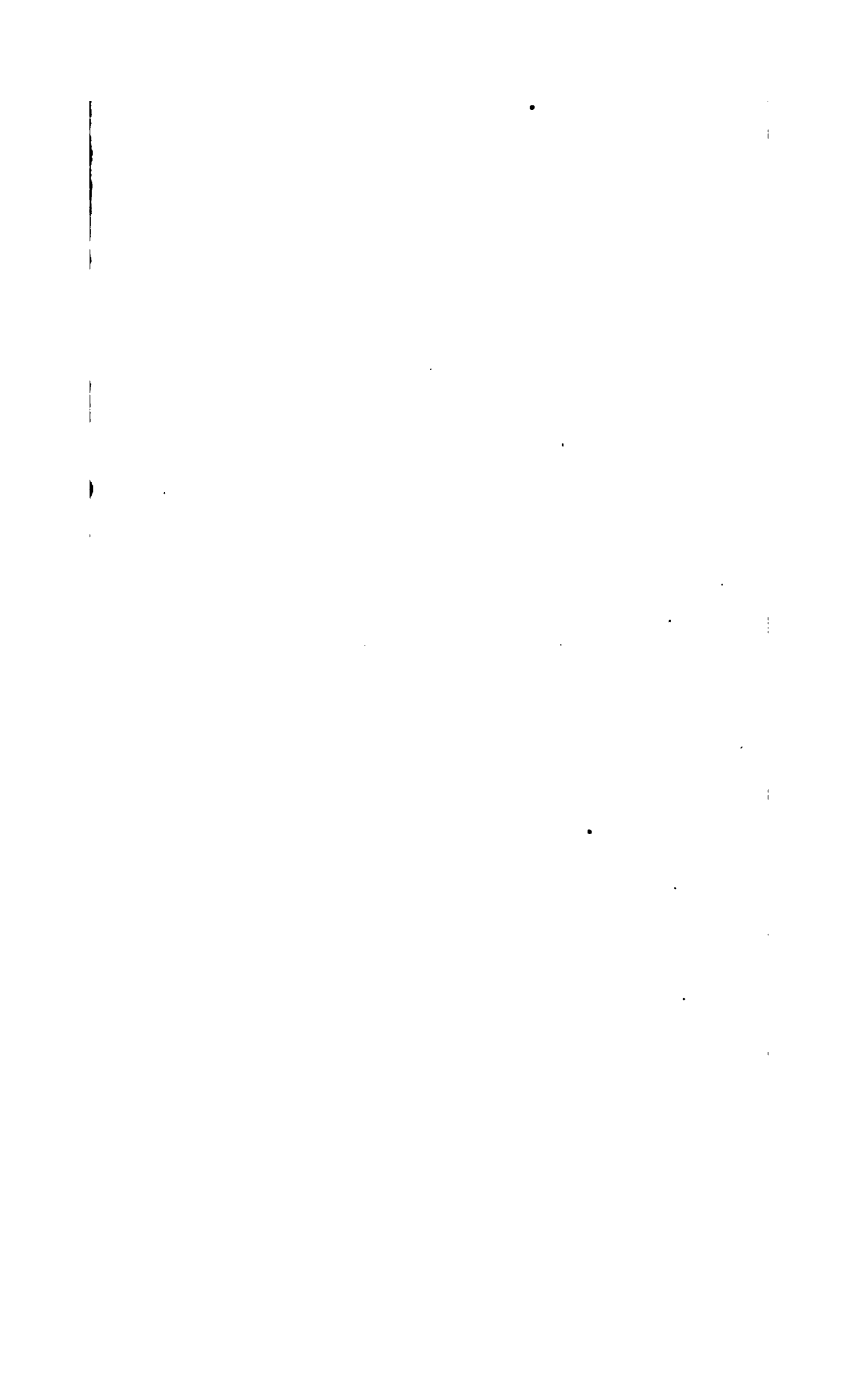
ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



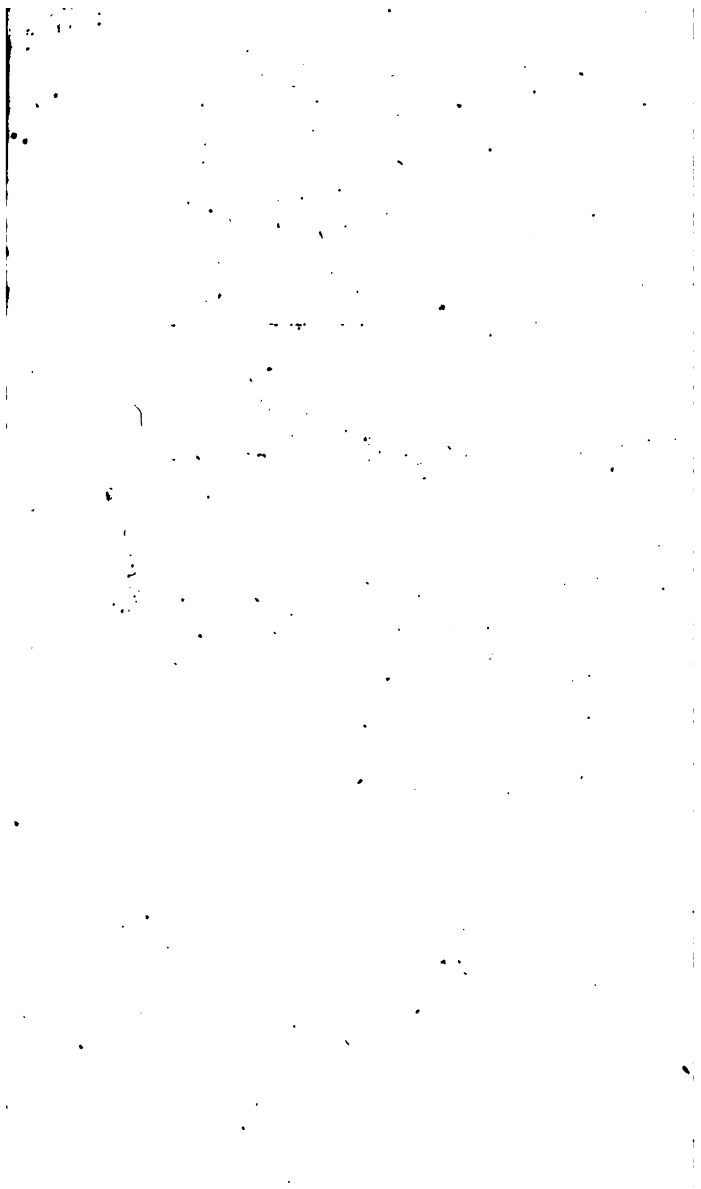
by Louis Sébastien Mercier

Vet. F. II



T A B L E A U
D E P A R I S .


T O M E P R E M I E R .

T A B L E A U
D E
P A R I S.

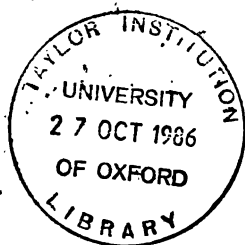
Quærens quem devoret.

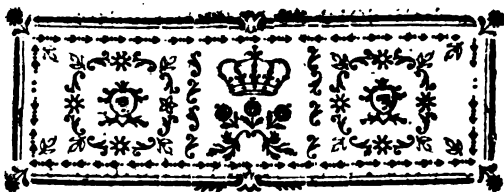
T O M E P R E M I E R.



A H A M B O U R G,
Chez **VIRCHAUX & Compagnie, Libr.**
& se trouve
A N E U C H A T E L,
Chez **SAMUEL FAUCHE, Lib. du Roi.**

M. D C C. L X X X I.





PRÉFACE.

JE vais parler de Paris, non de ses édifices, de ses temples, de ses monumens, de ses curiosités, &c. : assez d'autres ont écrit là-dessus. Je parlerai des mœurs publiques & particulières, des idées régnautes, de la situation actuelle des esprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raisonnables ; mais toujours changeantes. Je par-

lerai encore de sa grandeur illimitée , de ses richesses monstrueuses , de son luxe scandaleux. Il pompe , il aspire l'argent & les hommes : il absorbe & dévore les autres villes , *quærens quem devoret.*

J'AI fait des recherches dans toutes les classes de Citoyens , & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuse opulence , afin de mieux établir par ces oppositions la physionomie morale de cette gigantesque capitale.

BEAUCOUP de ses habitans sont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque chose ou du

moins, leur remettra sous un point de vue plus net & plus précis, des scènes, qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainsi dire plus; car les objets que nous voyons tous les jours, ne sont pas ceux que nous connoissons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une description *topographique* des places & des rues, ou une histoire des faits antérieurs, il seroit trompé dans son attente. Je me suis attaché au moral & à ses nuances fugitives; mais il existe chez *Moutard*, Imprimeur de la Reine, un Dictionnaire en

quatre énormes volumes, avec approbation du Censeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'historique des Châteaux, des Colleges & du moindre cul-de-sac. S'il prenoit un jour fantaisie au Monarque de vendre sa capitale, ce gros Dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

JE n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue*; j'ai crayonné d'après mes vues; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été possible; je l'ai peint sous plusieurs faces; & le voici, tracé tel qu'il est sorti de dessous ma plume, à mesure que mes yeux

P R É F A C E. ix

& mon entendement en ont rassemblé les parties.

LE Lecteur rectifiera de lui-même , ce que l'Ecrivain aura mal vu , ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaison donnera peut-être au Lecteur une envie secrète de revoir l'objet & de le comparer.

IL restera encore beaucoup plus de choses à dire que je n'en ai dit, & beaucoup plus d'observations à faire que je n'en ai fait ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant , qui se permettent d'écrire tout ce qu'ils savent ou bien tout ce qu'ils ont appris.

QUAND j'aurois les cent bouches , les cent langues & la voix de fer , dont parlent Homere & Virgile , on jugera qu'il m'eût été impossible d'exposer tous les contrastes de la grande ville ; contrastes rendus plus saillans par le rapprochement. Quand on a dit , c'est l'*abrégé de l'Univers* , on n'a rien dit ; il faut le voir , le parcourir , examiner ce qu'il renferme , étudier l'esprit & la sottise de ses habitans , leur mollesse & leur invincible caquet , contempler enfin l'assemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille , qui font des loix parti-

culieres ; mais qui sont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

SUPPOSEZ mille hommes faisant le voyage : si chacun étoit observateur , chacun écriroit un livre différent sur ce sujet , & il resteroit encore des choses vraies & intéressantes à dire , pour celui qui viendrait après eux.

J'AI pesé sur plusieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'est préparer leur ruine. Quelques-uns même , tandis que je tenois la plume , sont tombés. J'en conviendrai avec plaisir ; mais

l'époque aussi en est trop récente ,
pour que ce que j'ai dit , puisse être
tout à fait hors de propos.

MALGRÉ nos vœux ardens pour
que tout ce qui est encore barbare
se métamorphose & s'épure , pour
que le bien , fruit tardif des lumie-
res , succède au long déluge de
tant d'erreurs , cette ville tient
encore à toutes les idées basses &
rétrécies , que les siècles d'igno-
rance ont amenées. Elle ne peut
s'en dégager tout à coup , parce
qu'elle est fondue , pour ainsi dire ,
avec ces scories.

UNE ville commençante & for-
tant des mains d'un gouvernement

formé, est plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuses que l'on ridiculise, & des usages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puissance, les richesses, proscriit les idées saines & nouvelles, les principes restaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain, on attaque l'édifice du mensonge; il est cimenté. On veut le reprendre sous œuvre; c'est une tâche bien plus pénible que si on vouloit le

reconstruire à neuf. On adopte quelques modifications ; elles ne s'accordent pas avec l'ensemble qui persiste à être vicieux. Les plus beaux raisonnemens se gravent dans les livres , mais la moindre pratique du bien offre des difficultés insurmontables. Tous les petits intérêts particuliers , roidis par une possession abusive & chere , combattent l'intérêt général , qui n'a souvent qu'un seul homme pour défenseur. Heureuses donc les villes , qui , comme les individus , n'ont point encore pris leur plis ! Elles seules peuvent aspirer à des loix unanimes , profondes & sages.

JE dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *Peintre*, & que je n'ai presque rien donné à la réflexion du *Philosophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre satirique ; je m'en suis sévèrement abstenu. Chaque chapitre appelloit une désignation particulière ; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La satire qui personifie est toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurecit, & ne ramène point au droit sentier. Je n'ai tracé que des peintures générales ; & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Si, en cherchant de tous côtés matière à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment dans les murailles de la capitale, la misère hideuse que l'aïssance honnête ; & le chagrin & l'inquiétude, plutôt que la joie & la gaieté, (jadis attribuées au peuple Parisien) qu'on ne m'impute point cette couleur triste & dominante ; il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele, le génie des Administrateurs modernes, & déterminera la généreuse compassion de quelques ames actives & sublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans

cette douce persuasion , & si elle m'abandonnoit , je n'écrirois plus.

TOUTE idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe invisible , qu'on peut comparer au germe physique des plantes , qui long-temps foulées aux pieds , croissent avec le tems , se développent & s'élevent.

Je fais que le bien sort quelquefois du mal ; qu'il est des abus inévitables ; qu'une ville populeuse & corrompue doit s'estimer heureuse , lorsqu'au défaut de vertus , on compte du moins dans son sein peu de grands crimes ; que dans ce choc de passions intestines &

concentrées ; un repos apparent est déjà beaucoup , je le répète , je n'ai voulu que *peindre* & non *juger*.

CE que j'ai recueilli de mes observations particulières , c'est que l'homme est un animal susceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'est que la vie Parisienne est peut-être dans l'ordre de la Nature , comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'est que les chasses de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra comique sont des pratiques également simples & naturelles ; c'est qu'il n'y a point de contradiction dans ce que

L'homme fait , parce qu'il étend le pouvoir de son intelligence & de son caprice , aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt : de là cette infinité de formes qui métamorphosent réellement l'individu d'après le lieu , les circonstances , les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Crassus , que des rayes rouges & bleues , que les Sauvages impriment sur leurs membres par incision.

MAIS si ce sont les comparaisons, comme je n'en doute point , qui , le plus souvent tuent le bonheur ; j'avouerais en même temps qu'il est

presque impossible d'être heureux à Paris , parce que les jouissances hautaines des riches y poursuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de soupirer en voyant ces prodigalités ruineuses , qui n'arrivent jamais jusques à lui. Il est bien au-dessous du paysan , du côté du bonheur ; c'est l'homme de la terre , j'oserais le dire , le moins pourvu pour son besoin ; il tremblera de céder au penchant de la Nature , & s'il y cede , il fera des enfans *dans un grenier* , & n'y a-t-il pas alors contradiction manifeste entre *naissance* & *non propriété*. Ses facultés seront abâ-

tardies , & ses jours seront précaires. Les spectacles , les arts , les doux loifirs , la vue du ciel & de la campagne ; rien de tout cela n'existe pour lui : là enfin , il n'y a plus de rapport ni de compensation entre les différens états de la vie ; là , la tête tourne dans l'yvresse du plaisir ou dans le tourment du défefpoir.

ETES-VOUS dans l'état médiocre ? Vous seriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ferez pauvre encore. On a dans la capitale des passions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiffances invite à jouir auffi. Tous les Acteurs qui jouent

◆

leur rôle sur ce grand & mobile théâtre , vous forcent à devenir Acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les desirs deviennent plus vifs ; les superfluités sont des besoins ; & ceux que donne la nature sont infiniment moins tyranniques, que ceux que l'opinion nous inspire.

ENFIN , l'homme qui ne veut pas sentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuse qui la suit , l'homme que blesse à juste titre, le coup-d'œil méprisant de la richesse insolente , qu'il s'éloigne , qu'il fuie , qu'il n'approche jamais de la capitale.

Ce 8 Octobre 1780,

TABLEAU



T A B L E A U

D E P A R I S,



COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL.

UN homme qui fait réfléchir à Paris ; n'a pas besoin de sortir de l'enceinte de ses murs , pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoissance entière du genre-humain , en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immense capitale. On y trouve des *Asiatiques* couchés toute la journée sur des piles de carreaux , & des *Lapons* qui végètent dans des cases étroites ; des *Japonois* qui se font ouvrir le ventre à la moindre dispute ; des *Esquimaux* qui ignorent le temps où ils vivent ; des *Negres* qui ne sont pas noirs , & des *Quakers* qui

Tome I.

A

portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les usages & le caractère des peuples les plus éloignés ; le Chymiste adorateur du feu, le curieux idolâtre, acheteur de statues ; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oisifs, sont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Persan, qui donne des remèdes aux pauvres ; & sur le même pallier, un usurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier, n'y sont pas rares, ainsi que les Groenlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on dit de la voluptueuse Babylone, se réalise tous les soirs dans un temple dédié à l'harmonie.

ON a dit qu'il falloit respirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point visité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art ; l'air de Paris, si je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de substances se fondent dans un si petit espace ! Paris peut être considéré comme un large creuset, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le sucre, le café, les productions les plus lointaines, viennent se mélanger ; & les estomacs sont les fourneaux qui décompo-

sent ces ingrédients. La partie la plus subtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on respire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaisons ! Comme le sol doit être profondément imbibé de tous les sels que la nature avoit distribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces sucS rassemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maisons , qui remplissent des rues entieres (comme la rue des Lombards) , ne résulteroit-il pas dans l'atmosphère , des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de là naît peut-être , ce sentiment vif & léger qui distingue le Parisien ; cette étourderie , cette fleur d'esprit qui lui est particuliere. Ou si ce ne sont pas ces particules animées qui donnent à son cerveau , ces vibrations qui enfantent la pensée ; les yeux perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts , de métiers , de travaux , d'occupations diverses , peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure , & de contempler dans un âge , où ailleurs on ne contemple rien ? Tous les sens sont interrogés à chaque instant : on brise , on lime , on polit , on façonne ; les métaux sont tourmentés & prennent toutes sortes de formes. Le marteau infatigable , le creu-

set toujours embrasé , la lime mordante , toujours en action , applatissent , fondent , déchirent les matieres , les combinent , les mêlent ; l'esprit peut-il demeurer immobile & froid , tandis que passant devant chaque boutique , il est stimulé , éveillé de la léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature ? Par-tout la science vous appelle , & vous dit *voyez*. Le feu , l'eau , l'air travaillent dans les ateliers des forgerons , des tanneurs , des boulangers ; le charbon , le soufre , le salpêtre font changer aux objets & de noms & de formes ; & toutes ces diverses élaborations , ouvrages momentanés de l'intelligence humaine , font raisonner les têtes les plus stupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique , voulez-vous voir la théorie ? les professeurs dans toutes les sciences sont montés dans les chaires & vous attendent ; depuis celui qui disseque le corps humain , à l'académie de chirurgie , jusqu'à celui qui analyse au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théâtres offrent toutes les scènes de la vie humaine : êtes-vous disposé à saisir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra , les cloches dans les airs éveillent les oreilles musicales : êtes-vous peintre ? la liyrée bigarrée du peuple , & la diversité

des phyfionomies , & les modeles les plus rares , toujours fubfiftans , invitent vos pinceaux : êtes-vous frivoliſte ? admirez la main légère de cette marchande de modes , qui décore férieuſement une poupée , laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord , & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale ; aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée , pour cinquante mille écus de diamans , tandis que l'Épicier ſon voifin , vend pour cent écus par jour , en différens détails , qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols ; ils ſont tous deux marchands , & leur degré d'utilité eſt bien différent.

Non , il eſt impoſſible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir , malgré qu'il en ait. La baptême qui coupe l'enterrement , & le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond , & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux , tandis que le notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union ; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoient rien ; la ſubſiſtance des enfans aſſurée , avant qu'ils ſoient nés ; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux ; tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

Un carroſſe vous arrête , ſous peine

d'être moulu sur le pavé ; voici qu'un pauvre , couvert de haillons , tend la main à un équipage doré où est enfoncé un homme épais , qui retranché derrière ses glaces , paroît aveugle & sourd ; une appoplexie le menace , & dans dix jours il fera porté en terre , laissant deux ou trois millions à d'avidés héritiers qui riront de son trépas , tandis qu'il refusoit de légers secours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours , & quelle galerie d'images , pleine de contrastes frappans pour qui fait voir & entendre !

La prodigieuse consommation de huit cent mille hommes entassés & vivant sur le même point , parmi lesquels il y a deux cent mille gourmands ou gaspilleurs , conduit au premier raisonnement politique. Le duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix , qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre qui regne dans une si grande confusion de choses. Il laisse appercevoir ce que peuvent de sages loix ; combien elles ont été lentes à se former ; quelle machine compliquée & simple est cette police vigilante ; & l'on découvre les moyens de la perfectionner sans gêner cette liberté hon-

nête & précieuse , l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages , tout en déjeûnant dans une bonne maison , on se promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine , où bouillonne le thé odoriférant de l'Asie ; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou , le sucre que de malheureux Negres , transplantés d'Afrique , ont fait croître en Amérique ; on est assis sur une étoffe brillante des Indes , pour laquelle trois grandes puissances se sont fait une guerre longue & cruelle , & si l'on veut être informé des faits de ces débats , en étendant la main , on saisit sur une feuille volante , l'histoire récente & fugitive des quatre parties du monde : on y parle du conclave & d'une bataille ; d'un visir étranglé , & d'un nouvel académicien ; enfin jusqu'au finge & au perroquet de la maison , tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente industrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre , l'on considère l'homme qui fait des souliers pour avoir du pain , & l'homme qui fait un habit pour avoir des souliers ; & l'homme qui ayant des habits & des souliers , se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger

& l'apothicaire , l'accoucheur & celui qui enterre , le forgeron & le journalier , qui travaillent pour aller successivement chez le boulanger , l'apothicaire , l'accoucheur & le marchand de vin.



LES GRENIERS.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuse de Paris *les greniers*. Comme dans la machine humaine , le sommet renferme la plus noble partie de l'homme , l'organe pensant ; ainsi dans cette capitale , le génie , l'industrie , l'application , la vertu occupent la région la plus élevée. Là , se forme en silence le peintre ; là , le poète fait ses premiers vers ; là , sont les enfans des arts , pauvres & laborieux , contemplateurs assidus des merveilles de la nature ; donnant des inventions utiles & des leçons à l'univers ; là , se méditent tous les chefs-d'œuvres des arts ; là , on écrit un mandement pour un évêque ; un discours pour un avocat général ; un livre pour un futur ministre ; un projet qui va changer la face de l'état ; la pièce de théâtre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot , s'il voudroit quitter son logement , pour aller

demeurer au Louvre , & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célèbres , qui n'aient commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Emile , pauvre , fier & content ; & lorsqu'ils en descendent , les écrivains perdent souvent tout leur feu ; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient , lorsqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perspectives. Greuze , Fragonard , Vernet , se sont formés dans des greniers : ils n'en rougissent point , c'est-là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche escalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or , & tirer un profit considérable des travaux de jeunes artistes pressés de vivre & encore inconnus. Le riche est utile quoiqu'il soit dirigé par l'avarice , & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier ; mais puisqu'il a fait le voyage , qu'il frappe à la porte voisine..... Osera-t-il entrer ? les horreurs de la misère vont l'investir & attaquer tous ses sens ; il verra des enfans nuds qui manquent de pain ; une femme qui malgré la tendresse maternelle , leur dispute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir insuffisant pour payer des denrées , que grève le plus cruel des impôts. On a falsifié la nourriture du misérable , & il ne mange presque plus rien tel qu'il est sorti des mains

de la nature. Le cri de l'infortuné retentit sous ces toits entr'ouverts, & ressemble au vain son des cloches dont il est voisin, qui ébranle l'air & s'évanouit; la langueur le consume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutisse.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ses pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maison. L'homme opulent & débauché, voisin du malheureux par le local, éloigné de lui à mille lieues par le cœur, se couche fatigué de plaisir, lorsque l'autre s'arrache au sommeil. Le riche a perdu ou gagné sur une carte, ce qui auroit suffi à l'entretien d'une famille entière, & il ne lui vient point à l'idée de soulager les souffrances de son semblable.

L'écrivain est souvent placé entre ces contrastes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & sensible, il a vu de près la misère de la portion la plus nombreuse d'une ville qu'on appelle opulente & superbe; il en conserve le sentiment profond. S'il eut été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques, qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conséquemment des infortunés, il doit défendre leur cause; mais la défend-on quand on n'a pas senti le malheur d'autrui, c'est-à-dire quand on ne l'a point partagé.



GROSSEUR DÉMESURÉE

DE LA CAPITALE.

VU politiquement , Paris est trop gros : c'est un chef démesuré pour le corps de l'état ; mais il seroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laisser subsister , il est des maux qui une fois enracinés , sont indestructibles.

Les grandes villes sont fort du goût du gouvernement absolu ; aussi fait-il tout pour y entasser les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouissances. Il y précipite la foule , comme on enclave des moutons dans un pré , afin que la gueule des mâts , ayant une moindre surface à parcourir , puisse les ranger plus facilement sous la loi commune : enfin , Paris est un gouffre où se fond l'espece humaine ; c'est là qu'elle est sous la clef , on n'entre , on ne sort que sous des guichets où régnet des yeux d'Argus. Des barrières de sapin , plus respectées que ne le seroient des murailles de pierres bordées de canons , arrêtent les denrées les plus nécessaires à la vie , & leur imposent une taxe que le

pauvre supporte seul ; car , dispensé de tous les plaisirs , il ne l'est pas du besoin de manger. Il ne tiendrait qu'au prince d'affamer la ville , il tient en cage ses bons & fideles sujets : s'il étoit mécontent , il pourroit leur refuser la bécquée ; avant qu'ils pussent forcer les barreaux , les trois quarts se seroient mangés , ou seroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive , car la premiere loi est de subsister. Je vois cette ville florissante , mais aux dépens de la nation entiere : ces maisons à six étages tous peuplés , aspirent les moissons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais , ces baladins , ces abbés , ces batteurs de pavé ne servent ni l'état ni la société ; il faut cependant que tout cela subsiste , comme le dira mon premier chapitre sur la législation , intitulé *de l'estomac de l'homme*. Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer , tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere sûre. Telle est l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer sur les terres , ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien , pas même des bras , puisqu'ils sont éternés. Arrêtez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conservez donc l'énorme loupe puisque vous ne pouvez l'extirper sans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'arr

icipons point sur ce que nous avons à faire sentir sur cette ville qui sera toujours chere à un gouvernement , dont la tête est aussi disproportionnée que la capitale l'est au royaume.



PHYSIONOMIE

DE LA GRANDE VILLE.

VOULEZ-VOUS juger Paris physiquement? Montez sur les tours Notre-Dame; la ville est ronde comme une citrouille; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui est tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle est bâtie de craie, & qu'elle repose sur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le sommet pointu des clochers, on voit comme un nuage qui se forme au dessus de tant de maisons, & la transpiration de cette ville est pour ainsi dire sensible.

La riviere qui la partage, la coupe presque régulièrement en deux portions égales; mais les édifices se portent depuis quelques années du côté du Nord.

Je passerai sous silence sa position topographique, ainsi que la description de ses

édifices, de ses monumens, de ses curiosités en tout genre; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractère de ses habitans, que de toutes ces nomenclatures, qu'on trouvera dans les *étrennes mignonnes*. C'est au moral que je me suis attaché; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général, est sujet à la plus grande inconstance, & beaucoup plus humide que froid; l'eau de la Seine est légèrement purgative; & l'on dit proverbialement, *qu'elle sort de la cuisse d'un ange*. La fibre y est molle & détendue, l'épaisseur de l'atmosphère en relâche le ton; & les couleurs vives sont rares sur les visages.

Le quartier le plus sain est le fauxbourg Saint Jacques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal sain est le quartier de la Cité.

Pourquoi cette superbe ville n'est-elle pas située au lieu où est Tours? Elle seroit d'ailleurs au centre du royaume. Le beau ciel de la Touraine seroit plus convenable à sa population: placée sur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richesses & le travail ne sauroient lui apporter.

Ses environs sont variés, charmans;

délicieux ; c'est la nature cultivée , sans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins , d'allées , de promenades , qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde , tout est orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres , n'est pas absolument malheureux.

Mais on ne sauroit aussi , à huit ou dix lieues à la ronde , tirer un coup de fusil. *Les plaisirs du Roi* & les terres des princes ont envahi tous les droits de chasse. Les loix arbitraires faites à ce sujet , portent une empreinte de sévérité , pour ne pas dire de cruauté , qui contraste avec les autres loix du royaume. Tuer une perdrix , devient un délit que les galeres seules peuvent expier. Les gardes-chasse poursuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur , que la maréchaussée ne poursuit les voleurs & les assassins. Enfin les gardes-chasse tuent & (chose épouvantable !) ces meurtres demeurent impunis. Oserai-je dire qu'on les a vu récompensés , & par un prince , qui d'ailleurs passe pour humain.

Les princes sont durs , inexorables ; sur l'article de la chasse , & exercent une véritable tyrannie.



LES CARRIÈRES.

POUR bâtir Paris dans son origine ; il a fallu prendre la pierre dans les environs ; la consommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandissant , on a bâti insensiblement les fauxbourgs sur les anciennes carrières ; de sorte que tout ce qu'on voit en dehors , manque essentiellement dans la terre aux fondemens de la ville ; de là les concavités effrayantes qui se trouvent aujourd'hui sous les maisons de plusieurs quartiers ; elles portent sur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien considérable , pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit personnes ensevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur , & quelques autres accidens moins connus , ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait , on a étayé en silence les édifices de plusieurs quartiers , en leur donnant dans ces obscurs souterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le fauxbourg Saint Jacques , la rue de la Harpe , & même la rue de Tournon , portent sur d'anciennes carrières , & on a bâti des pilastres pour soutenir le

pois des maisons. Que de matière à réflexions en considérant cette grande ville formée , soutenue par des moyens absolument contraires. Ces tours , ces clochers , ces voûtes des temples , autant de signes qui disent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds.



O U E S T
LE GOUVERNEMENT
F É O D A L ?

CETTE noblesse qui vivoit il y a deux cents ans dans ses châteaux , répugnoit à venir dans la grosse ville : aussi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire désertier les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit souvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorsque les graces du souverain ne se font plus manifestées que dans tel bureau ; lorsqu'un point unique, attractif & central s'est établi où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir , il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils sont tombés en ruine , & avec eux , la force des seigneurs. On les a étourdis avec toute

la pompe qui environne les cours ; on a institué des fêtes pour les amollir ; les femmes , qui vivoient dans la solitude & dans les devoirs de l'économie domestique, se sont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie , leur ambition naturelle y a trouvé son compte ; elles ont brillé près du trône , à raison de leurs charmes. Il a fallu que leurs esclaves ne s'éloignassent point du séjour de leur puissance ; elles sont devenues les reines de la société , & les arbitres du goût & des plaisirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres , leurs époux , leurs fils humiliés , & loin de leur domaine , pourvu qu'elles continuassent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le costume, l'étiquette , les modes , les parures , les préférences , les conventions puériles ; elles ont renforcé la pente à l'esclavage. Les hommes conduits , dirigés par elles , peut-être à leur insu , n'ont plus eu d'autres ressources que de tendre des mains avides autour du dispensateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtisan , le monarque a mis à profit cette tendance de la nation , si utile à l'agrandissement de son pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit lui enlever , pour le donner à ses courtisans transformés en serviteurs attentifs.

LES héritages de l'antique noblesse sont donc venus se métamorphoser à Paris en diamans , en dentelles , en plats d'argent , en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture s'est fait sentir ; le trône a reçu plus d'éclat , & le bien de l'état en a souffert : mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes , quelques particuliers ont eu de rares privilèges ; ils ont joui de tous les arts rassemblés , de toutes les ressources , & les plus promptes : de toutes les commodités , & les plus douces ; de tout ce qui peut enfin embellir la vie , diminuer les maux de la nature , affermir la joie , la santé & le bonheur. . . . Quelques particuliers , mais la nation en gros !



P A T R I E

DU PHILOSOPHE.

C'EST dans les grandes villes que le philosophe lui-même se plaît , tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir , parce



qu'il y vit plus , libre , noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confusion des rangs ; parce qu'il y peut choisir son monde , & se dérober aux fors & aux importuns , que l'on n'évite point dans les petits endroits. Il y trouve aussi une plus ample matière à réflexions : des scènes journalières ajoutent à ses nombreuses expériences ; la diversité des objets fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres ; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans , quand j'étois plein de force , de santé & de courage , & j'étois alors très-robuste , je goûtois beaucoup le système de Jean-Jacques Rousseau : je me promenois en idée dans une forêt , seul avec mes propres forces , sans maître & sans esclaves , pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes , les racines & les herbes ne me paroissent pas une mauvaise nourriture. L'extrême appetit me rendoit tous les végétaux également savoureux ; je n'avois pas peur des frimâts , j'aurois bravé , je crois , les horreurs du Canada & du Groenland , la chaleur de mon sang rejettoit les couvertures : Je me disois dans ma pensée : là , je ne serois point enchaîné dans ce cercle de formalités , de chicanes , de minuties , de poli-

tique fine & versatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois sans offenser les loix, & je serois heureux, sans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais quand cette première fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiarisé à vingt-sept ans, avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus plusieurs sortes d'idées, de plaisirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouissances, plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie & amollie par les arts, je trouvai le système de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une pièce d'argent, que de faire des chasses de cent lieues pour attraper du gibier; je fus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit, à celui qui me voiturait à la campagne, au cuisinier qui me faisoit manger un peu par-delà le premier appetit, à l'auteur qui avoit fait une pièce de théâtre qui me faisoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maison commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

Alors je vis les sociétés sous un autre jour, & je me suis dit: il y a moins de servitude & de misère à Paris, que dans l'état sauvage, même pour les plus infor-

tunés , qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts , ou du moins il n'y a point de milieu ; & il faut être tout à fait un homme errant dans les bois , ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie , c'est-à-dire , dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainsi la société qu'il s'est choisie. . . . Je pensois cela ; attendez lecteur jusqu'à la fin du livre , pour savoir si je pense encore de même.



DE LA CONVERSATION.

AVEC quelle légèreté on balotte à Paris , les opinions humaines ! Dans un souper , que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment sur les premières vérités de la métaphysique , de la morale , de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme , à la même table , à droite qu'il est un aigle ; à gauche , qu'il est un oison. L'on a débité du même principe , d'un côté , qu'il étoit incontestable ; de l'autre , qu'il étoit absurde ; les extrêmes se rencontrent , & les mots n'ont plus la même signification dans deux bouches différentes.

Mais sur-tout avec quelle facilité on

passé d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la conversation , à Paris , est perfectionnée à un point , dont on ne trouve aucun exemple dans le reste du monde. Chaque trait ressemble à un coup de rame tout à la fois léger & profond ; on ne reste pas long-temps sur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matière dont il est question. Le pour & le contre se discutent avec une rapidité finguliere. C'est un plaisir délicat qui n'appartient qu'à une société extrêmement poliee , qui a institué des regles fines , toujours observées. L'homme qui n'a point ce tact , avec de l'esprit d'ailleurs , est aussi muet que s'il étoit sourd.

On ne fait par quelle transition rapide on passe de l'examen d'une comédie , à la discussion des affaires des Insurgens ; comment on parle à la fois d'une mode & de Boston , de Desrués & de Franklin. L'enchaînement est imperceptible , mais elle existe aux yeux de l'observateur attentif : les rapports , pour être éloignés , n'en sont pas moins réels ; & si l'on est né pour penser , il est impossible alors de ne pas appercevoir que tout est lié , que tout se touche , & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée ; les re-

flets au moral comme au physique , se présentent des lumières mutuelles.

Rien de plus délicieux que de se promener , pour ainsi dire , au milieu des pensées diverses de ses voisins ; de voir si souvent l'habit qui parle encore plus que l'homme : tel ne vous répond pas , répond à sa propre pensée , & n'en répond que mieux : le geste au lieu du discours est quelquefois remarquable ; mille faits particuliers suppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoissance des hommes & des choses s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.



LA

NOUVELLE ATHENES.

PARIS représente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le suffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus , s'écrioit : que de fatigues pour être loués de vous , ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens , qui imprimoient au fond de l'Asie , le désir de les intéresser ? Ou Alexandre étoit un fou , d'une vanité outrée ,
ou

ou Athenes étoit la premiere ville de l'Univers

Les trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus constamment l'attention des Parisiens causans , sont le Roi de Prusse , Voltaire , & Jean-Jacques Rousseau. Il est incroyable le nombre d'admirateurs justes & passionnés , qu'a obtenu le premier par ses victoires , par sa législation , par ses talens spirituels. J'avoue que je suis à la tête de ces admirateurs , & que depuis César , je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

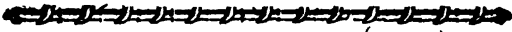
Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il fait être constant dans son estime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite son hommage : quel exemple pour celui qui sera jaloux d'obtenir les mêmes suffrages ! Le Parisien offre de la politesse & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réserve son admiration & son respect , pour le monarque vraiment digne de figurer sur un trône. Les Parisiens désignent déjà quelques autres noms de souverains à la gloire ; mais c'est au leur qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naissante , cette maturité qui en assure le poids & l'étendue.



J O U I S S A N C E S .

UN citadin riche trouve, à son réveil ; les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramasser à cinquante lieues à la ronde , pour flatter ses goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde , & pour quelques piéces d'argent , il mangera le poisson délicieux , l'huitre verte , le faisan , le chapon & l'anas qui croissent séparément sur des terrains opposés. C'est pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaisant , qu'il garde soigneusement pour une bouche étrangère : c'est pour lui que les espaliers sont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer sa douce oisiveté ? le peintre lui apporte son tableau ; les spectacles lui offrent leur musique , leurs drames , leurs assemblées brillantes. Il faut qu'il soit bien né pour l'ennui s'il ne trouve à varier ses amusemens ; il est des ouvriers de sensualité , qui décorent la coupe de la volupté , & qui savent raffiner des plaisirs déjà jugés exquis.





DANGERS.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui sous prétexte de se perfectionner dans quelque art, ose visiter sans mentor & sans ami, cette ville de séduction. Les pièges de la débauche qui usurpe insolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que son simulacre ; le mensonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité sont substitués aux accens du cœur, aux flammes du sentiment ; le plaisir est vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un père, une mère, une amante, plongé dans une multitude confuse, sera heureux s'il ne perd quelquefois que sa santé ; si échappant à la ruine de ses forces, il ne va pas grossir le troupeau de ces âmes sans vigueur & sans nerf, qui ne sont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainsi tout est compensé ; & pour acquérir des connoissances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher à l'arbre de la science.

Il y auroit une pièce de théâtre très-morale à faire ; *le père de province*. Un

malheureux pere , souvent abusé par une perspective décevante , combat mollement les desirs de son fils ; il lui ouvre la route de la capitale , séduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le saisir : bientôt le pere infortuné ne reconnoitra plus le fils dans lequel il se complaisoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maison paternelle , il les aura oubliés ou brisés , parce qu'il aura vu la ville ; où les nœuds sont si légers qu'ils n'y existent plus , ou qu'ils y sont tournés en ridicule.



A V A N T A G E S.

C'EST à Paris que l'on trouve les ressources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant plusieurs années. On a bien raison de dire que la fortune est aveugle : car une simple recommandation vous pousse quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus assidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maison où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton visage est frais , vas caresser la fortune ; elle est femme , elle chérit les premières années de la vie humaine : si tu attends plus tard , tu ne seras point favorisé.

Mais il y a une si grande presse dans le temple de la fortune , rempli d'ambitieux ! ils se coudoient & se croisent mutuellement dans leur marche. Il faut se faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuse des obstacles , à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la déesse , qu'on se trouve avoir la barbe grise , & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'idole ; aussi suis-je toujours à la même distance ; & il est trop tard aujourd'hui pour avancer.



ESPRIT RAFFINÉ.

PEU-T-ETRE y a-t-il dans la capitale , vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout , & le vice même. Notre malice , c'est-à-dire , le raffinement de nos passions , l'art de les justifier , auroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser ? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en

même-temps à perfectionner le vice ? Ne nous servirions-nous pas d'une logique ingénieuse pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéressés ? Ne deviennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces subtilités ? Quoi ! la science seroit accompagnée d'un poison subtil ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la science vraie est bonne. Il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité ; il en est d'innocentes dans les siècles les plus corrompus.



POUR QUI LES ARTS ?

H É L A S !

TANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu ; tandis que le bon sens médite, calcule ; que l'esprit de sagacité perfectionne. . . . C'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

Cela est bien triste à penser. Quoi, tout est fait pour l'œil de la mollesse, pour les plaisirs du voluptueux oisif ! Quoi, c'est pour le réveiller de sa léthargie & de son

ennui , que les nobles enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !



AU PLUS PAUVRE

LA BES'ACE.

TOUTES les charges , les dignités , les emplois , les places civiles , militaires & sacerdotales , se donnent à ceux qui ont de l'argent : ainsi la distance qui sépare le riche du reste des citoyens , s'accroît chaque jour , & la pauvreté devient plus insupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards de l'indigent. La haine s'envenime , & l'état est divisé en deux classes , en gens avides & insensibles , & en mécontents qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés , de diviser & subdiviser les fortunes , servira merveilleusement l'état & la population. Telle est la pensée féconde de Montesquieu , revêtue de cette expression si heureuse : *en tout endroit où deux personnes peuvent vivre commodément , se fait un mariage.*

Les richesses accumulées sur quelques têtes , enfantent ce luxe si dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie.

Ces mêmes richesses réparties d'une manière moins inégale, au lieu du poison destructeur que produit le faste, amèneraient l'aisance, mere du travail, & source des vertus domestiques. Tout état où les fortunes sont à peu près au même niveau, est tranquille, fortuné, & semble faire un tout. Telle est de nos jours la Suisse. Tout autre état porte un principe de discorde & de division éternelle. L'un se vend, l'autre achete, & tous deux sont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'est qu'une chimere. Mais les énormes propriétés nuisent au commerce & à la circulation. Tout l'argent est d'un côté, & le suc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipsés faute de quelques piéces d'argent ! S'il est considéré comme une semence productive, les trois quarts & demi des citoyens en sont privés, & languissent toute leur vie sans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaisir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenser en peu d'années les biens immenses que son pere avare & dur avoit amassés. Car si le fils étoit avare comme le pere, à la troisieme génération le descendant posséderoit dix fois la fortune de son bisayeul, & vingt hommes de cette espece engloberoient

toutes les richesses d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenses, accumulées sur quelques têtes. Cette funeste inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre, les crimes obscurs de l'indigence. Elle enfante une guerre intestine qui a beaucoup de ressemblance avec la guerre civile : elle inspire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle est cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favorisera par ses loix cette injuste disproportion, n'a qu'à étendre son code péral. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vastes prisons. Tout état, au contraire, attentif à diviser les héritages, à faire descendre le suc nourricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi Romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500 arpens de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui parmi nous examinerait à la mort, la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a ramassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique ; mais n'en seroit pas moins excellente.



GAIÉTÉ.

ON ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit , il y a soixante ans , & qui formoit pour l'étranger le présent le plus agréable , & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert , ni leur visage aussi riant. Je ne fais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre , qui attestoit des mœurs plus simples , une plus grande franchise , & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie ; l'air sérieux , le ton caustique , annoncent que la plupart des habitans rêvent à leurs dettes , & sont toujours aux expédiens.

Les dépenses qu'entraîne le luxe , & la manie des superfluités ont rendu tout le monde pauvre , & l'on s'intrigue perpétuellement , pour parer aux frais de représentation.

Affaires , embarras , servitudes , projets ; tout cela se lit sur les visages. Dans une société de vingt personnes , dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent , & quinze n'en trouveront point.

Les ris naissent de la modération des desirs : on ne la connoît plus : on tombe

dans la réserve, de là dans la sécheresse ; & l'abus de l'esprit vient encore retrécir les cœurs. Les visages voudroient se montrer épanouis ; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'est dans des parties obscures & secretes, où l'on est seul, où le libertinage prend la place de la volupté ; on y est quelquefois distrait, jamais heureux.



BESOINS FACTICES.

CE n'est pas l'or qui pervertit une nation ; il est pur & innocent chez un peuple où regne la simplicité, il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaisirs.

Lorsqu'on voit avec quelle fureur l'homme se précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui est offert ; à quel point il est devenu ardent pour ces prétendues jouissances, dont nos ayeux se passaient si bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il est devenu superbe & dédaigneux pour tout ce qui n'est pas orné de ce brillant superflu, qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne

peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne absolument en ridicule la vertu, la raison, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville n'oublie tout à fait sa propre dignité, & ne s'abaisse devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne sont pas des besoins, & qui commandent plus impérieusement que ceux de la nature.



LE BOURGEOIS.

PAR la même raison que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'est point murée, on pourroit appeler ainsi Paris, qui n'a point de murailles.

C'est le pays de tout le monde : le Parisien natif n'y a pas plus de privilèges que le Chinois qui viendroit s'y établir : s'y je disois *mon droit de citoyen*, je ferois rire jusqu'aux officiers municipaux.

Le Parisien s'échauffe d'abord avec une espece de frénésie ; le lendemain il tourne ~~en~~ en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amusement.

Il est tombé depuis près de cent ans dans une espece d'insouciance sur ses inté-

rêts politiques; poison moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, at-ténue & fait trouver trop fort, tout ce qui est énergique : on y a peur de tout ce qui est sublime en tout genre.

On se borne au persiflage superficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuse la censure utile des vices.

Le régent ayant bouleversé toutes les fortunes, il y a soixante ans, a produit le même bouleversement dans les mœurs : c'est à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domestiques.

Le bourgeois est marchand; mais il n'est pas négociant, livré à une conduite mercantille, les spéculations grandes & généreuses lui échappent; il fait des affaires de tout : il est vrai que la douane obstrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on est sur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied; point de trottoirs. Le peuple semble un corps séparé des autres ordres de l'état; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraser ou de le mutiler dans les rues; cent victimes expirent par année sous les roues des voitures. L'indifférence pour ces sortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit servir

le faste des grands. Louis XV disoit : *si j'étois lieutenant de police , je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défense comme au dessous de sa grandeur.

Que l'on dise à un tranquille habitant des Alpes , qu'il y a une ville où des citoyens poussent leur chevaux à toute bride sur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en sont quittes pour payer une légère somme , & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ; il taxera le Parisien de mensonge , & n'osera faire entrer dans sa mémoire , l'image de cette barbarie.

Le peuple est mou , pâle , petit , rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil , que ce ne sont pas là des républicains : à ceux-ci appartient un autre caractère qu'au sujet d'un monarque. Que celui-ci soit poli , sybarite , sans mœurs fortes ; il n'a d'autre consolation que les jouissances trompeuses du luxe. Ce n'est que le républicain qui déploie cette rudesse , ce geste tranchant , cet œil animé , qui conserve l'énergie des ames , & soutient le patriotisme.

Si le citoyen ne marche point sur le pavé , la tête haute , prêt au pugilat , il perdra sa valeur réelle , tant les vertus orgueilleuses des états tiennent à une certaine rudesse ! Elle peut offenser un œil efféminé ; mais elle n'en est pas moins la

fauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces respectables.

Le nerf, & s'il faut le dire, l'insolence du peuple fera toujours le gage de sa franchise, de sa probité, de son dévouement. Dès que le peuple cesse d'être agreste & clamateur, il devient sérieux, vain, débauché, pauvre, & conséquemment avili.

J'aime mieux le voir, comme à Londres, se battre à coup de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, soucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'osant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, & incessamment prêt à faire banqueroute. Il est alors licentieux sans liberté, dissipateur sans fortune, orgueilleux sans courage; & la misère & l'esclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'est la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuse de l'univers. A Paris elle se disperse devant le bout d'un fusil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle se met à genou devant son chef; c'est un roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui se noient dans la Tamise; &

qu'un étranger ne sauroit traverser la ville , sans être assommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terrasse des Tuileries , ou de l'allée du Luxembourg , sont des anti-anglicans , qui ne parlent que de faire une descente en Angleterre , de prendre Londres , d'y mettre le feu ; & qui , quoique jugés souverainement ridicules , n'ont guere sur les Anglois , des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris , ni parler ni écrire , & nous nous passionnons à l'excès pour la liberté des Américains , placés à douze cents lieues de nous : il ne nous est jamais arrivé , au milieu de ces applaudissemens donnés à la guerre civile , de faire un retour sur nous-mêmes : mais le besoin de parler entraîne le Parisien , & les premières classes comme les dernières , sont soumises à des préjugés déplorables & honteux.

Le Parisien a changé à bien des égards. Il étoit avant le regne de Louis XIV , bien différent de ce qu'il est aujourd'hui ; les descriptions des écrivains , fidelles dans le temps où elles furent écrites , ne peuvent plus convenir aujourd'hui : il a de l'esprit & des lumieres , il n'a plus ni force , ni caractère , ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire

poliment une question désobligeante à un étranger ; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse ; il lui rend service sans l'aimer , & l'admire par mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un monarque législateur , après un homme d'un esprit universel , & qui disoit : *je ne connois que trois grands hommes , Frédéric , Voltaire & moi* , a été répété comme le propos d'un appréciateur , d'un distributeur de la renommée ; & tout Parisien , jusqu'au faiseur de cabrioles , se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.



P O P U L A T I O N

D E L A C A P I T A L E.

MR. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon , car il y a tant de comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population , a augmenté depuis cent ans d'un quart ; & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage , dit-il , produit quatre enfans ; il se fait chaque année environ quatre à cinq mille

mariages , & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf, & vingt mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie semblent éгалer en nombre ceux qui en sortent ; proportion qui a quelque chose d'admirable , & qui démontre à l'œil attentif un plan soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille personnes environ, ce qui ; selon le même observateur , paroît donner une population de sept cent mille âmes, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hyvers augmentent cette mortalité. Elle s'est trouvée en 1709, de 30000 ; en 1740 , de 24000.

D'après les mêmes observations , il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-seulement dans la proportion des naissances des mâles , mais encore considérablement au-delà de ce rapport ; car sur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris ; ainsi la différence est d'un neuvième entre le sort final des hommes & des femmes dans cette capitale , nommée par le petit peuple , *le paradis des femmes, le purgatoire des hommes & l'enfer des chevaux.*

Il y a des jours qu'il sort des portes de la capitale trois cent mille hommes à épaisses colonnes, dont soixante mille en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouissance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immense se dissipe ; chacun retourne chez soi : la place dont les limites étoient ferrées, dont les barrières étoient renversées par l'affluence prodigieuse du peuple qui crioit miséricorde, se vuide, demeure nue & déserte ; & de tant d'hommes rassemblés & pressés, chacun a son asile ou son trou à part.

Le jour de la promenade de Longchamp, tout le monde sort, quelque temps qu'il fasse : c'est le jour marqué par l'usage, pour faire voir à tout Paris son équipage, ses chevaux & ses laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un fallon ; celle-là a un caractère de légèreté que n'attraperoit jamais le plus leste étranger.

Depuis le désastre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents personnes furent étouffées, à la suite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne sauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adresse qui régnet en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce spectacle , on ne sera pas surpris d'apprendre que la seule ville de Paris rapporte au roi de France , près de cent vingt millions par an , en y comprenant tout , les entrées , les dixiemes , les capitations , & toutes les impositions fiscales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable somme , que produit un point si étroit , se renouvelle chaque année ; & ce n'est pas sans raison , que les monarques François appellent la capitale , *notre bonne ville de Paris* : c'est une bonne vache à lait.

La cour est fort attentive aux discours des Parisiens : elle les appelle , *les grenouilles* : que disent les grenouilles , se demandent souvent les princes entr'eux ? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition , ou au spectacle , ou sur le chemin de Sainte Genevieve , ils sont très-contens. On les punit quelquefois par le silence : en effet , ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a sur leur compte : l'alégresse ou l'indifférence publique ont un caractère bien marqué. On prétend qu'ils sont sensibles à la réception de la capitale , parce qu'ils sentent confusément que dans cette multitude , il y a du bon sens , de l'esprit ,

& des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne fait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a soin dans certaines circonstances de payer de fortes gueules, qui se répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainsi qu'elle foudoie des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'allégresse publique, ainsi que du contentement du peuple ont un caractère que rien n'imité.

On en est au dixième plan de Paris ; mais il déborde toujours ses limites ; la clôture n'en est pas encore fixée & ne fauroit l'être.

Je m'égaré, je me perds dans cette ville immense ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produisent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Passy, Auteuil bien liés à la capitale ; encore un peu Seve y touche ; & si l'on prolonge d'ici à un ficle jusqu'à Versailles, de l'autre côté, à Saint Denis, & du côté de Picpus, à Vincennes ; voilà pour le coup une ville plus que Chinoise,



V O I S I N A G E.

ON est étranger à son voisin , & l'on n'apprend quelquefois sa mort que par le billet d'enterrement , ou parce qu'on le le trouve exposé à la porte quand on rentre le soir. Deux hommes célèbres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville sans se connoître , ni se rencontrer : votre adversaire , votre ennemi sera comme invisible pour vous , car en entrant dans une maison , vous saurez d'avance s'il y est ou s'il n'y est pas , il ne tient qu'à vous de ne voir jamais sa face : aussi les parens les plus proches , quand ils sont brouillés , quoique demeurant dans la même rue , sont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'histoire de Dom Jacques Martin , Bénédictin. Monsieur Deslandes , auteur de *l'histoire critique de la philosophie* , avoit critiqué ses ouvrages : Dom Martin , qui supportoit impatiemment la censure , se répandoit en invectives furieuses contre Mr. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'esprit doux , liant & honnête , une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de

violence : Mr. Deslandes prit le nom d'Olivier , & dina souvent avec lui ; il mettoit la conversation sur le chapitre de Mr. Deslandes , & Dom Martin de s'écrier : *vous êtes un homme , vous , plein de science & d'esprit , qui raisonnez avec une justesse infinie ; mais ce Deslandes est bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette scène étoit des plus divertissantes , & je ne doute point qu'elle ne se renouvellât entre les auteurs qui se montrent les plus acharnés l'un contre l'autre , pour quelques atteintes portées à leur amour propre.

On avoit proposé à Elie-Catherine Fréron , dont la physionomie n'étoit pas connue de François-Marie-Arouet de Voltaire , d'aller à Ferney , rendre une visite à ce grand poète , sous un nom supposé ; mais Fréron ne prit pas sur lui-même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'Ecoffaïse.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immense ville ; il redoutoit ses facarismes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris ; & la rencontre que plusieurs plaisans attendoient & provoquoient n'eut jamais lieu.

L'inimitié n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes , parce qu'on échappe à son ennemi & à son adverfaire , & ne le voyant plus on l'oublie.

L'animosité est passagere ainsi que l'amour, & les passions en général, soit en bien, soit en mal, n'ont pas ce caractère de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.



DES CHEMINÉES.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit Mr. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint - Honoré, marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord se tempere en passant sur les cheminées de cette grande ville.

La consommation de bois est devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériterait d'avoir une statue dans l'hôtel-de-ville, mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant sans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

Ce bois que le fleuve amène , & qu'on entasse en piles hautes , comme des maisons (1) , va disparaître dans l'espace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires , qui vous dérobent la vue des environs ; il sera mesuré , porté ; scié , brûlé ; & il n'y aura plus que la place.

Autrefois , ce qui composoit le domestique , se chauffoit à un foyer commun ; aujourd'hui la femme de chambre a sa cheminée , le précepteur a sa cheminée , le maître d'hôtel a sa cheminée , &c. (2)

Ceux mêmes qui se piquent de politesse , ne s'abstiennent pas pour cela , même en présence des dames , de se chauffer indécemment les mains & le dos , & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie.

(1) La Gazette ecclésiastique s'est imprimée longtemps sous une de ces piles ; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguisés en scieurs , & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole sur la fin de sa vie , n'osoit sortir , dans la crainte d'être écrasé par la chute d'une cheminée ; il ne songeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuse de longs tuyaux , qui couronnent nos toits.





CRAINTE FONDÉE.

QUAND on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple ; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire : car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut essuyer politiquement.

Il est bien sûr que chaque Parisien n'aura désormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine, & que le maître du ruisseau de la Seine & de la Marne l'est, & le fera de l'existence de la ville.

Comment trouver le moyen de remédier à cette foule de nécessiteux, qui n'ont d'autre gage de leur subsistance que dans

le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette masse qui crieroit famine, si certains abus venoient à cesser tout-à-coup ? Le luxe dévorateur tout en mangeant l'espece humaine, soutient au dessus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

On voit dans cette capitale des hommes qui usent toute leur vie à faire des jou-jous d'enfans ; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y sont exercés jour & nuit ; à fondre des sucreries, & à édifier des delerts. Cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oisifs qui végetent en croyant vivre, & qui pour se dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.



CARACTERE POLITIQUE

DES VRAIS PARISIENS.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont guere

eu que des mutineries d'écoliers ; jamais profondément asservis , jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles , enchaînent la puissance royale par des faillies épigrammatiques , punissent leur monarque ou l'absolvent par le silence , ou par des battemens de mains ; lui refusent le *vive le Roi* , s'ils sont mécontents , ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact , qui ne se dément jamais. La halle fait la réputation des souverains ; & le philosophe après avoir bien médité , observé , est tout étonné de voir que la halle a raison.

Les Parisiens semblent avoir deviné par instinct , qu'un foible degré de liberté de plus , ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille , il ne tient point registre de ses souffrances ; & l'on diroit qu'il a assez de confiance en lui-même , pour ne pas redouter le despotisme trop absolu. Il a développé beaucoup de patience , de force & de courage , dans la dernière lutte du trône & des loix ; beaucoup de villes assiégées ont eu moins de courage & de constance.

En général , il est doux , honnête , poli , facile à conduire ; mais il ne faudroit pas trop prendre sa légèreté pour de la foie

bleffe ; il est dupe , un peu volontairement ; & je crois assez le connoître , pour affirmer que si on le pouffoit à bout , il prendroit une opiniâreté invincible , souvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ses maux ne seront pas insupportables , il ne se vengera que par des couplets & des bons mots ; il ne parlera pas dans les lieux publics ; mais il s'en dédommagera amplement dans le secret des maisons.



MON GRAND PERE.

JE songe à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes , des préjugés & des usages encore plus opposés. Quand je fors d'une séance de l'académie Françoisé , le jour de la Saint-Louis , je me dis : il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de sang ; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny , après qu'il eut reçu la veille , les protestations d'amitié & les embrassemens de Charles IX. Il fut foulé aux pieds , ce Coligny , l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile , & qui eût donné à la ligue , un poids , une majesté , & des succès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre ,

d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine sur ses propres sujets. Les massacreurs de la nuit de la Saint Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là, entendre dans ce même Louvre, les plaisanteries saillantes du géometre d'Alembert, qui ont du sel & de la finesse ; & si elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en disant à la cour, du mal des philosophes. Passe pour cela : les philosophes s'en moquent, & ont l'art de tout dire adroitement, pour qui sait bien entendre : & l'on entend aujourd'hui à demi mot ; & l'on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premier qui se fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient si loin de vous, que malgré votre esprit, vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins barbares, que du temps de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en si peu de temps !





G A R E ! G A R E !

GARE les voitures ! Je vois passer dans un carrosse , le médecin en habit noir ; le maître à danser dans un cabriolet ; le maître en fait d'armes dans un diable ; & le prince court à six chevaux ventre à terre , comme s'il étoit en rase campagne.

L'humble vinaigrette se glisse entre deux carrosses , & échappe comme par miracle : elle traîne une femme à vapeurs , qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carrosse. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts , & sont de mauvaise humeur , quand la foule pressée qu'ils élabouffent , retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades causent nombre d'accidens , pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'ai vu la catastrophe du 28 mai 1770 , occasionnée par la foule des voitures qui obstruèrent la rue , unique passage ouvert à l'affluence prodigieuse du peuple , qui se portoit en foule à la triste illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents personnes ont péri , ou le jour même , ou des

suites de cette presse effroyable. J'ai été renversé trois fois sur le pavé, à différentes époques, & sur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuser le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalières. Les roues menaçantes, qui portent orgueilleusement le riche, n'en volent pas moins rapidement sur un pavé teint du sang des malheureuses victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'administration roulent carrosse, & dédaignent conséquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend presque toutes les rues périlleuses : quand un homme qui a un peu de crédit est malade, on répand du fumier devant sa porte, pour rompre le bruit des carrosses, & c'est alors sur-tout qu'il faut prendre garde à soi.

Jean-Jacques Rousseau, renversé en 1776, sur le chemin de Menil-montant, par un énorme chien danois, qui précédoit un équipage, resta sur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payfans, & reconduit chez lui boiteux & souffrant beaucoup. Le maî-

tre de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que son chien avoit culbuté , envoya un domestique pour demander au blessé , ce qu'il pouvoit faire pour lui : *tenir désormais son chien à l'attache* , reprit le philosophe , & il congédia le domestique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif , on examine chez le commissaire , si c'est la grande roue ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite roue , & si vous expirez sous la grande roue , il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers. Puis il est un tarif pour les bras , les jambes , les cuisses ; & c'est un prix fait d'avance. Que faire ? bien écouter quand on crie , *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaëtons font crier leurs domestiques de derrière le cabriolet. Le maître vous renverse , puis le valet s'égofille : & se ramasse qui peut.



DE L'AIR VICIÉ.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conservation de la santé , il tue ; mais la santé est le bien sur lequel l'homme se montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées , des maisons trop hau-

tes, & qui interrompent la libre circulation de l'air; des boucheries, des poissonneries, des égoûts, des cimetières, font que l'atmosphère se corrompt, se charge de particules impures, & que cet air renfermé devient pesant, & d'une influence maligne.

Les maisons d'une hauteur démesurée, sont cause que les habitans du rez-de-chaussée & du premier étage, sont encore dans une espèce d'obscurité, lorsque le soleil est au plus haut point de son élévation.

Les maisons élevées sur les ponts, outre l'aspect hideux qu'elles présentent, empêchent le courant d'air de traverser la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutissent aux quais.

Lorsque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, respirer l'air de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrières, qu'il trouve les exhalaisons infectes, qui sortent des *gadoues*, & autres immondices: elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades sont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin: les beaux boulevards s'en ressentent, & perdent ainsi

leur agrément. Aucun soin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalières, & de l'argent qu'il donne.

On fait que les végétaux tendent à conserver l'atmosphère dans un état de salubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres ; pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuse se fait sentir dans presque toutes les églises : de là l'éloignement de beaucoup de personnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaisons sépulchrales continuent à empoisonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moisi ou de cave, qui règne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que les cadavres sont transportés dans les cimetières, la nuit qui suit l'enterrement, & qu'il n'en reste pas un seul dans les caveaux des églises, à moins qu'ils ne soient murés ; distinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne sortent pas de la capitale, & quand on songe que dans le cimetière des Lanc-

cens, on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de consumer ces déplorables restes; l'imagination révoltée repousse les tableaux qui viennent l'assaillir.

Indépendamment des cimetières, faut-il s'étonner que l'air soit vicié? Les maisons sont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption, il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de fosses d'aisances. Leurs vidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à plusieurs malheureux, dont on peut apprécier la misère, par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils se livrent.

Ces fosses, souvent mal construites, laissent échapper la matière dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela, & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement imprégné de ces parties méphitiques & malfaisantes.

Les vidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matières fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égouts, & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la rivière

de Seine , & infecte les bords , où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs sceaux , l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore , c'est que les cadavres que volent ou qu'achètent les jeunes chirurgiens , pour s'exercer dans l'anatomie , sont souvent coupés par morceaux , & jettés dans les fosses d'aisances. A leur ouverture l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques , qui réveillent des idées de forfaits. Le travail indépendamment de l'effroi qu'il inspire , devient plus redoutable aux vidangeurs. La mitte , le plomb , les terrasse ou les tue , & l'humanité vivante est encore plus outragée que l'humanité qui n'est plus. O superbe ville ! Que d'horreurs dégoûtantes sont cachées dans tes murailles ! Mais , n'arrêtons pas plus long-temps les regards du lecteur , sur ces épouvantables résultats d'une nombreuse société.

Les belles & neuves expériences , faites sur la décomposition & la récomposition de l'air , nous offrent des secours utiles , inconnus à toute l'antiquité ; & pour peu que l'administration se porte à favoriser ces curieuses découvertes , (& qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à supporter.

Il n'est pas possible que l'indolence & l'insensibilité, ferment les yeux à l'administration, sur les miracles de la chimie. Cette science, débarrassée de ses vieilles formules, paroît venir au-devant de l'humanité souffrante, & lui apporter les vrais remèdes, sur lesquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la santé des citoyens ! La force des générations futures, & conséquemment celle de l'état n'est-elle pas dépendante de ces soins municipaux ? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & des ménagemens, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.



DÉTERMINATION.

DE L'HABITUDE.

SI l'on me demande : comment restet-on dans ce sale repaire de tous les vices & tous les maux entassés les uns sur les autres, au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides ; parmi les boucheries, les cimetières, les hôpitaux, les égoûts, les ruisseaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques

de teinturiers , de tanneurs , de corroyeurs ; au milieu de la fumée continue de cette quantité incroyable de bois , & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arsénicales , sulfureuses , bitumineuses , qui s'exhalent sans cesse des ateliers , où l'on tourmente le cuivre & les métaux : si l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre , dont l'air lourd & fétide est si épais qu'on en apperçoit & qu'on en sent l'atmosphère de plus de trois lieues à la ronde ; air qui ne peut pas circuler , & qui ne fait que tourner dans ce dédale de maisons : comment enfin , l'homme croupit volontairement dans ces prisons , tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à son joug , il les verroit guidés par le seul instinct , fuir avec précipitation , & chercher dans les champs l'air , la verdure , un sol libre , embaumé par le parfum des fleurs ? Je répondrai que l'habitude familiarise les Parisiens avec les brouillards humides , les vapeurs malfaisantes & la boue infecte.

Ensuite l'opéra , la comédie , les bals , les catins & les spectacles les consolent de la perte de la santé. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines , s'épaississent , se coagulent , forment des engorgemens , pourvu que l'on voie dans

fer Vestrallard ? On n'a plus besoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre espace que celui qui sépare les trois spectacles.

Les Parisiens ne sont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ses beautés. C'est aux payfans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux ils regardent le soleil sans admiration, sans reconnoissance, & à peu-près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies est même une distinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies : on ne se rassemble qu'aux bougies ; tous les gens riches se sont brouillés avec le soleil. Le jour n'est pas fait pour éclairer leurs plaisirs ; la clarté du jour est une clarté ignoble ; c'est un peuple de morts, qui n'existe que dans des salons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.



CHAMBRES GARNIES.

UN Boyard vient habiter une mansarde, sur le Palais-royal, un Moscovite se loge dans un entresol écrasé, à un prix exorbitant ; un Staroste & un Helvétien se partagent un même appartement.

Les chambres garnies sont sales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal-propres, des fenêtres où siffent tous les vents, des tapisseries à demi pourries, un escalier couvert d'ordures. En général, le Parisien vit dans la crasse : on n'a pas assez pourvu aux besoins des voyageurs, & cependant qui est-ce qui ne voyage pas ? Un Anglois & Hollandois, qui se sont fait une jouissance de la propriété la plus délectable, se trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes ; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt possible, une ville où tous les sens sont douloureusement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laissé.

Les chambres garnies sont un asile contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change, qui contraignent par corps, & qui n'est pas marchand, arrête la voracité des huissiers : il sort de la chambre garnie, pour se promener sans risque, & dit comme Bias : *omnia mecum porto.*

On ne paye point de capitation personnellement dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue paye, & vous fait payer en conséquence : il faut donner son nom sur des registres qui vont à la police ; elle fait bien ce qu'elle en fait.



L'enlèvement des particuliers se fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de si près ; quand quelqu'un est arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous, que c'est un voleur ; & comme la personne est non-domiciliée : on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le soir même, & sa mémoire est ensevelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris, cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre est considérablement diminué. Le prix des chambres garnies est fort inégal ; vous aurez un appartement de quatre pièces près le Luxembourg, qui vous coûtera six fois plus, près le Palais-royal.

Ces malheureuses créatures qui, au sortir des spectacles, vous arrêtent sur le pavé, & vous poursuivent dans le ruisseau, sont en chambres garnies. Elles payent double de ce que payeroit une femme honnête, de sorte que ce loyer renaissant les écrase. Elles ne peuvent sortir de la triste condition où elles sont plongées, que par une aventure heureuse & rare.

Il est défendu de louer à des femmes prostituées ; & sans elles néanmoins la moitié des appartemens seroient vuides :

les perruquiers & les marchands de vin sont les principaux propriétaires de ces sales tripôts ; ils en tirent beaucoup d'argent , se font payer d'avance , vexent ces déplorables créatures , & en font encore les espions.



F I A C R E S.

CES misérables rosses , qui traînent ces voitures délabrées , sortent des écuries royales ; & ont appartenu à des princes du sang , énorqueillis de les posséder.

Ces chevaux réformés avant leur vieillesse , passent sous le fouet des plus impitoyables oppresseurs : ci-devant nobles quadrupèdes , impatiens du frein , traînant l'équipage superbe , comme un fardeau léger , maintenant malheureux animaux , tirant le nerf , humides de pluie , dégoûtans d'une sueur sale , fatigués , tourmentés , pendant dix-huit heures par jour , sous le poids des courses que le public leur impose.

Ces voitures hideuses , dont la marche obscure est si trainante , servent quelquefois d'asile à la jeune fille échappée un instant à la vigilance de ses argus , & qui montant d'un pied agile & non

aperçu, veut converser avec son amant ; sans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carrosses de Londres, d'Amsterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres, & leurs chevaux agonisans.

Quand les fiacres sont à jeûn, ils sont assez dociles ; vers le midi, ils sont plus difficiles ; le soir, ils sont intraitables ; les rixes fréquentes qui s'élevent, sont jugées chez les commissaires ; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers sont ivres, plus ils fouettent leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené, que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agissoit de je ne sais quelle réforme ; il y a quelques années, les fiacres s'avisèrent d'aller tous, au nombre de près de dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choisi où étoit alors le roi, pour lui présenter une requête. La cour fut fort surprise de voir dix-huit cents fiacres vuides, qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une sorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre représentans de l'ordre furent mis en prison, & on envoya l'orateur à Bicêtre, avec son papier & sa harangue.

Rien de si commun que la soudaine

rupture des soupentes ou des roues : vous avez le nez cassé , ou une contusion au bras ; mais vous êtes dispensé de payer la course.

Les fiacres ne peuvent aller jusqu'à Versailles , ni sur les routes où il y a des bureaux de voitures , qu'en payant une permission *particuliere*. Dès qu'ils sont hors des barrières , ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns sont d'une complaisance extrême , les autres sont emportés , insolens ; il est plutôt fait de les apaiser avec quelques sous de plus , que d'aller demander justice ou de se la faire soi-même ; & c'est le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque chose dans la voiture , comme elle est numérotée , vous allez à un bureau en faire la réclamation , & l'objet vous est ordinairement rendu.

La commodité & la sûreté publique exigeroient que les fiacres fussent moins sales , plus solides , mieux montés ; mais la rareté , la cherté des fourages , & l'impôt considérable de vingt sous par jour , pour rouler sur le pavé , empêchent les réformes les plus désirables.





PORTEURS D'EAU.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques sont si rares & si mal entretenues, qu'on a recours à la rivière; aucune maison bourgeoise n'est pourvue d'eau, assez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau du matin au soir, montent deux seaux pleins, depuis le premier jusqu'au septième étage, & quelquefois par-delà: la voie d'eau coûte six liards ou deux sous. Quand le porteur d'eau est robuste, il fait environ trente voyages par jour.

Quand la rivière est trouble, on boit l'eau trouble: on ne fait trop ce qu'on avale; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'estomac, pour quiconque n'y est pas accoutumé; les étrangers ne manquent presque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc, dans chaque chopine d'eau.

« L'on a vu sous le costume pénible
 » & laborieux d'un porteur d'eau, un
 » homme forcé par le besoin de la

» pauvreté de déposer la décoration stéri-
 » le, dont la patrie avoit honoré ses
 » services, chercher l'aliment & le sou-
 » tien de ses jours dans ce métier rude
 » & abject. Il expira, il y a quelques
 » années, de froid & de misere, entre les
 » compagnons grossiers de son travail jour-
 » nalier, inconnu de ceux dont l'horrible
 » indigence l'avoit rendu l'égal, & après
 » avoir confié son secret au ministre de
 » la religion, qui recueillit ses derniers
 » soupirs. » *Voyez le Babillard*, tom. I,
 pag. 75.



LE PONT-NEUF.

LE Pont-neuf est dans la ville, ce que le cœur est dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation; le flux & le reflux des habitans & des étrangers, frappent tellement ce passage, que pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards se plantent là, & quand au bout de quelques jours, ils ne voyent pas leur homme, ils affirment positivement qu'il est hors de Paris. Le coup-d'œil est plus beau de dessus le Pont-royal;

mais il est plus étonnant de dessus le Pont-neuf. Là, les Parisiens & les étrangers, admirent la statue équestre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modèle de la bonté, & de la popularité.

Un pauvre poursuivoit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête: *au nom de Saint-Pierre*, disoit le mendiant, *au nom de Saint-Joseph*, au nom de la *Sainte-Vierge Marie*, au nom de *son divin fils*, au nom de *Dieu*: arrivé devant la statue d'Henri IV; *au nom d'Henri IV*, dit-il: le poursuivi s'arrête, *au nom d'Henri IV?* tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derrière; c'étoit le médaillon de Henri IV, & de Louis XIV: combien le premier? Six francs, dit le vendeur; & l'autre, le vendez-vous de même? --- Je ne les sépare point, Monsieur; sans le premier, je ne vendrois jamais le second.

On croit dans les provinces, qu'on ne sauroit traverser le Pont-neuf la nuit, sans courir risque d'être jetté à la rivière. On parle des attentats de Cartouche, comme si ce voleur subsistoit encore: c'est le passage le plus sûr qui soit à Paris.

Gaston

Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, se plaisoit à voler des manteaux sur le Pont-neuf, & la mémoire s'en est conservée.

Au bas du Pont-neuf sont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font de hommes pour les colonels, qui les revendent au roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient surpris de force ou par adresse, afin de leur arracher un engagement. On a supprimé enfin cet abus monstrueux ; mais on leur permet d'user de ruse & de supercherie, pour enrôler la canaille.

Ils se servent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyens desquelles ils séduisent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : ensuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promènent les veilles du mardi gras & de la Saint-Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes qui sont à considérer la Samaritaine & son carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur

vie, sont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, & l'on crie, *qui en veut? qui en veut?* C'est de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros, qui feront la gloire de l'état & du monarque : ces héros coûtent au bas du Pont-neuf trente livres piece. Quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant ; les parens les dégagent quelquefois, & rachètent cent écus, l'homme qui n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

Ces recruteurs se promènent la tête haute, l'épée sur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui passent, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme se défend, les yeux baissés, la rougeur sur le front, & avec une espece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention, la première fois qu'on est témoin de ce jeu singulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié,

qui flotte & qui sert d'enseigne. Là ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur signature. Un de ces recruteurs avoit mis sous son enseigne ce vers de Voltaire, sans en sentir la force ni la conséquence.

Le premier qui fut roi , fut un soldat heureux.

J'ai vu ce vers, bien imprimé pendant six semaines ; puis le vers a disparu, sans qu'aucun des enrôlés sous cette devise, l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coriphée des opérateurs, tenoit ses séances sur le Pont-neuf. Voici son portrait fidèlement tracé, pour la satisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

« Il étoit reconnoissable de loin par sa
 » taille gigantesque & l'ampleur de ses
 » habits ; monté sur un char d'acier, sa
 » tête élevée & coëffée d'un pana-
 » che éclatant, figuroit avec la tête
 » royale d'Henri IV ; sa voix mâle se
 » faisoit entendre aux deux extrémités
 » du Pont, aux deux bords de la Seine.
 » La confiance publique l'envirounoit, &
 » la rage des dents sembloit venir expirer
 » à ses pieds ; la foule empressée de ses
 » admirateurs, comme un torrent qui
 » s'écoule, & reste toujours égal, ne
 » pouvoit se lasser de le contempler ; des
 » mains sans cesse élevées, imploroient

» ses remedes , & l'on voyoit fuir le long
 » des trottoirs, les medecins consternés &
 » jaloux de ses succès. Enfin, pour ache-
 » ver le dernier trait de l'éloge de ce
 » grand homme, il est mort sans avoir
 » reconnu la faculté. »

Un Anglois, dit-on, fit la gageure, y a cinq ans, qu'il se promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six liv. à vingt-quatre sous piece, & qu'il n'épuiseroit pas de cette maniere un sac de douze cents francs, qu'il tiendrait sous son bras. Il se promena criant à haute voix, *qui veut des écus de six francs tout neufs, à vingt-quatre sous? Je les donne à ce prix*: plusieurs passans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en disant: *ils sont faux, ils sont faux*. Les autres souriant comme supérieurs à la ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder; enfin une femme du peuple en pris trois en riant, les examina long-temps, & dit aux spectateurs: *allons, je risque trois pieces de vingt-quatre sous par curiosité*. L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures; il gagna amplement la gageure, contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

Les marches du Pont-neuf s'usent visiblement vers le milieu, & en peu d'années, sous les pieds des innombrables passans. Elles deviennent glissantes, & l'on est obligé de les renouveler.

Des marchandes d'oranges & de citron, ont au milieu du Pont, des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable: car ce fruit est aussi sain qu'il est beau.



PONT-ROYAL.

ON jouit sur le Pont-royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le cours, les Tuileries, le Louvre; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue suite de superbes hôtels. Les deux quais de l'isle du Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perspective.

L'entrée par le pont de Neuilly, frappe d'admiration le voyageur, à mesure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où se présentent à ses regards étonnés, la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin, le plan si souvent proposé de débarrasser le pont Saint-

Michel , le pont au Change , le pont Notre - Dame , & le pont Marie , des gothiques bâtimens qui les surchargent désagréablement , l'œil plongeroit avec plaisir d'une extrémité de la ville à l'autre.

Quel contraste choquant entre la magnifique rive droite du fleuve , & la rive gauche , qui n'est point pavée , & est toujours remplie de boue & d'immondices ! Elle n'est couverte que de chantiers & de masures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui surprend davantage encore , c'est que ce cloaque dégoûtant est borné d'un côté par le Palais - bourbon , & de l'autre , par le beau quai des Théatins.

La Galiote de Saint-Cloud part régulièrement du Pont-royal ; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches, une foule de Parisiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau , ne donnent pas une bien haute opinion des talens nautiques des matelots de la Seine , par leur mal-adresse à partir & à aborder. D'autres Parisiens , arrivés trop tard pour profiter de la galiote , se jettent à corps perdu dans des batelets particuliers , oubliant dans de si frêles bâtimens , que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir , comme les gouffres du vaste Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers , tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.



CHARMANT COUP-D'ŒIL.

UN coup-d'œil très-agréable encore est celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs Élisées ; dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, serrées les unes contre les autres, sur une longue file de chaises, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, ressemblent à un parterre animé de plusieurs couleurs. La diversité des physionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'espece d'affaut qu'elles font lorsque sur leurs visages brille l'envie de s'éclipser ; tout ajoute à ce tableau diversifié qui attache les regards & fait naître mille idées sur ce que les modes enlèvent ou ajoutent à la beauté, sur l'art & la coquetterie des femmes, sur ce désir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes taillées de falbalas, leurs épau-
 lettres ridicules, leurs enceintes de cer-
 ceaux, cette multitude de mouches dont
 quelques-unes ressembloient à de véritables
 emplâtres, tout cela est disparu,

excepté la hauteur démesurée de leurs coëffures : le ridicule n'a pu corriger ce dernier usage ; mais le défaut est tempéré par le goût & la grace, qui président à la structure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, sont mieux mises aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été : leur ajustement réunit la légèreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légère se renouvellent plus souvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent ; elles suivent pour ainsi dire, les nuances des fleurs des diverses saisons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoser avec une si prodigieuse diversité, la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la nature a versés sur elles, elles n'ont pas besoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence ; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle, est d'ignorer qu'elle le soit.




BOULEVARDS.

C'EST une promenade vaste , magnifique , commode , qui ceint pour ainsi dire la ville : elle est de plus ouverte à tous les états , & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promène à pied , à cheval , en cabriolet ; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard du côté du midi , est le moins fréquenté ; c'est néanmoins le plus salubre : on ne peut se lasser de l'admirer ; il est orné de quatre rangs d'arbres , avec une chaussée d'encaissement , (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur , qui regne dans un contour de six mille quatre-vingt-trois toises. On ne voit de ces travaux , superbement prolongés & utiles que dans une immense & riche capitale. Cette espèce d'écharpe ou de ceinture est admirable ; mais elle renferme des objets pauvres , désagréables & mesquins.

D 1



NOS GRAND' MERES.

NOS grand'meres n'étoient pas si bien vêtues que nos femmes; mais elles apercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéresser le bien-être de la famille : elles n'étoient pas aussi répandues, on ne les voyoit pas incessamment hors de leurs maisons; contentes d'une royauté domestique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette administration. Telle étoit la source de leurs plaisirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abusées, vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie soutenoit les maisons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroissoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embrassant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maisons, les charmes doux & paisibles de la

vie privée ; & l'homme à marier ne craignoit plus de choisir celle qui , née pour imiter sa mere , devoit perpétuer la race des femmes soigneuses & attentives.

Que nous sommes loin de ces devoirs si simples , si attachans ! Une conduite réglée & uniforme seroit le tourment de nos femmes : il leur faut une dissipation perpétuelle , des liaisons à l'infini ; tous les dehors de la représentation & de la vanité. Elles ne sont jamais bien dans toutes ces courses , parce qu'elles veulent être absolument où la nature ne veut pas qu'elles soient , & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille , elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre observation ; les domestiques faisoient alors partie de la famille ; on les traitoit moins poliment , mais avec plus d'affection ; ils le voyoient & devenoient sensibles & reconnoissans. Les maîtres étoient mieux servis , & pouvoient compter sur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois , d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéissance , on leur accorderoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domestiques passent de maison en maison , indifférens à quels maîtres ils appartiennent , rencontrant celui qu'ils ont quitté sans la moindre émotion : ils ne se rassemblent que pour révéler les secrets

qu'ils ont pu découvrir : ils sont espions , & comme on les paie bien , qu'on les habille bien , qu'on les nourrit bien , mais qu'on les méprise , ils le sentent , & sont devenus nos plus grands ennemis : autrefois leur vie étoit laborieuse , dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque chose ; & le domestique mouroit de vieillesse , à côté de son maître.



D E S

GROSSES FORTUNES.

IL y a à Paris des fortunes de particuliers , de trois cent , cinq cent , sept cent , neuf cent-mille livres de rente ; & trois ou quatre peut-être , au-delà encore. Celles de cent , à cent-cinquante mille livres sont communes.

L'or , a dit quelqu'un , cherche à s'amonceler , il va où il y en a déjà ; plus il est en tas , plus il multiplie. Le premier écu , a dit Jean-Jacques Rousseau , est plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité se fait sentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand , rien de vraiment utile. Le loisir de ces riches fait qu'ils se

tourmentent à poursuivre des misères : ils se font des occupations graves , de futilités : ils ont des inquiétudes pour se procurer de fausses jouissances & ils se tourmentent , en arrangeant des parties de plaisir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépensent en objets de luxe puéril , ce qui suffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences physiques , rien pour les sciences augustes , qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéissent à quelque caprice ruineux , ce caprice est toujours petit , obscur & extravagant ; on cite leur immense richesse ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi ; je n'apperçois pas un seul monument patriotique. Tout est pour l'intérieur de la maison & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens , tel est déclaré humain , généreux , serviable , bon ami , dont la tête ingénieuse est occupée trois heures par jour , à trouver de nouveaux moyens pour ruiner son pays , & redoubler sa misère. Il parle d'équité , d'humanité , de bienfaisance ; & le projet qu'il va donner le lendemain , ruinera six cents familles ; c'est un accaparement , c'est un monopole ; son or funeste va ravir à l'industrie pauvre , ce qu'elle auroit pu gagner.

Une province est tout à coup dépossédée de ses productions. Tout est enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *spéculation*, ce qui n'est que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur est un homme poli, qui parle des beaux arts ! Comment oseroit-on l'appeller un *concessionnaire* ? Il est vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de sa demeure. Il semble étranger au royaume, & n'exister que pour ses maîtresses & ses adulateurs.

D'autres thésaurisent, & s'endurcissant à loisir, ne laissent échapper aucune parcelle de leur or entassé. En vain la misère les supplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulières ; ils sont insensibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'état.

Préférer une pièce d'or à la vie de son frère, de son semblable ! Le nommer faînéant, coquin, paresseux, pour se dispenser d'être charitable ; masquer son avarice sous des prétextes faux, tandis qu'on ne se dissimule pas à soi-même sa dureté. Ah ! mérite-t-on ensuite le nom d'homme ?

Malheureux ! qui endurecis tes oreilles aux gémissemens de l'indigence, quand tu auras le linceul sur le visage, & que tu

seras refferré dans un étroit cercueil , s'il te restoit quelques sentimens , dis , ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richesses inutiles , pour soulager les maux de tes freres ? que te restera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb , & quelques marbres sculptés. Eh ! quand il est en ton pouvoir de métamorphoser ces pieces de métal en jouissances pures & intimes , apprends à les connoître , à les goûter : veux-tu être maudit après ta mort , & que l'on dise : Il a dépenfé pour son orangerie , pour ses porcelaines , pour ses diamans , pour son chenil... , & pour les hommes ses semblables ?... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à diner. C'est bien peu de chose , mais c'est toujours cela.



LES DINEURS EN VILLE.

QUELQUES gens d'une fortune aisée , donnent ordinairement à diner deux ou trois fois par semaine , à leurs amis & à leurs simples connoissances : une fois invitée , vous l'êtes pour toujours.

Avoir une table à Paris est un objet dispendieux ; mais ce n'est que dans la

capitale que tel homme peut subsister sans fortune, sans métier & sans talens: ce n'est point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit si ce n'est le riche?

Dix-huit à vingt-mille hommes dînent régulièrement, le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progressivement ils achevent la semaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi, ils se rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne se trompent sur le menu. Dans cette classe sont les agréables & les beaux parleurs, les musiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & sont au fait d'une infinité de caractères: ces gens-là ne savent ni le prix du pain, ni celui de la viande: les variations des comestibles leur sont parfaitement étrangères: ils ne payent que le porteur d'eau; ils sortent de chez eux poudrés, frisés, à deux heures précises, & vont s'asseoir à des tables délicates, ayant pour passeport quelques historiettes, une pour chaque maison, & la gazette de la veille.

Ils savent tirer un parti abondant du service; tandis que les provinciaux, les noyi-

ces maladroits n'ont pas l'esprit de faire bonne chere; car c'est un art que savoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques signes. Le soir ils se rendent chez une vieille dévotte, chez un gouteux, un gros bénéficiere; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, selon l'esprit des personnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont apprises le matin. Ainsi, sans rentes, sans emploi, sans patrimoine, avec un habit, dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en assez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des personnes, quelque usage du monde, beaucoup de souplesse dans les manieres leur suffit pour entretenir la conversation; & on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le visage tranquille, qu'il n'auroient pas diné, sans la généreuse complaisance de leur hôte. Je les compare aux oiseaux du ciel, qui prennent leur part de la récolte universelle, & qui ne paroissent pas la diminuer. Selon moi, rien de si honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui se présentent à leur table; & de toutes les manieres de faire usage de ses richesses, c'est sans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également: & puisque les riches aiment l'of-

tentation, ils se satisfont, en satisfaisant les autres.

S'ils établissent une table économique & sans apprêt, où il n'y eût, ni luxe ni orgueil; ayant l'honnête nécessaire, & rien au dessus; cela vaudroit mieux encore, & ils seroient dans le cas de renouveler plus souvent leur complaisance, ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainsi à dîner; mais ma table seroit frugale, composée de mets simples, & je me réjouirois fort, de voir autour de moi grand nombre de personnes causer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes - là des *parasites*, terme injurieux & sot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table, (chose chère à Paris,) aille chercher celui qui en a une toute servie. Ce qu'on doit à l'infortune de plusieurs honnêtes gens, le plaisir d'alimenter son prochain, d'entretenir sa santé, invitent l'homme sensible à partager ses mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient assez à son bon cœur, pour aller le visiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre; sans se causer une indigestion.

La terre est la table universelle , dressée par le Créateur ; & l'oiseau , qui de son bec , saisit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans son nid , & un poète , qui va dîner chez un fermier-général , & lui offrir un appétit qu'il admire , prennent également tous deux ce qui leur est dû.

Hélas ! nous ne faisons tous que passer sur la terre. Les grains , les fruits de l'année appartiennent tous à la génération présente , & non à celle qui doit suivre. Que la génération présente use des vins que le soleil a mûri sous ses yeux ; qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La nature , avec l'année , recommencera le cours de ses bienfaits pour d'autres êtres... Demain nous allons disparaître , & nous refuserions notre table à notre frere , & nous fermerions inhumainement le verrouil , pour dévorer seuls notre subsistance ! A-t-on de l'appétit quand on mange seul. Et le repas fait-il le même bien que quand il est pris au milieu de la joie & du sourire des convives ?

Que ce nom de *parasite* , prodigué à l'honnête indigence , qui a des droits à la table des riches , soit donc effacé à jamais de la langue , comme un mot qui offense l'humanité ; qu'on ne le prononce plus , sur-tout à Paris , où , grace à des mœurs

plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'isole parce qu'il craint que son ame ne soit apperçue ; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui est dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a sur sa table étroite que sa portion congrue.



L E M O N A R Q U E.

LE roi est pour les Parisiens, ce qu'est le modele au milieu d'une académie de desinateurs. Chacun, dans la capitale, s'évertue à faire son portrait : on le crayonne, on le représente sous toutes les faces ; & le plus souvent, le portrait est manqué, & fort peu ressemblant. Ceux qui sont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & son bruit est vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauffe, le courtisan qui le suit à la chasse, le soldat qui combat pour lui, le magistrat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette,

le philosophe qui le plaint , le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; personne ne lit au fond de son ame : c'est au temps que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins est plus en vue & paroît plus propre à être saisi ? Le vrai caractère de Louis XV n'est-il pas encore pour nous , une espèce d'énigme vraiment indéchiffrable.



M O B I L I T É

DU G O U V E R N E M E N T.

UN étranger à Athenes , s'étant assis pour voir un ballet , aperçut cinq masques , cinq habits , & un seul danseur. Qui fera , dit-il , les autres personnages ? Le même homme , lui repondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un seul corps plusieurs ames. Tel est le gouvernement François. Excellent pantomime , & jouant tous les états ; il est successivement militaire , homme de loi , financier , banquier , prêtre ; je l'ai vu même , auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures , détestables à la vérité ; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

Faut-il s'étonner après cela si l'on trouve à Paris, beaucoup de personnes du caractère d'Alcibiade, qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes sortes de caractères, aimoit la représentation, & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire ; étoit enfin plus sensible à la réputation d'homme d'esprit, qu'à celle de bon citoyen.



E S P I O N S.

QUAND le Parisien n'auroit pas la légèreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raison. Il marche environné d'espions. Dès que deux citoyens se parlent à l'oreille, survient un troisieme, qui rode pour écouter ce qu'ils disent. C'est un régiment de curieux que celui des espions de police ; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier, qu'il change chaque jour ; & rien de si prompt & de si étonnant que ces sortes de métamorphoses.

Celui qui porte une épée le matin, prend le soir un rabat ; tantôt il représente un paisible robin en cheveux longs, tantôt un spadassin, l'épée sur la hanche ; le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement

occupé de calculs ; les travestissemens les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il est dans la même journée, chevalier de saint-Louis & garçon perruquier, prierur tonfuré & marmiton : il visite le bal paré & le tripôt le plus infect ; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus sale perruque sur la tête, il change presque de physionomie comme d'habillement ; & plus d'un enseigneroit à Préville l'art de se décomposer ; il est tout yeux, tout oreilles, tout jambes ; car il bat, je ne fais comment, le pavé de seize quartiers : tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous direz un homme lourd, triste, ennuyeux, qui ronfle en attendant le souper ; il a tout vu, tout entendu. Un autre fois, il est orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous sollicite à vous déboutonner, il interprète jusqu'à votre silence ; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il fait ce que vous pensez de telle ou telle opération.

Tel est l'instrument universel dont on se sert à Paris pour pomper les secrets, & c'est ce qui détermine plus volontiers les actions des Ministres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raisonnemens & en politique.

L'espionnage a détruit les liens de la con-

fiance & de l'amitié ; on n'agite que des questions frivoles , & le gouvernement dicte , pour ainsi dire , aux citoyens la these sur laquelle ils parleront le soir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme , on ne se dira qu'à l'oreille , *il est mort* ; & l'on ajoutera , *on ne parle point de cela jusqu'à nouvel ordre*. Le peuple a perdu absolument toute idée d'administration civile & politique , & si quelque chose pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance si déplorable , ce seroit le propos de tel bourgeois inepte , qui s'imagine constamment que Versailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe ; & de là , au monde entier. La crasse des préjugés les plus invétérés , ne peut pas abandonner ces vieilles têtes parisiennes , modifiées par la sottise la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France , ne raisonne que d'après elle.

LES COLPORTEURS.

LES mouchards font sur-tout la guerre aux colporteurs , espece d'hommes qui font trafic des seuls bons livres qu'on puisse
encore

encore lire en France ; & conséquemment prohibés.

On les matraite horriblement ; tous les limiers de la police poursuivent ces malheureux , qui ignorent ce qu'ils vendent , & qui cacheroient la bible sous leur manteau , si le lieutenant de police s'avisoit de défendre la bible. On les met à la Bastille pour de futiles brochures , qui seront oubliées le lendemain , quelquefois au carcan. Les gens en place se vengent ainsi des petites satires , que leur élévation enfante nécessairement ; on n'a point encore vu de ministres dédaigner ces traits obscurs , se rendre invulnérables d'après la franchise de leurs opérations , & songer que la louange sera muette , tant que la critique ne pourra librement élever sa voix.

Qu'ils punissent donc la flatterie qui les assiege , puisqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; d'ailleurs , le public est là pour juger le détracteur ; & toute satire injuste , n'a jamais circulé quinze jours sans être frappée de mépris.

Souvent les préposés de la police chargés d'arrêter ces pamphlets , en font le commerce en grand , les distribuent à des personnes choisies & gagnent à eux seuls plus que trente colporteurs.

Les ministres se trompent réciproquement quand ils sont attaqués de cette manière ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre sur l'autre , & favorise sous main ce qu'il paroît poursuivre avec chaleur.

L'histoire de la correspondance du chancelier Maupeou (ce livre qui , après l'avoir ridiculisé , l'a enfin débusqué) mettroit dans un jour curieux les ruses obliques , & les bons tours que se jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris , en fait de politique & d'histoire , que des fatires & des mensonges : l'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale sur ces matières ; les autres objets commencent à s'en ressentir , parce que les entraves données à la pensée , se manifestent jusques dans les livres de pur agrément. Les presses de Paris ne devoient plus servir que pour les affiches , les billets de mariages & les billets d'enterrements : les almanachs sont déjà un objet trop relevé , & l'inquisition les épulche & les examine.


Quand je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement , je parie , sans l'ouvrir , que le livre contient des mensonges politiques ; le prince peut bien dire , *ce morceau de papier vaudra mille francs ;* mais il ne peut pas dire , *que cette erreur*

devienne vérité, ou bien *que cette vérité ne soit plus qu'une erreur* ; il le dira , mais il ne contraindra jamais les esprits à l'adopter.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie ; c'est que ces beaux ouvrages , qui font l'honneur de l'esprit humain , ne se commandent point , ne se paient point : au contraire , c'est la liberté naturelle d'un esprit généreux , qui se développe malgré les dangers , & qui fait un présent à l'humanité , en dépit des tyrans ; voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable , & ce qui lui assure la reconnoissance des siècles futurs.

Ces pauvres colpoteurs , qui font circuler les plus rares productions du génie , sans savoir lire ; qui servent à leur insçu la liberté publique , pour gagner un morceau de pain , portent toute la mauvaise humeur des hommes en place , qui s'attaquent rarement à l'auteur , dans la crainte de soulever contre eux le cri public , & de paroître odieux.





HOMMES DE LA POLICE.

C'EST une masse de corruption, que la police divise & partage en deux : de l'une, elle en fait des espions, des mouchards ; de l'autre, des satellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c, à peu près comme le chasseur ameuté les chiens contre les renards & les loups.

Les espions ont d'autres espions à leurs trouffes, qui les surveillent, & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement, & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement, quand ils abusent l'œil du magistrat.

Tel est l'ordre admirable qui règne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près, que ses moindres démarches sont connues, jusqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le signalement qu'on fait de l'homme, est un véritable portrait auquel il est impossible de se méprendre : & l'art de décrire ainsi la figure avec la parole, est poussé si loin, que le meilleur écrivain,

en y réfléchissant beaucoup , n'y sauroit rien ajouter , ni se servir d'autres expressions.

Les Thésées de la police courent toutes les nuits , pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire , que les lions , les ours , les tigres sont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a ensuite les espions de cour , les espions de ville , les espions de lit , les espions de rue , les espions de filles , les espions de beaux esprits ; on les appelle tous du nom de mouchards , nom de famille du premier espion de la cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'espions ; la plupart s'appellent *Monsieur le Baron* , *Monsieur le Comte* , *Monsieur le Marquis*.

Il fut un tems , sous Louis XV , où les espions étoient si multipliés , qu'il étoit défendu à des amis qui se réunissoient ensemble , d'épancher mutuellement leur cœur sur des intérêts qui les affectoient vivement : l'inquisition ministérielle avoit mis ses sentinelles à la porte de toutes les salles , & des écouteurs dans tous les cabinets ; on punissoit , comme des complots dangereux , des confidences naïves , faites par des amis à des amis , & destinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Les recherches odieuses empoisonnoient la vie sociale , privoient les hommes des plaisirs les plus innocens , & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police , sous quelque dénomination que ce puisse être , n'est plus admis dans la bonne société , & l'on a raison.

Le quart des domestiques servent d'espions , & les secrets des familles , que l'on croit les plus cachés , parviennent à la connoissance des intéressés.

Les ministres ont leurs espions à eux , séparément de ceux de la police , & les foudoient ; ce sont les plus dangereux de tous , parce qu'ils sont moins suspects que les autres , & qu'il est plus difficile de les reconnoître. Les ministres savent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux ; mais ils n'en profitent guere , ils sont plus attentifs à ruiner leurs ennemis , à barrer leurs adversaires , qu'à tirer un sage parti des libres & naïfs avertissemens que la multitude leur envoie ; car on s'explique toujours assez librement sur le compte des ministres : on ne porte véritablement de respect qu'à la personne des princes.

Mais les secrets des cours n'échappent point par les espions ; ils s'échappent à l'aide de certaines gens , sur lesquels on n'a

aucune défiance ; ainsi les vaisseaux les mieux construits font eau par une fente imperceptible, qu'on ne sauroit découvrir.

Ce qui intéresse dans les cours , & surtout dans la nôtre ; c'est qu'il y a un degré d'obscurité , répandu sur les opérations.

On veut pénétrer ce qui se cache ; on cherche à savoir jusqu'à ce qu'on connoisse ; c'est ainsi que la machine la plus ingénieuse ne conserve son plus haut prix , que jusqu'à ce qu'on ait vu les ressorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne se laisse pénétrer qu'avec peine. Avec le tems , les choses les plus mystérieuses prennent un caractère de publicité : la langue redira infailliblement ce que l'œil a vu , & même ce qu'il aura fait soupçonner.



LE GUET.

LA sûreté de Paris , pendant la nuit , est l'ouvrage du guet , & de deux ou trois cents mouchards , qui battent le pavé , qui reconnoissent & qui suivent les gens suspects ; c'est pendant la nuit que se font tous les enlèvemens de police.

Les fallots répandus çà & là , ne laissent pas que d'intimider les brigands ; de

forte que les rues de Paris sont sûres la nuit comme le jour, à quelques accidens près; accidens inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés, qui n'ont plus rien à perdre.

On rossoit autrefois le guet, & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires; on cassoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faisoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le souper qui sortoit du four, & l'on claquoit la servante; on déchiroit ensuite la robe du commissaire; on a réprimé ces excès avec tant de sévérité, qu'il n'est plus question de pareils jeux: la jeunesse n'est plus réputée indisciplinable, & rien n'excuseroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'est pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magistrat a dit, qu'il vouloit que le pavé de Paris fût respecté comme le *sanctuaire* & le *tabernacle*: il a raison, & il a bien dit.

La civilisation est presque perfectionnée de ce côté-là, on n'a rien à craindre de l'insolence & de l'ivresse, parce que la main-forte n'est pas éloignée. On l'appelle à son secours, & on obtient ordinairement prompt justice.

Pierre le cruel , qu'on dit avoir aimé la justice , en a donné une bonne preuve , à ce qu'a dit un historien Espagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit : il fit un jour du tapage ; un garde de nuit croyant remonter un particulier , le battit vigoureusement , le roi le tua. La justice le lendemain fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi , l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes : le roi , pour satisfaire la justice , fit couper la tête à son effigie. On voit encore cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris , pendant un assez long espace de temps ; un pareil chef de voleurs , eût-il encore plus d'audace & de ressources , n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

Une correspondance non interrompue entre le magistrat & ses préposés , opere la connoissance suivie de tout ce qui se passe ; & l'on prévient des désordres autant qu'on en punit.

Les recherches , informations & vérifications , aboutissent à un centre , où se réunit tout ce qui intéresse la sûreté publique.

Indépendamment de ces soins , les lanternes & reverberes , les différens corps

de-garde distribués , & comme je l'ai déjà dit , les fallots errans de tous côtés , ont prévenu une infinité d'accidens.

On ne sauroit trop multiplier les précautions , sur-tout à l'entrée des hivers . la machine est bien montée depuis cinquante ans , mais cette machine , comme toute autre , a ses momens de langueur . Si elle venoit à s'arrêter , Paris seroit en proie aux horreurs d'une ville prise d'affaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes , on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps , sans craindre les blessures : on peut y pousser sa carrière aussi loin qu'un moine qui boit , mange & digere , on en est quitte pour dormir le jour , au lieu de reposer la nuit.

Quelquefois les soldats du guet maltraitent sans sujet ceux qu'ils arrêtent , & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle , on doit réprimer secrètement de pareils abus , & empêcher que les gardiens de la sûreté publique n'attendent impitoyablement au moindre citoyen , qui doit toujours être respecté , jusqu'à ce que les loix aient prononcé , car il peut être innocent , avec toutes les apparences d'un homme coupable.





LIEUTENANT
DE POLICE.

UN lieutenant de police est devenu un ministre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom, il a une influence secrète & prodigieuse, il fait tant de choses, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à son gré, il frappe ou il sauve; il répand les ténèbres ou la lumière, son autorité est aussi délicate qu'étendue.

On connoît ses fonctions, mais on ne fait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la justice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des passions, font des vols, des escroqueries ou des bassesses; il les enleve à la flétrissure publique: la honte en réjailliroit sur une famille entière & innocente, il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux, l'opprobre dont ils alloient être couverts: car nos préjugés, sous ce point de vue, sont bien injustes & bien cruels.

Le libertin est enfermé ou exilé, & ne

passé point par la main du bourreau ; ainsi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens sont soustraits à la société , qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes sont expiées , & qu'ils sont corrigés ; la société n'a point à se plaindre de cette indulgence.

On fera seulement la remarque , qu'il n'y a guere de pendus , que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple , sans famille , sans appui , sans protections , excite d'autant moins la pitié , qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois , sans beaucoup de façons , & sur le simple ordre d'un commissaire , trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à Bicêtre , pour les guérir ; les autres à l'hôpital , pour les corriger ; celles qui ont quelque argent , se tirent d'affaire.

On voit passer toutes ces créatures , un certain jour du mois , devant le juge de police , seul juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement , à l'hôpital , à l'hôpital.

Cette partie de notre législation est très-vicieuse , parce qu'elle est très-arbitraire : en effet , le secrétaire du lieuten-

ment de police détermine seul l'emprisonnement & sa durée, plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet; & il est bien étonnant, qu'un seul homme dispose ainsi de la liberté d'un si grand nombre d'individus: l'opprobre dans lequel ils sont tombés, ne justifie pas cette violence: il seroit facile de suivre une partie de la procédure usitée dans les cas criminels, puisqu'il s'agit de la perte de la liberté: des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, se sont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuses.

Le lieutenant de police exerce de même un empire despotique sur les mouchards qui sont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports: pour ceux-là, c'est une portion si vile & si lâche, que l'autorité à laquelle ils se sont vendus, a nécessairement un droit absolu sur leur personne.

Il n'en n'est pas de même de ceux qui sont arrêtés au nom de la police: ils ont pu commettre des fautes légères: ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'espions, & de satellites, que l'on croit sur leur parole. L'œil du magistrat peut être incessamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus sérieux la punition de ces délits: mais Bicêtre

engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertissent encore , & qui en sortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux , ils se précipitent ensuite dans les plus grands désordres.

Je le répète , cette partie de notre législation est dans un cahos affreux : elle ressemble presque à celle qui détermine l'enlèvement des pauvres : mais on ne songe seulement pas à remédier à ces loix abusives , qui se sont formées sous l'œil des tribunaux légitimes , sans qu'on puisse en connoître la validité , la sanction , ni l'origine.

Il y a des momens où la police se relâche incroyablement , & c'est après quelques accidens célèbres qu'elle reprend sa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits scandaleux , & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi , & attester l'invigilance des préposés à la sûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les suicides , après la descente & le procès-verbal d'un commissaire ; & l'on fait sagement : si l'on en publioit la liste , elle seroit effrayante.

Les accidens qui arrivent sur le pavé de Paris , ou par les voitures publiques ou par la chute des tuiles , ou dans les bâti-

mens, font de même ensevelis dans le silence. Si l'on tenoit régistre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville superbe. C'est à l'Hôtel-Dieu ; c'est à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuses & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuse population.

Au reste, c'est un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la disette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux pâles & défaits, qui ressemblent à des spectres, tandis que l'or, l'argent, les diamans remplissent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils sont violemment tentés d'y porter la main, pour appaier le besoin qui les tue.

L'extravagance & la dissipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injustice du vol.

Une audience du lieutenant de police est fort divertissante : on lui fait toutes sortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phrase bannale, il prend des placets dans trois antichambres ; les mains du secrétaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La popu-

face occupe la dernière salle , & l'appelle en tremblant , *Monseigneur* ; ce dernier rang est promptement expédié.

Si ce magistrat vouloit communiquer au philosophe , tout ce qu'il fait , tout ce qu'il apprend , tout ce qu'il voit , & lui faire part de certaines choses secrètes , dont lui seul est à peu près bien instruit ; il n'y auroit rien de si curieux & de si instructif sous la plume du philosophe ; il étonneroit tous ses confreres. Mais ce magistrat est comme le grand pénitencier ; il entend tout , ne rapporte rien , & n'est pas étonné de certains délits , au même degré que le feroit un autre homme. A force de voir les ruses de la fripponnerie , les crimes du vice , les trahisons secrètes , & toute la fange impure des actions humaines , ce magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance ; & au fond il doit posséder ce caractère-là ; car il ne doit rien croire d'impossible , après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens , & sa charge lui commande un doute sévère.



INCENDIES. POMPES.

LES incendies modernes les plus violens , font celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1 août 1737, & du 30 décembre 1773. On n'a pu savoir au juste le nombre des malheureux qui, dans ce dernier désastre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a si bien menti à cette époque ! mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont-au-change, le 26 janvier 1746. Sept à huit filles ouvrières, en chappes & chasubles, enfermées sous la clef par leur maîtresse jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent se jeter dans la riviere. Ce fut un spectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr sans pouvoir leur porter du secours.

Comptons l'incendie de la foire Saint-Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

Comptons l'incendie de l'opéra en 1763, qui nous a valu une salle plus belle & plus commode.

Comptons enfin l'incendie du Palais , le 11 janvier 1776 , & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hafard. Il a rappelé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais , arrivé le 7 mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu , croyant par là brûler le greffe & le procès de Ravailac. Sans l'attention & les soins du greffier *Voisin* , les registres du Parlement auroient été brûlés.

Ce n'est que depuis quelques années , que le service des pompes procure au public un secours convenable , prompt & gratuit. On assujettissoit autrefois à une amende le particulier , dans la maison duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même , n'appelloit personne ; la maison étoit embrasée , & bientôt le quartier.

Aujourd'hui , au moindre indice de feu , on peut appeller , & s'adresser directement au dépôt où sont les pompes & les gardes-pompes , avec leurs casques , leurs haches : auprès sont des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paye plus d'amende , & il n'en coûte absolument rien pour être secouru. C'est aux soins de Mr. de Sartine , que l'on doit les précautions les plus sages , les plus mesurées & les mieux vues.

Le régiment des gardes - Françoises, qui ne faisoit auparavant que surcharger la ville d'un poids fatiguant, & la scandaliser par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du *Colonel* de sortir des casernes, au premier avis d'un feu, de se porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les secours, selon la nature du danger.

Les soldats, munis des ustensiles nécessaires, travaillent avec une célérité & un succès admirables; il est rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, fassent de grands ravages.

Cet établissement fait voir qu'il est possible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police; puisque celle-ci, si défectueuse, il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoissance des citoyens.



R E V E R B E R E S.

IL n'y a plus de lanternes depuis seize ans. Des reverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes, avec des chandelles mal posées, que le vent éteignoit ou faisoit couler, éclairoient mal,

& ne donnoient qu'une lumiere pâle ; vacillante , incertaine , entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuses : aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville & de joindre à cet avantage , la facilité du service. Les feux combinés , de douze cents reverberes , jettent une lumiere égale , vive & durable.

Pourquoi la parcimonie préside-t-elle encore à cet établissement nouveau ? L'interruption des reverberes a lieu les jours de lune ; mais avant qu'elle soit levée sur l'horison , la nuit la plus obscure regne dans les rues ; & quand elle brille au firmament , la hauteur des maisons intercepte encore les rayons de cet astre , dont le flambeau devient inutile : quand il se couche , les mêmes inconvéniens se font sentir ; & Paris alors est totalement plongé dans les plus dangereuses ténèbres.

L'huile des reverberes est une huile de tripes , qui se fabrique , lors de la cuisson , dans l'isle des Cignes.

On fait payer , tous les vingt ans , aux propriétaires des maisons , une somme assez considérable , pour le rachat des boues & lanternes ; la taxe surpasse de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années ; ce qui est une vexa-

tion de plus , que supporte le bon Parisien.

Les boues de Paris , chargées de particules de fer , que le roulis éternel de tant de voitures détache incessamment , sont nécessairement noires ; mais l'eau qui découle des cuisines , les rend puantes. Elles sont d'une odeur insupportable aux étrangers , par la quantité de soufre & de sel nitreux , dont elles sont imprégnées ; les taches qu'elles font , brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlèvent les boues & les immondices ; on les verse dans les campagnes voisines ; malheur à qui se trouve le voisin de ces dépôts infects. L'enlèvement des boues est à l'entreprise & au rabais.

Quand il a neigé , & qu'il faut enlever toutes ces neiges , ainsi que les glaçons des ruisseaux , & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre ; ce n'est pas alors un petit ouvrage , que le charroi de ces matières endurcies , qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours , & l'on seroit enfermé chez soi , sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées , qu'on ne fait pourquoi d'autres sont absolument négligées.



E N S E I G N E S.

LES enseignes font maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques ; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer ; de sorte que l'enseigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

Quand le vent souffloit, toutes ces enseignes, devenues gémissantes, se heurtoient, & se choquoient entr'elles ; ce qui composoit un carillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enseignes avoient pour la plupart un volume colossal, & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple gigantesque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une botte grosse comme un muid, un éperon large comme une roue de carosse ; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans, dans chaque doigt ; des têtes monstrueuses ; des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'est plus hérissée de ces appendices grossières, offre, pour ainsi dire, un visage poli, net & rasé. On doit cette sage ordonnance à *Monfieur Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine*, qui, de *Lieutenant de Police*, est devenu *Ministre de la Marine*.



LES HALLES.

UN coup-d'œil unique est celui que présentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printemps & l'été: on est surpris, enchanté; c'est une des choses les plus curieuses à voir: Flore & Pomone se donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richesses printannières revivent dans l'automne, & les trois saisons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches se trouvent aux environs de Paris; c'est le soin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis: & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits-pois se vend quelquefois cent écus: un traitant.

l'achete ; mais du moins , c'est un jardinier qui , pour prix de ses soins , récolte cet argent : j'aime mieux qu'il soit entre ses mains , que de le voir passer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle , manquoient un seul jour , les denrées doubleroit de prix ; au troisieme jour , la ville seroit affamée.

Les vivres sont renchérés d'une maniere exorbitante ; c'est l'effet du luxe de la table des riches : ils enlèvent tout ; & il faut ensuite que le pauvre se dispute le fretin. La concurrence soutient ce reste vil , presque au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout , aujourd'hui , des entrées & des entremets à profusion ; & l'on ne mange pas le quart de ce qui est servi. Tous ces plats coûteux sont dévorés par la valetaille. Un laquais est beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'ose toucher à la marée ; il en respire l'odeur , & voilà tout. Les valets de *Monseigneur* sont rassasiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris , dans de larges hottes , tout ce qui leur convient ; les servantes arrivent avec leurs tabliers ; c'est un débat éternel. Ce qui se vend par fragmens , se vend trois fois plus

plus cher , chaque petit ménage rivalisant avec son voisin ; les poissardes font la loi ; si l'on veut dîner , il faut payer ce qu'elles demandent ; aussi n'y a t'il pas au monde de peuple plus mal nourri , que le peuple de Paris.

A dîner , la soupe , le bouilli ; le soir , la perfillade ou le bœuf à la mode ; le gigot ou l'éclanche , le dimanche ; presque jamais de poisson ; rarement des légumes , parce que l'accommodage en est toujours cher ; voilà sa nourriture habituelle ; ainsi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville , dont le séjour est si envié des provinciaux , qui ne font pas du moins chez eux , une si maigre chère.

Plus les classes sont indigentes , plus il leur en coûte pour se nourrir. Il y a de pauvres ménages , où un cervelas de trois sous , compose toute la bonne chère ; parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-saine du cervelas , se vend sur le pied de dix-huit sous la livre : le prince le plus opulent , ne paie point ce qui est servi sur sa table , à ce prix-là.

Les Parisiens se sont amusés pendant quelques années , des expressions burlesques & des juremens des poissardes : on copioit leur ton : Vadé s'est distingué en ce genre ; mais les calembourgs sont

venus, & ont tout anéanti. On ne se souvient plus de Vadé ; on ne parle que du marquis de , & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'auteur de la *Pipe cassée* ; je tremble pour celle de l'auteur de la *Comtesse-station*.



M A R C H É S.

LES marchés de Paris sont mal-propres, dégoûtans ; c'est un cahos, où toutes les denrées sont entassées pêle-mêle ; quelques hangards ne mettent pas les provisions des citoyens à l'abri des intempéries des saisons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés sont impraticables ; les emplacements sont petits, resserrés ; & les voitures menacent de vous écraser, tandis que vous faites votre prix avec les paysans : les ruisseaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne ; & l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale & bourbeuse.

Le bruit, le tumulte est si considérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine

pour se faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confusion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a servi à dégager un peu le quartier des halles ; mais cet entrepôt se trouve fort étroit ; il conviendrait à une ville du troisieme ordre ; il est insuffisant à la prodigieuse consommation de la capitale : les sacs de farine sont exposés à la pluie ; & je ne fais quel caractère mesquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poissonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poisson, de s'asseoir en vendant leur marchandise. La Grece avoit le dessein de faire manger le poisson frais & à bon marché. Les poissonneries de Paris ne vendent le poisson que quand il va se gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Parisien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche ; il dit, qu'on ne sait que manger, & qu'il faut qu'il soupe : il soupe, & avec ce poisson à moitié pourri, il se rend malade.



QUAI DE LA VALLÉE.

HOMMES délicats , hommes jaloux de votre santé , ne mangez point de pigeons à Paris , quand ils viendront du quai de la Vallée ; imaginez-vous (l'oserai-je écrire) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni consommés le même jour , sont engavés par des hommes qui leur soufflent avec la bouche de la vesce dans le jabot. Quand on leur coupe le cou , on reprend cette même vesce , à moitié digérée , & la même bouche la ressouffle aux pigeons , qui ne seront tués que le surlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée ou suspecte ou morbifique , peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh ! quand elle vous sera servie dans de beaux plats d'argent , souvenez-vous de grace , de la bouche infâme du *quai de la Vallée*.

Cette bouche inconcevable , exerce publiquement son métier , sous les yeux de tout le monde , & tout le monde mange des pigeons engavés de cette manière.

Je vous demande pardon , lecteur , de

vous avoir tracé ce tableau dégoûtant ; mais j'ai mieux aimé offenser un instant votre délicatesse, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

Tout le gibier & toute la volaille arrivent à la Vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché au dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette ; un lapereau a son extrait mortuaire, en bonne forme, avec la date du jour. C'est une merveilleuse chose, que la création de ces offices ; tout cela est d'institution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice solennel de la charge de l'officier en titre.

Il faut voir, la veille de la St. Martin, des rois, & du mardi-gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne, marchander, acheter une oye, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde ; on rentre au logis la tête haute, & la provision à la main ; on plume la bête devant sa porte, afin d'annoncer à tout le voisinage, que le lendemain on ne mangera, ni du bœuf à la monde, ni une élanche ; & l'orgueil est satisfait, plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon mar-

ché, que quand le roi est à Fontaine-bleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris ; les grands consommateurs sont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.



T A B L E S D'HÔTE.

LES tables d'hôte sont insupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui est doué d'une politesse timide, ne peut venir à bout de dîner pour son argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les piéces de résistance) est occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuse pas à débiter les histoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier signal. Leur langue, épaisse & inhabile à articuler, fait en revanche faire descendre dans leur estomach, les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athlètes, semblables à Milon de Crotone, dégarnissent la table de plats ; & il faut les maudire au bout

de quelques minutes , ainsi que Sancho-Pança maudit son perfide médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ses morceaux ! placé entre ces avides & lestes cormorans , il jeûnera pendant le repas ; en vain il demandera sa vie aux valets qui servent ; la table sera nette , avant qu'il ait pu se faire servir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées , ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut savoir manger , c'est le plus court ; car il est impossible de se faire obéir.

Quand ces vautours , ayant dévoré la part de leurs voisins , ont rempli les cavernes profondes de leurs intestins , d'une manière également gloutonne & impolie ; alors de mangeurs , ils deviennent parleurs impitoyables , ils font retentir de leurs glapissements , les voûtes enfumées de ces salles à manger : & la confusion dans les sujets & les discours , répond à l'impropriété des expressions & à l'indécence des propos. Ce seroit d'ailleurs un miracle , si l'on fortoit de ce lieu , sans avoir attrapé sur ses habits quelques éclaboussures des plats portés en poste , par des mains grossières & maladroites.

Il y a ensuite les gargottes , que l'on appelle *Arches de Noé* ; où l'on donne à

manger pour vingt-deux sols. Là, les personnes peu fortunées, prennent régulièrement leurs repas ; & puis elles se répandent aux promenades & dans les spectacles, & se vantent d'avoir dîné ailleurs ; comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais, lorsqu'on n'est pas riche.



C A F É S.

ON compte six à sept cents cafés ; c'est le refuge ordinaire des oisifs, & l'asile des indigens ; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique ; on y juge les auteurs, les pièces de théâtre ; on y assigne leur rang & leur valeur ; & les poètes qui vont débiter, y font ordinairement plus de bruit, ainsi que ceux qui, chassés de la carrière par les sifflets, deviennent ordinairement fatiriques ; car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé.

Les cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment ; & il y a des chefs de parti, qui ne laissent pas que de se rendre redoutables ; car ils vous déchirent

un écrivain qu'ils n'aiment pas , du matin au soir : souvent ils ne l'ont pas compris , mais ils déclament toujours ; & il faut que la réputation littéraire essuye paisiblement toutes ces bourasques.

Dans le plus grand nombre des cafés , le bavardage est encore plus ennuyeux : il roule incessamment sur la gazette ; la crédulité Parisienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui présente ; & mille fois abusée , elle retourne au pamphlet ministériel.

Tel homme arrive au café sur les dix heures du matin , pour n'en sortir qu'à onze heures du soir ; il dîne avec une tasse de café au lait , & soupe avec une bavaroise : le sot riche en rit au lieu de lui offrir sa table.

Il n'est plus décent de séjourner au café , parce que cela annonce une disette de connoissances , & un vuide absolu , dans la fréquentation de la bonne société : un café néanmoins , où se rassembleroient des gens instruits & aimables , seroit préférable , par sa liberté & sa gaieté , à tous nos cercles qui sont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret , & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y

boit , est plus malfaisante , que le vin généreux , dont nos peres s'enivroient : la tristesse & la causticité regnent dans ces fallons de glaces ; & le ton chagrin s'y manifeste de toute part : est - ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence ?

En général , le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuse ; les liqueurs mal - saines , & à l'esprit de vin ; mais le bon Parisien , qui s'arrête aux apparences , boit tout , dévore tout , avale tout.

Chaque café a son orateur en chef ; tel , dans les fauxbourgs , est préfidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut - il pas que l'amour propre de chaque individu soit à peu près content.

On courtise les cafetieres : toujours environnées d'hommes , il leur faut un plus haut degré de vertu , pour résister aux tentations fréquentes qui les sollicitent : elles sont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie semble un attribut indispensable de leur métier.





L' H O M M E

A U X

CENT SOIXANTE MILLIONS.

J'ÉTOIS dans un café, assis à côté d'un Russe, qui m'interrogeoit curieusement sur Paris. Entre un assez gros homme en perruque nouée; son habit étoit un peu rapé & le galon usé; il s'assied dans un coin, & hume une bavaroise, avec la lenteur de l'ennui, & la langueur du désœuvrement & de l'inocuation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voisin, cet homme-là qui baille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il, eh bien, c'est le soutien de l'état & du trésor royal! ---- Comment? --- C'est lui qui donne au roi de France cent soixante millions & plus, par an, pour entretenir ses troupes, sa marine & sa maison. Il a affermé les cinq grosses fermes; avant-hier il en a signé le contrat avec le monarque, les fermiers-généraux sont ses agens, ses commis; ils travaillent tous sous lui & sous son nom: son nom remplit la France entière; il arrête

aux barrières les carrosses des princes ; si bon lui semble ; il visite tout ce qu'il veut visiter ; il oblige les bourgeois à prendre de son sel contre leur volonté ; il empêche une villageoise , sur le bord de l'Océan , de saler son pot avec l'eau de la mer ; il met son timbre sur tous les papiers de procédure ; il envoie , en son propre nom , des assignations au plus grand seigneur , comme au simple particulier ; il a un puissant crédit , car il gagne tous ses procès ; & ceux qui lui font quelque tort , sont envoyés aux galères , & quelquefois pendus : il a une juridiction toute particulière pour cela ; & des juges qui le servent à ravir. Sa personne est bien précieuse , car elle répond au roi de sa créance ; s'il ne payoit pas , le roi de France feroit sa personne , pour se faire payer ; mais il paye très-bien ; & de plus , il est fort défintéressé. Qu'on dise que la régie ruine le royaume ? C'est un conte. Désabusez , je vous prie , les Russes , quand vous serez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent soixante millions & plus , pour quatre mille francs par an ; il ne dépense pas un sou au-delà : c'est le modèle de l'économie la plus stricte & la plus sévère. Il est vrai qu'il a des commis un peu infidèles dans leurs travaux ; mais les commis exercent tou-

jours un peu de rapine ; ils sont plus riches que lui , il est encore vrai ; mais sa modération constante n'en est pas allarmée ; c'est toujours à sa requête , que toute perception se fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramasse & vous apporte cent soixante millions , pour quatre mille francs d'honoraires ? il faut avouer que le roi de France est servi à bon marché , & qu'il a dans ce personnage un habile & fidele serviteur.

Le Russe ne favoit ce que je voulois lui dire , il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquasse ce que c'étoit que *Nicolas Salzard* , successeur de *Laurent David* , & de *Jean Alatterre* : quand il fut que c'étoit un valet-de-chambre , jadis portier , qui avoit pris possession du bail des fermes générales , & qui en avoit signé le contrat avec le souverain , à la face de l'Europe ; quoique poli , il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

Celui-ci n'y fit pas seulement attention ; il se leva pesamment , paya longuement , & sortit machinalement , ne sachant de quel côté tourner son existence solidaire des revenus de l'état.



FAISEURS DE PROJETS.

ENTREZ dans un autre café : un homme vous dit à l'oreille , d'un ton calme & posé : vous ne sauriez imaginer ,
 » Monsieur , l'ingratitude du gouverne-
 » ment à mon égard , & combien il est
 » aveugle sur ses intérêts. Depuis trente
 » ans j'ai négligé mes propres affaires , je
 » je me suis enfermé dans mon cabinet ,
 » méditant , rêvant , calculant ; j'ai ima-
 » giné un projet admirable , pour payer
 » toutes les dettes de l'état : ensuite un
 » autre pour enrichir le roi , & lui assurer
 » un revenu de quatre cents millions ;
 » ensuite un autre pour abattre à jamais
 » l'Angleterre , dont le nom seul m'in-
 » digne , & pour rendre notre commerce
 » le premier de l'univers , ainsi qu'il ap-
 » partient à la première nation de l'Eu-
 » rope ; ensuite un autre , pour nous ren-
 » dre maîtres des Indes orientales ; en-
 » suite un autre pour tenir en échec cet
 » empereur , qui tôt ou tard nous jouera
 » quelque mauvais tour ; car j'ai deviné
 » son ardente ambition , & sa secrète
 » haine contre nous. L'évidence de ces
 » utiles projets a frappé tous les ministres,

» car aucun d'eux n'a pu me faire la moindre objection ; & qui *ne dit mot*, *ap-*
 » *prouve* ; mais voyez leur peu de reconnaissance , leur ingratitude affreuse ;
 » tandis que tout entier à ces opérations
 » vastes , & qui demandent toute l'application du génie , j'étois distrait sur des
 » miseres domestiques ; quelques créanciers vigilans m'ont tenu en prison ,
 » pendant trois années ; & celui qui devoit relever la gloire du nom François
 » n'a pu rien obtenir des ministres , qu'un misérable fauf-conduit : Ils attendent
 » ma mort pour s'emparer de toutes mes idées ; mais je proteste d'avance contre
 » ce vol inique ; tout le bien qui se fera d'ici à cent ans , sera mon ouvrage ,
 » soyez en bien sûr ; mais , Monsieur , vous voyez à quoi sert le patriotisme ,
 » à mourir inconnu , & le martyr de la patrie ».

Ainsi , il y a dans Paris de fort honnêtes gens , économistes & anti-économistes , qui ont le cœur chaud , ardent pour le bien public ; mais qui malheureusement ont la *tête fêlée* , c'est-à-dire , des vues courtes ; qui ne connoissent ni le siècle où ils font , ni les hommes auxquels ils ont affaire ; plus insupportables que les fots , parce qu'avec des demies & fausses lumieres , ils partent d'un principe in-

possible , & déraisonnent ensuite conséquemment : l'un part de l'évidence morale , qui doit avoir une force physique ; celui-ci n'admet qu'un système immuable , tandis que la politique est mobile par sa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore si mal , après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le mécanicien leur dira pourquoi leurs projets ne sont que rêves ; c'est que lui , lorsqu'il veut resserrer un fleuve , élever une digue , faire tourner une roue , il estime , & la force d'impulsion , & la force de résistance , & la loi des frottemens , qui détruit la plus belle machine ; & que , pour vaincre une puissance physique , il appelle constamment à son secours , une force physique.



L A D O U A N E .

LA douane , sous les ordres de Nicolas Salzard , est un pays peuplé de commis sourds , de porte-faix au visage rouge , au corps enviné , courans sur les ballots confusément épars : là , un pauvre étranger se perd , ne sait à qui s'adresser : il implore en vain tous ceux qui passent , on ne l'écoute pas : il est réduit à n'avoir ni

bas , ni chemises , pendant huit jours , il faut qu'il déterre sa valise ou sa malle , ensevelie sous trois à quatre mille caisses , qui portent les unes sur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville , & qu'on a entassé , pêle - mêle , tout ce qu'on a pu sauver : à peine pourra-t-il la reconnoître : elle aura changé de physionomie : elle sera déchirée & entr'ouverte , couverte de boue & sans adresse : il reste debout , du matin jusqu'au soir , avant de la revoir & de la posséder : & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste , qui , dans le labyrinthe des rues , court , & oblige l'étranger à le suivre , au lieu de marcher sur ses traces.

Il faut donner dix fois sa signature , & payer dans six bureaux , avant de tenir son juste-au-corps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus sévère : & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce , que cette redoutable douane : on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent , & qu'elle vous fait grace , en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaisir que celui de voyager en France ! Votre valise est ouverte

à la frontière de chaque province : on la retourne sens-dessus-dessous , dès que vous avez fait trente lieues : & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.



TRÉSOR ROYAL.

COMME tout est aujourd'hui dans la main du roi , c'est - là que vient tout l'argent du royaume : & d'après la multiplicité des impositions , tout écu de six livres , doit s'y rendre par une pente invincible , dans le court espace de cinq ou six ans ; la loi de l'attraction n'a pas une force plus active , ni plus victorieuse : c'est un fleuve qui baigne incessamment le pied du trône , & où l'on puise de manière à le dessécher quelquefois subitement : là , aboutit le denier de la veuve , l'obole cachée des journaliers ; & , que de larmes répandues , pour former ce fleuve immense , ce fleuve d'or !

Une multitude de trésoriers , comme de vastes sceaux , qui descendent alternativement dans un puits , tirent les sommes qu'il faut pour la guerre , pour la marine , pour l'artillerie , pour les fortifications ,

pour les rentes de la maison de ville ; pour toutes les dépenses enfin , que le roi fait dans le royaume , par raison ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les grosses sommes , qui y sont déposées , fait contraste avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis , qui , l'épée dans une main , la plume dans l'autre , exigent avec violence les parcelles qui doivent composer ce prodigieux amas d'especes , lesquelles se fondent ou s'envolent , dès qu'elles ont touché le bassin du réservoir.

Il est presque toujours à sec , malgré la pompe aspirante & foulante , dont le jeu terrible ne sauroit être interrompu ; mais qui fatigue à l'excès le corps politique , jusqu'à ce qu'il tombe de lassitude & d'épuisement.

A cette époque , la France est en nage ; la sueur lui découle du front : supportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice ? A-t-on bien calculé le degré de ses forces réelles ? Le jeu qui les met en action , ne se ralentit pas , je le fais ; mais pour me servir d'une expression populaire (car je les aime beaucoup) , *ira-t-elle toujours aussi vite que le violon ?*





R E N T I E R S.

ON appelle ainfi ceux qui ont accumulé leurs capitaux sur leur tête, ont fait le roi, leur légataire univerfel, & lui ont vendu leur poftérité, à raifon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, coufins, amis, & quelquefois leurs propres enfans: ils ne fe marient point, & végetent en attendant leur quartier, & fe difant avec volupté, chaque matin, qu'ils ne font pas encore morts. Tous les fix mois, ils vont figner leur quittance, chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils font en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent fur le champ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce, & foutenir l'induftrie, va fe perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils font toujours ouverts pour les emprunts; ils ne fe laffent point d'afpirer tout l'or qu'on leur préfente.

La foif de l'hydropique, comme on fait, redouble en buvant: on prend toujours; on fait que les maladies épidémiques foulageront les paiemens de l'hôtel-de-ville:

on fait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant , pour ainsi dire , de concert avec la mort ; & que sa faux rapide moissonne , dans tel intervalle , plus de têtes , que n'en comportent les tables de probabilité , dressées par des calculateurs , qui ne sont pas financiers. Les payeurs des rentes savent ce que rapportent au trône , les hivers humides & longs ; & les princes , non moins affamés d'argent , voudroient bien imiter le monarque , qui ne chassera jamais les médecins de ses états , ainsi que fit jadis le sénat de Rome.

Mais comment un gouvernement sage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables désordres qui naissent des rentes viagères : les liens de la parenté rompus , l'oisiveté pensionnée , le célibat autorisé , l'égoïsme triomphant , la dureté réduite en système & en pratique ; voilà les moindres inconveniens qui en résultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville ; & pourvu qu'il ne se ferme point , peu lui importe ce qui l'environne ; il est nécessaire à raisonner faux toute sa vie , parce qu'il veut que son débiteur possède tout , envahisse tout ; afin que sa petite rente , par là même , lui soit plus assurée. N'est-ce point cet appas , donné trop facilement à l'amour de soi-même , & aux jouissances personnelles & exclusives , qui

fait , qu'il n'y a plus de parens , plus d'amis , plus de citoyens ; tout à fonds perdu : amitié , amour , parenté , tendresse , vous êtes aussi à fonds-perdu. Neuf , dix pour cent ; & *après moi le déluge* : voilà l'axiome meurtrier & triomphant !

Je conseille aux rentiers d'aller manger leur pension dans l'air pur & libre de la campagne ; on vit moins dans les capitales , c'est un fait constaté par l'expérience ; on y suit un genre de vie qui renverse l'ordre journalier des heures , & l'ordre des saisons : l'état des morts l'emporte toujours sur celui des naissances. Je leur conseille d'attraper leur royal débiteur , en vivant le plus long-tems qu'ils pourront ; mais ce n'est qu'en s'éloignant de sa capitale , qu'ils réaliseront le projet de gagner sur lui.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier , est innombrable à Paris : elles ont signé des contrats de rente viagère , ce qui les empêche de figner un contrat de mariage ; car la première réflexion que l'on fait , roule sur l'inévitable misère des enfans qui seroient issus d'un tel nœud.

Un contrat viager isole toujours un particulier , & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen,



DE L'HABIT NOIR.

AVEC un habit noir on est vêtu, on est dispensé de suivre les modes, & d'avoir des habits de couleur; on est sensé être en deuil; & quoique ce deuil soit éternel, on passe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il est vrai, peu d'aisance, & par là même, il est affecté aux sollicitateurs, aux officiers réformés, aux rentiers sans accroissement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéresser en leur faveur, se faire remarquer, & demander des pensions; ce stratagème a réussi à quelques-uns: il seroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui surviennent assez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Parisiens; ces deuils mettent dans la société le plus grand nombre fort à son aise; & l'on diroit alors que les fortunes sont égales.

La chute des têtes couronnées n'est donc pas désagréable à Paris; ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleusement avec les boues, l'intempérie des saisons, l'économie, &

la répugnance à faire une longue toilette : *j'hérite de tel roi , s'écrioit un poëte de ma connoissance. -- Comment? -- Comment ! Il m'en eût coûté ce printemps , pour un habit , vingt pistoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de sa Majesté bienfaisante.*

Il est assez plaisant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée , dont il estropie le nom : mais l'usage a prévalu , & ce n'est plus un ridicule , pour les classes les plus humbles de la société. Lorsque le petit deuil arrive , ceux qui ne sont pas riches , ou qui ne savent pas se mettre , trahissent leur état ; & les gens du monde reparoissent brillans , & se moquent de l'indigence , qui ne fait que se mettre tout en noir , des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au spectacle , est dans ces jours de petit deuil ; c'est alors que les femmes & leurs diamans paroissent dans tout leur éclat.



LES EGREFFINS.

DES jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne , des fils de tailleurs , d'aubergistes , &c. , prennent un nom aux barrières , arboient le plumet , & qualifient

fient gentilshommes , & avec un peu d'esprit & beaucoup de front , méritent aux bons Parisiens de la manière la plus hardie : ils prennent à crédit de tous côtés , en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre , que de ne point se défaire de sa marchandise. On laisse ces jeunes gens prendre le nom de Chevaliers , de Comtes , de Marquis , &c. Ces Marquis , ces Comtes , ces Chevaliers , sous en chambres garnies : tant qu'ils ne sont que fats & avantageux , qu'ils se contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes , quelques vieilles douairières , la police ne s'en inquiète pas , on les tolère encore ; mais à la moindre friponnerie , on les démarque au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme se qualifie , dans le plus petit contrat , *de haut & puissant Seigneur* : le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; de là l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté , à grimper sur un gradin un peu plus élevé , ils tâchent de faire oublier leur origine , & on les voit tous possédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquisats.

Cette excessive vanité tourne une infinité de têtes : ce qui fait qu'on s'accoutu-

me aujourd'hui à ne regarder , comme vraie noblesse , que quatre à cinq maisons ; & l'on fait très-sagement. Car si de tous les préjugés , qui nous rendent stupides , le plus déraisonnable & le plus insolent est celui de la noblesse (l'éducation & les lumières ayant rangé presque tous les hommes bien nés sur la même ligne) , il est juste qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient , au nom de leurs ayeux , vrais ou faux , se séparer de leurs concitoyens , plus honnêtes , plus utiles & plus recommandables que ces nobles , gentilshommes ou gentillâtres , quelques noms qu'ils prennent , ou qu'ils usurpent , ou qu'ils aient reçu par le hasard de la naissance.



BATTEUR DE PAVÉ.

C'EST ordinairement un Gascon , qui mange ses cent pistoles de rente , tant qu'elles peuvent s'étendre ; qui dîne à la gargotte , soupe avec une bavaroise ; & plein de vanité , se carre aux promenades , comme s'il avoit dix mille écus de rente : il sort dès le matin de sa chambre garnie , & le voilà errant dans tous les quartiers , jusqu'à onze heures du soir ; il

entre dans toutes les églises , sans dévotion ; fait des visites à des personnes qui ne se soucient point de lui : est assidu aux tribunaux , sans avoir de procès : il voit tout ce qui se passe dans la ville , assiste à toutes les cérémonies publiques , ne manque rien de ce qui fait spectacle , & use plus de souliers qu'un espion , ou qu'un agent de change.

Quand un de ces batteurs de pavé décède , on pourroit lui mettre pour épithape : *cursum consummavit.*

Une loi du grand Amasis , Roi d'Égypte , prescrivait à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magistrat , de la manière dont il subsistoit : si cette loi étoit en vigueur parmi nous , il y auroit beaucoup de gens fort embarrassés à répondre.

P A Y S L A T I N .

ON nomme pays latin , le quartier de la rue St. Jacques , de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là sont les colleges de l'université , & l'on y voit monter & descendre une nuée de sorbonistes , en soutane de précepteurs , en rabat d'écoliers en droit , & d'étudiants

en chirurgie & en médecine : leur indigence nécessite leur vocation.

Quand la comédie Française étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux composé qu'il ne l'est aujourd'hui : ce parterre savoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile censure que les étudiants exerçoient, se pervertissent devant un parterre grossier, parce qu'on n'y voit plus que les courtants de boutique de la rue St. Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainsi la perfection d'un art tient à des rapports presque insensibles, & rarement apperçus.



C O L L E G E S , &c.

LES colleges & les écoles gratuites de dessin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens sur les arts de pur agrément, pour lesquels souvent ils ne sont pas nés. Cette pernicieuse routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les ateliers des professions mécaniques, bien plus importantes à l'ordre de la société. Ces écoles de dessin ne sont que des barbouilleurs, & ces colleges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une

foule de scribes qui n'ont que leur plume pour toute ressource , & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

Le plan actuel des études est très-vicieux , & le meilleur écolier remporte au bout de dix années , bien peu de connoissances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres , mais ils se forment d'eux-mêmes.

Cent pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine , avant qu'ils sachent leur propre langue , tandis qu'il faut d'abord en savoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'est lourdement mépris dans tous les systèmes d'étude !

Il y a dix colleges de plein exercice ; l'on y emploie sept ou huit ans pour apprendre la langue latine ; & sur cent écoliers , quatre-vingt-dix en sortent sans la savoir.

Tous ces régens ont une couche épaisse de pédanterie , qu'il leur est impossible de secouer ; on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton est ce qu'il y a de plus ridicule & de plus insupportable au monde.

Le nom de Rome est le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment , on m'a entretenu de

Romulus & de sa louve : on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Leurs noms de Brutus , de Caton & de Scipion me poursuivoient dans mon sommeil ; on entassoit dans ma mémoire les épîtres familières de Cicéron ; tandis que d'un autre côté , le catéchiste venoit le dimanche , & me parloit encore de Rome , comme de la capitale du monde , où résidoit le trône pontifical , sur les débris du trône impérial ; de sorte que j'étois loin de Paris , étranger à ses murailles , & que je vivois à Rome , que je n'ai jamais vue , & que probablement je ne verrai jamais.

Les Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau , pendant mes études , qu'il m'a fallu dans la suite beaucoup de tems , pour redevenir citoyen de mon propre pays , tant j'avois épousé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenseurs de la république : je faisois la guerre avec le sénat , contre le redoutable Annibal ; je rasais Carthage la superbe , je suivais la marche des généraux Romains , & le vol triomphant de leurs aigles , dans les Gaules ; je les voyois sans terreur , conquérir le pays où je suis né : je voulois faire des tragédies de toutes les stations de César ; & ce n'est que depuis quelques années , que je ne fais quelle lueur de bon

sens m'a rendu François , & habitant de Paris.

Il est sûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine , un certain goût pour les républiques ; & qu'on voudroit pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande & vaste histoire : il est sûr qu'en entendant parler du sénat , de la liberté , de la majesté du peuple Romain , de ses victoires , de la juste mort de César , du poignard de Caton qui ne put survivre à la destruction des loix , il en coûte pour sortir de Rome , & pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangères , qu'ils doivent perdre & oublier bien vite , pour leur sûreté , pour leur avancement & pour leur bonheur ; & c'est un roi absolu qui paie les professeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquentes déclamations , lancées contre le pouvoir des rois ; de sorte qu'un élève de l'université , quand il se trouve à Versailles , & qu'il a un peu de bon sens , songe malgré lui à Tarquin , à Brutus , à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors sa pauvre tête ne fait plus où elle en est : il est un sot & un esclave né , ou il lui faut du tems pour se familiariser avec un pays , qui n'a ni tribuns , ni décemvirs , ni sénateurs , ni consuls.



A N A T O M I E.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges, un professeur, qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes ; on lui enfonce le scalpel dans les chairs, malgré ses hurlemens douloureux ; on lui ouvre les entrailles, & le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? Et les écoliers ne fauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, sans être préalablement des bourreaux ?

L'art des Winslow a des accessoires bien repoussans ; il faut que l'anatomiste s'associe avec des hommes de la lie du peuple ; qu'il ouvre un marché avec des fossoyeurs ; (1) c'est ainsi que l'on a des cadavres. Les élèves, au défaut d'argent, escaladent la nuit les murs d'un cimetière, volent le corps déposé & enseveli la veille, & le

(1) Notez que les fossoyeurs n'achètent jamais de bois l'hiver, ils se chauffent avec les morceaux de bois qu'ils coupent & emportent des cimetières : par la même raison, ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises.

dépouillent de son linceul. Après qu'on a brisé la biere & violé la sépulture des morts , on plie le cadavre en deux ; on le porte dans une hotte chez l'anatomiste ; ensuite , quand le corps a été hâché , disséqué , l'anatomiste ne fait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris : il en jette & en disperse les morceaux où il peut , soit dans la riviere , soit dans les égouts , soit dans les latrines ; des os humains se trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés , & il n'est pas rare de trouver dans des tas de fumier , des débris de l'espece humaine.

Tous ceux qui manient le scalpel , aiment donc de préférence la capitale , à cause de l'extrême facilité qu'ils ont pour y suivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & sont à bon marché ; en hiver on ne les paye qu'au rabais ; l'anatomiste en chef achete ces corps dix à douze francs , & les revend à ses élèves un louis ou dix écus ; il y a un commerce suivi , entre les corbeaux des cimetières , & les disciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie , on pourroit (ce qui est horrible à penser) rencontrer sur le marbre noir , son pere , son frere , son ami , qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puisque la perfection de la médecine &

de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art, ce trafic clandestin & honteux, & prévenir les scènes scandaleuses & dégoûtantes, qui en résultent.

Qui croiroit que les Winslow & les Ferreins sont, au terme de la loi, des profanateurs sacrilèges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout sera donc éternellement en contradiction ; nos loix, nos mœurs & nos usages.

Si un ancien revenoit au monde ; de quel étonnement ne seroit-il pas frappé dans l'amphithéâtre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autorise à avoir des cadavres. Un mort étoit pour les anciens un objet sacré, qu'on déposoit avec respect sur un bûcher ; & celui-là étoit déclaré impur qui osoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé ; & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nus & ensanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations.

L'Hôtel-Dieu refuse de livrer des cadavres ; on a recours à l'adresse ; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la Salpêtrière & de Bicêtre. Les corps de ceux qui sont morts en passant les grands reme-

des fervent , ordinairement à la dissection publique dans les amphithéâtres.

L'anatomie n'a fait aucun progrès depuis quarante ans , ni aucune découverte conséquente : le corps humain est aujourd'hui parfaitement connu dans toutes ses parties , & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on fait , tant les recherches ont été profondes ! Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature ; & rien de plus : il reste à connoître le jeu de la machine , à apprécier ses rapports , & les principes des forces vitales. *Hic labor , hoc opus* : la patience mécanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise , qui scrute , qui se trompe en cherchant à deviner ; mais qui , à force de tourmenter plusieurs systèmes ; découvrira peut-être une seule & importante vérité , d'où jailliront toutes les autres.

L'Académie royale de chirurgie est un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV , qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres sciences , a fait pour son école , des dépenses que les autres arts ont enviées.





L A S O R B O N N E .

ELL E rit elle-même de sa théologie , & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ses theses & de ses censures : elle hasarde de dire que Moïse étoit meilleur naturaliste que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde, elle a redoublé les terreurs de l'homme ; au lieu de les calmer ; elle l'a rendu superstitieux , au lieu de le rendre raisonnable.

La sorbonne a dû briller dans les siècles de ténèbres ; parce qu'elle avoit des connoissances fort au dessus du commun des hommes ; mais dans les siècles de lumière, elle a voulu répondre à tout , & de là sont nés les sophismes les plus extravagans. Elle a défigurè toutes les sciences , en voulant asservir à ses décisions la morale , l'histoire , la physique , elle a voulu tout arranger , comme la législatrice de toutes les idées ; & ses travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce seroit un livre curieux , que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois siècles ; jamais le

déraisonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus superstitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus infigne folie : c'est qu'elle a voulu perpétuellement subtiliser , & qu'elle a voulu même en savoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainsi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du résultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entièrement dénaturé dans l'homme la faculté de penser , si quelques sages ne fussent venus rectifier ces viles erreurs , & se moquer de sa théologie , autant que les membres de la sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais , comme ce sont des places lucratives , les argumens de toutes couleurs, les theses & les censures iront leur train. Si tant de gens se font tuer pour quelque argent , faut-il s'étonner que d'autres déraisonnent sciemment à un plus haut prix ?

Tout ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en sorbonne , c'est le mausolée du cardinal de Richelieu , qui forma la sorbonne & l'académie Française ; deux corps qui pensent aujourd'hui à peu près de même , & qui se combattent ; le tout pour fixer les regards , & pour exister.

Les docteurs Musulmans sont plus raisonnables que les nôtres. Ils prétendent

que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles , contenues dans l'Alcoran , il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques passages extravagans , quelques folies palpables , au lieu de s'entêter à justifier ces inepties , ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des faussetés ; par ce moyen , ils se sauvent de toute dispute , qui tourneroit à leur confusion ; & , révoquant les contradictions & les incompatibilités , ils conservent l'honneur de la raison humaine.

Si la sorbonne avoit su en agir ainsi , elle n'auroit pas enfanté dans son délire , les theses anciennes , qui l'ont rendue odieuse , & les theses modernes , qui l'ont rendue ridicule ; mais elle consent à passer pour absurde , pourvu qu'on ne discontinue pas de la payer.



• L E S É C R I V A I N S

D E S,

CHARNIERS - INNOCENS.

IL faut qu'ils vivent tout comme les théologiens : plus utiles qu'eux , ils sont les dépositaires des tendres secrets des ser-

vantes ; c'est là qu'elles font écrire leurs déclarations , ou leurs réponses amoureuses , elles parlent à l'oreille du secrétaire public , comme à un confesseur ; & la boîte , où est l'écrivain discret , ressemble à un confessionnal tronqué.

Le scribe , la lunette sur le nez , la main tremblante , & soufflant dans ses doigts , donne son encre , son papier , sa cire à cacheter & son style , pour cinq sols.

Les placets au roi & aux ministres , coûtent douze sols ; attendu qu'il y entre de la *bâtarde* , & que le style en est plus relevé.

Les écrivains des charniers sont ceux qui s'entretiennent le plus assidûment avec les ministres & les princes : on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne , ils étoient menacés de faire fortune : on recevoit tous les placets , on les lisoit , on y répondoit : tout-à-coup cette correspondance entre le peuple & le monarque , a été interrompue : les écrivains des charniers , qui avoient déjà acheté des perruques neuves & des manchettes , ont vu leur bureau désert , & sont retombés dans leur antique indigence.

Sans la secrète correspondance des cœurs , qui n'est pas sujette aux vicissitudes , ils iroient augmenter le nombre déjà

prodigieux des squelettes, qui sont entassés au-dessus de leurs têtes, dans des greniers surchargés de leur poids. Quand je dis surchargés, ce n'est pas une figure de rhétorique. Ces ossemens accumulés frappent les regards : & c'est au milieu des débris vermoulus, de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre : c'est au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuse qui vient offenser l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles là dicter des lettres amoureuses.

Le Régent avoit, pour ainsi dire, composé son ferrail des marchandes de modes & des filles lingers, dont les boutiques environnent & ceignent, dans sa forme carrée, ce cimetière vaste & hideux.



LE FAUXBOURG SAINT-MARCEL.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indisciplinable. Il y a plus d'argent dans une seule maison du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'est dans ces habitations , éloignées du mouvement central de la ville , que se cachent les hommes ruinés , les misanthropes , les alchimistes , les maniaques , les rentiers bornés , & aussi quelques sages studieux , qui cherchent réellement la solitude , & qui veulent vivre absolument ignorés & séparés des quartiers bruyans des spectacles. Jamais personne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville : si l'on fait un voyage dans ce pays-là , c'est par curiosité , rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un seul monument à y voir , c'est un peuple qui n'a aucun rapport avec les Parisiens , habitans polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Paris , & qu'on mangea de la terre de son tombeau , jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetière :

*De par le Roi , défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.*

Les séditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misère obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil ; ce sont des hommes reculés de trois siècles , par rapport aux arts & aux mœurs régnantes.

Tous les débats particuliers y deviennent publics ; & une femme mécontente de son mari , plaide sa cause dans la rue , le cite au tribunal de la populace , attroupe tous les voisins , & récite la confession scandaleuse de *son homme* : les discussions de toute nature , finissent par de grands coups de poings ; & le soir on est racommodé , quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

Là , tel homme enfoncé dans un galetas , se dérobe à la police & aux cent yeux de ses argus , à peu près comme un insecte imperceptible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une seule chambre , où l'on voit les quatre murailles , où les grabats sont sans rideaux , où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; & tous les trois mois , les habitans changent de trou , parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer. Ils errent ainsi , & promènent leurs misérables meubles d'asile en asile : on ne voit point de fouliers dans ces demeures ; on n'entend , le long des escaliers , que le bruit des sabots. Les enfans y sont nus & couchent péle-mêle.

C'est ce fauxbourg qui , le dimanche , peuple Vaugirard & ses nombreux caba-

rets ; car il faut que l'homme s'étourdiffe sur les maux : c'est lui sur-tout qui remplit le fameux *fallon des gueux*. Là , dansent sans souliers & tournoyant sans cesse , des hommes & des femmes qui , au bout d'une heure , soulevent tant de poussiere , qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Une rumeur épouvantable & confuse ; une odeur infecte , tout vous éloigne de ce fallon horriblement peuplé : & où dans des plaisirs faits pour elle , la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste.

Ce fauxbourg est entièrement désert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein , son peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain , devant les boutiques des marchands de vin , les tonneaux vuides & par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il est dans ce fauxbourg , plus méchant , plus inflammable , plus querelleur , & plus disposé à la mutinerie , que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace ; on la ménage , parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.





LE MARAIS.

ICI, vous retrouvez du moins le siècle de Louis XIII, tant pour les mœurs, que pour les opinions surannées. Le Marais est au quartier brillant du palais-royal, ce que Vienne est à Londres. Là regne, non la misère, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, se voient les vieillards grondeurs, sombres, ennemis de toutes les idées nouvelles ; & des conseillers bien impérieuses y frondent, sans savoir lire, les auteurs dont les noms parviennent jusqu'à elles : on y appelle les philosophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y souper, on n'y rencontre que des fots ; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'esprit & du charme du sentiment : tel homme assis dans un cercle, est un fauteuil de plus, qui embarrasse un salon. On y voit des meubles antiques, qui semblent concentrer les préventions & les usages ridicules.

Les jolies femmes mêmes, qu'un astre fatal a reléguées dans ce triste quartier, n'osent recevoir d'autre monde, que de

vieux militaires ou de vieux robins , & le tout par décence ; mais ce qu'il y a de curieux pour l'observateur , c'est que tous ces fots réunis se déplaisent & s'ennuient réciproquement. Ils n'aperçoivent que de loin la lumière des arts ; & réduits au mercure de France , (1) pour toute nourriture , ils ne connoissent rien au-delà.

Si cependant un homme d'esprit , égaré par hasard dans ces fastidieuses sociétés , s'avise de faire jaillir quelques étincelles , vous les verrez au bout d'une heure , sortir de leur lourde apathie , & sourire naïvement au feu qui les étonne ; mais les cartes bientôt prennent le dessus , & ils n'apprendront que dans une année révolue , la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maisons presque cloîtrées , où l'on se livre , faute d'autre amusement , à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes . pendant les plus belles heures du jour , & même dans les plus belles saisons de l'année.

Je ne blâme les goûts de personne ; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres , qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil , & qui ne s'en

(1) Dans ces maisons , ce mercure est mis sur la dépense avec les balais ; & ce compte , regarde le portier.

détachent plus : souvent au milieu d'un jardin agréable , qui invite à la promenade , on a beau regarder à travers les fenêtres , la lumière baillante qui dore les arbres ; on a beau bâiller & puis prêter l'oreille au chant des oiseaux ; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte ; on vous fixe malgré vous sur un siege , & l'on vous oblige à filer ennuyeusement des cartes , jusques bien avant dans la nuit ; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune , que des rayons du soleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans , *l'Astrée* , *Clélie* , *Artamene* , pendant les longues soirées de l'hiver : je suivrai les mœurs , les vertus de l'antique chevalerie ; je verrai passer sous mes regards nos bons ayeux , faisant l'amour un peu différemment de nous ; mais ils étoient heureux à leur maniere , & ils favouroient plus l'amour dans leurs soupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine , que nous dans nos rapides jouissances. Avons-nous gagné en abrégant ?



P O R T R A I T
D'UNE DÉVOTE
DU M A R A I S.

CETTE dévote au regard oblique , que vous vous figurez tenant toujours les yeux baissés , est à peine assise qu'elle a déjà tout vu , tout observé ; elle vous a examiné de la tête aux pieds ; elle a deviné de plus , si vous teniez *pour la bonne cause* ; elle fait si les femmes qui l'environnent ont du rouge , si la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confessionnal ; elle restera silencieuse , si dans le cercle , elle apperçoit un profane : elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puisse parler sans exposer ses paroles à la dérision *des impies* , c'est ainsi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur connu*.

Si sa voisine a une robe garnie avec une certaine élégance , tout-à-coup son front muet devient un sermon contre le danger des parures , elle ne répondra que par des monosyllables sévères au mondain ; mais elle jettera un regard de complaisance sur un petit rabat ; & récompensera son attention , en lui adressant la parole.

Peu-à-peu elle s'échauffe , parle [de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irrégion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain , & de la damnation éternelle , qui attend tous ceux qui n'entendent pas la messe aux capucins du Marais.



O N B A T I T
D E T O U S C O T É S .

LES trois états , qui font aujourd'hui fortune dans Paris , sont les banquiers , les notaires & les maçons ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir : des corps-de-logis immenses sortent de la terre , comme par enchantement , & des quartiers nouveaux ne sont composés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtisse est bien préférable à celle des tableaux , à celle des filles ; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majesté.

L'architecture , depuis vingt années seulement , a repris un très-bon style , surtout quant aux ornemens.

Le comte de Caylus a ressuscité parmi nous le goût grec ; & nous avons enfin renoncé

renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maisons est distribué avec une commodité charmante , absolument inconnue à tous les peuples de la terre.

On a régénéré deux arts presque en même tems , la musique & l'architecture : la peinture n'a point fait les mêmes progrès ; la couleur de l'école Française sera toujours un peu fausse , soit que ce vice appartienne au climat , soit que le ton des maîtres s'oppose à cet égard à une plus grande perfection.

Les remparts se hérissent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites : de jolies maisons s'élèvent vers la chaussée d'Antin , & vers la porte Saint-Antoine , qu'on a abattue. Il étoit question de renverser l'infernale Bastille ; mais ce monument odieux en tout sens choque encore nos regards.

Il est écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille ; mais avec une lenteur , qui atteste que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépensé douze millions pour son palais Bourbon , & les échaffauds du Louvre ont pourri sur pied.

L'hôtel-Dieu n'a rien gagné à son incendie , non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'église de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il sur nos têtes ? Ou



bien bravera-t-il, sur une base inébranlable, les clameurs & les allarmes de Mr. Patte ? Il a annoncé le danger, n'est-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit, il ne nous resteroit donc que la majestueuse façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers, de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne sauroit disconvenir que plusieurs incendies n'aient été utiles à l'embellissement de la ville.

Quand les désastres qu'occasionne la fureur soudaine des élémens, ne laissent plus que les traces de leur passage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil sur les débris fumans ; & le pied sur les ruines, médite la reconstruction des monumens disparus ; ou plutôt, il les conçoit sur des plans nouveaux & plus majestueux que ceux qui existoient.

Ainsi, par une marche constante dans la nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'est fait qu'à la suite des accidens ; & l'on peut dire, c'est le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme semble attendre le renversement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main : le courroux des élémens est le signal qui l'avertit de sa force & de sa puissance.

Sans les coups du tems & la rage des incendies , les masses difformes de la barbarie la plus révoltante , régneroient encore dans nos villes ; & nous n'avons appris à élever , à ennoblir notre imagination , que quand , au milieu d'une place déserte , nous avons perdu l'aspect des objets gothiques & de mauvais goût , avec lesquels nous étions familiarisés.

C'est quand les flammes ont dévoré , que l'on voit paroître la main hardie & créatrice : elle semble timide & inanimée devant ces antiques mafures , que l'habitude superstitieuse respecte ; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de misérables décombres , que pour édifier les monumens les plus superbes.

L'embrasement du Palais , qui a été si funeste , & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination , ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la justice. Dépositaire des annales & des archives de la nation , sanctuaire des loix , siege des assemblées les plus augustes , cet édifice devoit avoir ce caractère de majesté , de grandeur , qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens , que là sont les juges , les défenseurs , les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme , par un lien inconnu , tient au physique des objets ;

& si les rois ont soin d'étendre autour d'eux, une enceinte immense, de s'environner d'un grand appareil : si les prêtres ont appelé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obscurité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la Justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant, & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par ses attributs, devoit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappellerait-il pas à tous les magistrats, qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée, & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer ?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'autre de la chicane, que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.





A M E U B L E M E N T.

QUAND une maison est bâtie, rien n'est fait encore ; on n'est pas au quart de la dépense ; arrive le menuisier, le tapissier, le peintre, le doreur, le sculpteur, l'ébéniste, &c. Il faut ensuite des glaces & poser des sonnettes par-tout ; le dedans occupe trois fois plus de tems que la construction de l'hôtel ; les anti-chambres, les escaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela est à l'infini.

On a donné aux ameublemens une magnificence surabondante & déplacée ; un lit superbe, qui a l'air d'un trône ; une salle à manger ciselée ; des chenets travaillés comme un bijou : une toilette d'or & de dentelles, sont assurément d'une ostentation puérile. Je fais qu'un palais, où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriste puissamment.

On place ensuite en sentinelle le Suisse, qui repousse ceux qui ne sont ni veloutés, ni dorés. Il est mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation est toute

dans l'intérieur des maisons : le Louvre n'est pas achevé , & ne le sera jamais. On a bâti fix cents hôtels , dont le dedans semble l'ouvrage des fées ; car l'imagination ne va gueres au delà d'un luxe auffi recherché. Mais en même tems , gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand ; rien pour le public ; rien pour ses plaisirs , ou même pour ses besoins. Ne cherchez pas des bains , un hôpital vaste & ordonné , des réservoirs , des galeries , des promenades couvertes , des salles de spectacle , dignes des pieces qu'on y représente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la santé & la joie , ou qui les font naître : un luxe particulier & clandestin fait toute la jouissance des riches , mais non leur félicité.

Tel homme à son aise , qui n'a ni enfans ni neveux , a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels , chez des seigneurs qui le regardent à peine ; il passe sa vie à frapper aux portes , à jouer le complaisant , & cela pour dîner une fois la semaine dans le palais de l'orgueil , entre l'étiquette & l'ennui. Il est bon d'entrer dans ces hôtels , pour en voir l'ameublement , mais si l'on veut en courtiser le maître , on se dévoue à une vie triste , uniforme & désagréable.

A B B É S.

PARIS est rempli d'abbés , clercs tonsurés , qui ne servent ni l'église ni l'état , qui vivent dans l'oïveté la plus suivie , & qui ne font que des inutilités & des fadaïses.

Robinson Crusoé dit qu'on gâte souvent un excellent corps de crocheteur , en masquant d'un habit ecclésiastique , ses membres souples & nerveux. Mais c'est un sauvage qui parle.

Dans plusieurs maisons , on trouve un abbé , à qui l'on donne le nom d'*ami* , & qui n'est qu'un honnête valet , qui commande la livrée ; il est le complaisant soumis de madame , assiste à sa toilette , surveille la maison & dirige au dehors les affaires de *Monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles , caressent leur protecteur pendant plusieurs années , afin d'être mis sur la feuille.

Ils y parviennent , & en attendant ils jouissent d'une bonne table , & des petits avantages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

La femme de chambre leur dit tout ce qui se passe , ils sont instruits des secrets

du maître , de la maîtresse & des valets.

Ensuite viennent les précepteurs , qui sont aussi des abbés. Dans les maisons de quelque importance , on ne les distingue guere des domestiques. Pendant le cours de l'éducation , on les ménage un peu : dès qu'elle est finie on leur donne une pension modique , ou on leur fait avoir un bénéfice , puis on les congédie. Le peu d'estime qu'on leur accorde , est cause qu'ils négligent leurs élèves , mais comment s'est-on imaginé qu'un mercenaire , pour douze cents francs par an , vous formera un homme , tandis qu'il a là la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs , *nemo dat quod non habet* ; il n'y a qu'un homme supérieur , qui puisse réellement donner des sentimens à un autre être , & réformer son ingrate ou perverse nature.

On voit sous le nom d'abbés , beaucoup de petits hofards , sans rabat ni calotte , avec un petit habit à la Prussienne , des boutons d'or & chapeau sous le bras , étaler une frisure impertinente & des airs efféminés. Piliers de spectacles & de café , ou mauvais compilateurs de futiles brochures , ou faiseurs d'extraits satyriques , on se demande comment ils appartiennent à l'église , car on ne devrait appeller ecclésiastiques , que ceux qui servent les au-

tels. Ils n'en usurpent pas moins ce nom , parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand scandale de la religion , tout cela se souffre , & pourquoi ? Je n'en fais rien. Prend l'habit ecclésiastique qui veut , & même sans tonsure.

On ne leur permettoit pas , il y a vingt-cinq ans , d'aller voir des Laïcs ; la courtisane qui les dénonçoit au commissaire , avoit cinquante francs , qui lui étoient payés par *****. Cette odieuse inquisition , qui réunissoit le double vice de la perfidie & du scandale , a cessé.



ÉVÊQUES.

LES Evêques violent facilement & sans remords , la loi de la résidence , en quittant le poste qui leur est assigné par les canons. L'ennui les chasse de leurs diocèses , qu'ils regardent comme un exil : ils viennent presque tous à Paris , pour y jouir de leurs richesses , & , mêlés dans la foule , y trouver cette liberté , qu'ils n'ont pas dans le séjour où la bienséance les force à la gêne de la représentation.

On leur en fait un crime ; mais à quoi serviroit l'opulence , si elle n'ouvroit à

chacun la carrière de ses goûts. Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez sédentaires. On dira, comment le pasteur quitte-t-il son troupeau? Cette vieille image ne forme plus aucun sens; rien n'est d'un poids si leste que la charge pastorale. Les maîtres de la morale n'enseignent point la morale; ils bravent les anathèmes des anciens conciles, & consomment dans l'oïfiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le soulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expressions, encore un coup, sont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pousse à la cour & dans les bureaux des ministres; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaisances, & ils tentent de porter sourdement la main à l'administration.

Ils travaillent incessamment derrière la tapisserie, & restent sans effroi, au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zèle des prophètes.

Ainsi le sacerdoce a des occupations purement terrestres, & songe peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apostolique.

Dès le seizième siècle, on adressoit de

pareils reproches , & de plus vifs encore , aux Peres du concile de Trente. » Les » églises se plaignent qu'elles sont desti- » tuées de la présence de leurs époux , » dont plusieurs se comportent mal à leur » égard , & plutôt comme des voleurs , » qui ne les voyent qu'en passant , pour » prendre leurs biens , & s'en aller , que » comme des peres & pasteurs , qui » doivent demeurer avec elles , pour les » nourrir , les conduire & les consoler ».

Mais on a remarqué que les évêques qui accomplissent inviolablement la loi de la résidence , (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minutieuse , inquiète , turbulente , toujours prête à dégénérer en fanatisme ; qu'ils vexoient les habitans de leur diocèse , par un zèle aveugle & inconsideré , tandis que les autres non-résidans , avoient des lumieres , de la tolérance , aimoient la paix , & ne persécutoient personne ; de sorte que tout le mal , peut-être , qui résulte de leur éloignement , c'est que l'argent qui leur vient des provinces , ne se consomme pas dans le sein des provinces mêmes.

Ils publient de tems en tems , des mandemens , ouvrages de leurs secrétaires. Le style & les idées en sont prescrits d'avance. Le meilleur mot de Piron est celui-ci : *avez-vous lu mon mandement ?* lui dit-

un Evêque. . . . *Oui, Monseigneur ; & vous ?*



S U C C E S S I O N D E S M O D E S.

POUR voir la succession des modes, il n'est pas besoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe, il suffit de comparer en portraits, la suite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur, la simplicité évangélique, & la gravité de leur ministère ; au second âge, le visage austère, l'ample barbe, l'habit grossier, ont déjà disparu ; au troisième, les évêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée ; voyez un de nos prélats peint au fallon, il a des joues couleur de rose, des lèvres purpurines, des yeux qui vous caressent ; un jeune prélat est presque une beauté.





NOTAIRES.

LES notaires sont devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume , les loix , les contrats précédents aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent , agioteurs , ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci , de prêter à ceux-là. Ils sont intéressés dans tous les prêts un peu considérables ; leurs fortunes sont rapides , & à trente-cinq ans , on les voit riches , abandonner leurs études , & vendre leurs charges , dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance , ils ont des prête-noms pour reproduire les especes , selon les offres qui se présentent , ils sont devenus précieux au ministère , parce qu'ils disposent les particuliers à prêter leur argent au roi , ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que juriscultes , ils savent se glisser à travers les entraves de la loi , l'annulent ou la modifient : ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle , mais pour en préparer sans doute à la génération suivante.

Les magistrats sont excessivement jaloux de leur credit & de leur opulence, & furieux sur-tout de ce qu'ils rétrécissent l'empire de la chicane; avec leurs transactions, ils tranchent en effet une foule de discussions embrouillées qui seroient fort avantageuses à la rapine des gens de palais.

Les notaires sous leur robe, forment un corps séparé & étranger à la robe, qui en général les déteste. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité, sur les dépôts, sont parfaitement mises en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuse, parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire son prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un notaire devoit être très-soigneusement examinée, à raison de la confiance qu'on leur accorde & qu'on est forcé de leur accorder.

Les notaires traitent leurs clerks avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un notaire disoit, qu'il faudroit que tous les clerks de Paris fussent

bâtards, *athées* & *eunuques*; *bâtards*, ils n'auroient pas de parens; *athées*, ils n'iroient pas à la messe; *eunuques*, ils n'iroient point voir de filles: par conséquent point de prétexte pour sortir, & tout ce tems (selon lui, si mal employé au dehors) tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui enfermera son enfant, dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied sur le pavé, on fait sortir un régiment de clercs.

Les moindres places sont avidement courues, plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hauffer à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant quarante années, aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amassé de quoi jouir, & la fortune est faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait son testament, il n'a pas la consolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le suivre: médecins, notaires, tous lui présentent de jeunes visages, & il sent plus de regret à mourir.

Les notaires, il y a cinquante ans,

faisoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui , ils l'empruntent à six pour cent. Le prix excessif des charges causera quelque révolution dans ce corps , sorti de ses limites , & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainsi tous leurs actes : *par-devant les conseillers , notaires , &c.* & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte , l'autre signe sans lire , dès qu'il voit la signature de son confrere ; ainsi , un seul homme atteste un fait & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met ensuite *deniers nombrés & délivrés* , c'est le plus souvent une fiction , *fait & signé en l'étude* , autre fiction. La plupart des parties signent dans leur hôtel.



E C H E V I N S.

UN bourgeois est au terme de la gloire , quand il devient échevin ; il est raffiné d'honneurs , quand il voit une rue porter son propre nom.

La fatuité est le rôle habituel de tous les hommes opulens , les courtisans , les évêques , les abbés , les hommes de robe & de finance , & les échevins ne diffèrent que par des nuances : au fond , c'est la fatuité ,

en présence de leurs inférieurs , mais la morgue la plus risible est assurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris , pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier , quartenier. On a supprimé à l'hôtel-de-ville , le feu d'artifice , mais non les festins. Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien usage des banquets.

L'autorité municipale est nulle. Le prévôt des marchands , le procureur du roi , les échevins , ont des places lucratives , honorifiques , mais ce sont des fantômes du côté du pouvoir. Tout est entre les mains de la police , jusqu'à l'approvisionnement de la ville , de sorte qu'elle n'a plus , dans ses propres & anciens magistrats municipaux , le principe de sa sûreté , & le gage de sa subsistance ; perte immense , & à laquelle le Parisien ne songe seulement pas.

L'hôtel-de-ville n'a donc rien à voir sur l'approvisionnement d'une ville , où l'on consomme dans un jour , ce que d'autres villes consomment en une année , d'une ville environnée de villes du troisieme ordre , & de villages peuplés comme des villes de province.

Le Parisien ne réfléchit pas , que le même moyen qui lui apporte la subsistance ,

pourroit la lui enlever avec la même facilité, & sans qu'il en fût même informé.

La police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines publiques, à la direction des fêtes & réjouissances publiques. Elle a perdu ses autres privilèges, & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville, est devenu, pour ainsi dire, un objet de dérision, tant ce corps est étranger aux citoyens. Ils ne le connoissent plus, que sous le rapport d'un lieu où l'on paye les rentes perpétuelles & viagères, & où les criminels montent avant d'aller au supplice, pour y faire leur testament de mort.

Quelle distance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres ! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carrosses, une suite de valets loués pour porter sa livrée : & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des piéces de douze sous. Le lendemain de cette vaine représentation, il rentre dans la nullité la plus absolue.

Le prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'est guère connu, que par l'exercice de cette imposition, tout à la fois mesquine, onéreuse & avilissante.

Le procureur du roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On

voit un favetier qui fait serment devant lui, *d'être fidèle au Roi, & aux loix de l'état* ; & le favetier, tout étourdi de ces grands mots, paye le procureur du roi, pour la peine qu'il a prise d'écouter son serment.

Les échevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés sur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-dessous du nom des rois régnans, sont jaloux de transmettre leurs traits à la postérité. Ils font en conséquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le monarque.

On peut contempler dans l'hôtel-de-ville, les inutiles portraits de tous ces échevins de Paris en *Badaudois* ; mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'échevinage donne la noblesse ; on s'en mocque amplement, parce qu'elle est de nouvelle date ; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achette comme un meuble. Ces représentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonstances que le tems amène, faire entendre,

comme autrefois, une voix patriotique : mais un *secrétaire du roi* ne fera jamais bon à rien.



A V O C A T S.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter sa cause à un avocat : celui-ci écoute froidement ; il est d'abord incertain , chancelant , dans un état douteux , inhabile à se décider , à-peu-près comme *l'âne de l'école*. Vous croyez qu'il ne pourra sortir de cette indifférence , où le tient un cas vraiment problématique. Le consultant tire une bourse , alors l'équilibre cesse dans l'entendement du patron. Il conçoit , il s'échauffe , il découvre de nouvelles lumières. Sa volonté est toute entière de votre bord ; il apperçoit une vérité incontestable , pour laquelle il va écrire fix mois , & s'enrhumer dix fois ; il épouse avec chaleur cette même cause qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

Tel est l'avocat de Paris ; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien sur l'issue de tous les procès ; & il entreprend tous ceux qui se présentent : celui qui l'aborde le premier , détermine la série de ses raisonnemens , & commande à son éloquence.

Une légère teinte de pédantisme , toujours inféparable de la robe , le place entre l'homme de lettres , & un professeur de l'université.

En général , tous les corps en France sont en arriere de leur siecle. Le corps des avocats mérite , plus que tout autre , ce reproche ; ils tiennent à des formules bizarres ; & ce corps , qui se dit libre , est asservi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes sur l'infailibilité du *droit Romain* , & un torrent de paroles sans idées , vont étouffer votre timide objection.

Les avocats de Paris sont ennemis nés des gens de lettres , parce que ceux-ci , plus philosophes , remontent aux principes , & tendent à simplifier toutes les questions , & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raison.

Comme en général les avocats écrivent fort mal , qu'ils surchargent leur style d'une foule de mots inutiles , dans l'habitude où ils sont de trop parler , & sur-tout de parler à vuide , on les a vus très-jaloux des plumes un peu distinguées , & ils l'ont fait sentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir dissimuler qu'ils sont dévorés entr'eux d'une jalousie ardente , & plus forte encore que celle qui

anime les gens de lettres. Les écrivains se battent pour la gloire : les avocats se battent pour la gloire & pour la soupe.

Rarement savent-ils imprimer à leur cause , cet intérêt qui détermine l'attention générale , il leur manque l'éloquence. Il est vrai qu'elle devient inutile , dans des causes vulgaires ou obscures ; en ce cas , qu'ils se renferment dans le métier de juriconsultes , & qu'ils n'aspirent pas au titre d'orateurs , ainsi qu'ils en ont la prétention secrète , ou plutôt indiscrete.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célèbre , quand on n'a plus besoin de sa jurisprudence.

Les factum d'avocats sont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives grossières : on ne fait plus d'attention à ces grosses injures , parce qu'on fait que des injures d'avocats ne font pas des raisons , & ne prouvent rien.

Ils ont occasionné toutes les fougues & tous les malheurs du célèbre Linguet , en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas , en faveur de ses talens , l'absoudre , au lieu de l'irriter en lui enlevant son état ? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables ; mais l'hypocrite est lâche , & il se sauve. L'homme passionné se livre à son feu , & il se perd. Je regretterai avec tous les hommes justes &

impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-tems la voix du seul orateur que le barreau possédoit ; & son exclusion, sa radiation seront une tache éternelle pour l'ordre.

La bigarure des loix & la variété des coutumes, font que l'avocat le plus savant devient un ignare, dès qu'il se trouve en Gascogne ou en Normandie. Il perd à Vernon, un procès qu'il auroit gagné à Poissy. Prenez le plus habile pour la consultation & la plaidoirie, eh bien ! il sera obligé d'avoir son avocat & son procureur, si on lui intente un procès dans le ressort de la plupart des autres parlemens.



BANQUIERS.

LES viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus d'un demi-siècle, les projets d'une législation sage, raisonnée & circonspecte. On n'a plus besoin que de calculateurs : l'administration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers sont les dominateurs de la France ; ils font venir & disparaître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le ren-

dent invifible. Magiciens dangereux , col-mopolites hardis , quelle fera la fuite de ce jeu fouple & effrayant , qui rend l'or femblable au vif argent , & peut diffoudre la fortune des états , en un tour de main ?

C'eft un remede auffi incompréhénfible que le mal ; cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie , & c'eft toujours beaucoup , fi cette illufion fe prolonge , mais elle nous femble toucher bientôt à fon terme.

Il y a des *billets noirs* , papier-monnoie , qui nous annoncent un fyftême à peu près femblable à celui de Laws : s'il doit venir , qu'il vienne le plutôt poffible ; pourquoi attendre à la dernière extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par là , & fe modeler fur la banque de Londres ; mais ce n'eft pas la richeffe du peuple que l'on cherche ; c'eft celle du monarque , il englobe tout , & représente tout.

C'eft à l'aide des banquiers , & par leur intervention , que fe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineufes donnent lieu à des entreprises exceffivement coûteufes , & qui bier confidérées , ne font que des facrifices du préfent , pour un avenir incertain. On a pompé l'argent , jufques dans les tuyaux capillaires ;

capillaires ; mais il n'est pas bon que les tuyaux capillaires soient desséchés. Quoi ! faire remonter incessamment l'argent vers le trône. Les particuliers n'en ont-ils plus besoin , pour alimenter le commerce , l'industrie & les arts ? Pourquoi toute la masse d'especes monnoyées dans une seule main ?

La politique , qui , au lieu d'être journaliere se jette dans un tems qui n'existe pas encore , est une politique fautive , parce qu'il est impossible au génie le plus profond , de calculer les événemens futurs ; parce que le champ des révolutions étranges est immense ; parce que la guerre est un mal présent & affreux , tandis que le bien qui en peut résulter , est évidemment éloigné & incertain.

Ce n'est pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt , en lui-même , n'est point un mal. Mais c'est l'application de ces fonds précieux , à une guerre absorbante , comme l'élément qui la porte , ou à des édifices d'une pompe stérile , ou à des efforts superflus , &c. , qui fait le mal , & un mal irréparable.

Aspirer des sommes effrayantes , pour les jeter ensuite dans l'Océan ! Quel est donc ce nouveau calcul , & pourquoi des moyens ingénieux , vastes & habiles , sont-

ils séparés du but ou de l'emploi , par un abîme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée , entre les moyens & l'emploi , les succès mêmes peuvent devenir semblables à des pertes , &c. , &c. , &c.

Mais les cures palliatives sont peut-être les seules qui conviennent à un état infecté de vices anciens , & peu propres à recevoir une entière guérison. Les maux précédents interdisent des plans sages , sur-tout , lorsque la nation se prête au délire. C'est un axiome reçu , *que la victoire est à celui qui aura le dernier écu*. Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

Sully , économe sévère , embrassant l'avenir comme le présent , ne faisoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le besoin d'emprunter comme un besoin dangereux , & l'opulence qui en résultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui , d'un vrai pédagogue ; & le fauxbourg Saint-Honoré le fiffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin , qui lui succéderent , brouillèrent tout son travail. Ils furent des hommes de finance , & prouverent que les hommes de ce nom , ne sont pas des hommes d'état.

On ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de satyrique ; c'est au tems à prouver si la banque seroit devenue par

hasard la sauve-garde de l'état , & le principe réel de ses forces. En fait d'administration , les moyens les plus décriés par les simples spéculateurs , peuvent à l'appui des circonstances & de la pente générale , devenir les meilleurs. Nous embrassons le doute , car il seroit téméraire aujourd'hui , d'affirmer pour ou contre. Lès banquiers tiennent le gouvernail , laissons leur faire la manœuvre , puisqu'elle est déjà fort avancée , & puissent-ils nous conduire à bon port !



MÉDECINS.

SI Moliere revenoit au monde , il ne reconnoitroit plus un seul de ses Médecins : où sont-ils les *Guenaud* , montés sur une mule ? Où sont Mrs. *Purgon* & *Diafoirus* ? Au lieu d'un homme grave , au front sévère & pâle , ayant une marche méthodique , pesant ses paroles , & grondant quand on n'a point obérvé ses ordonnances , il appercevroit un agréable , parlant de toute autre chose que de la médecine , souriant , étendant une main blanche , jettant une dentelle avec symmétrie , parlant par saillies , & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'il tâte le pouls , c'est avec une grace particuliere ; il trouve par-tout la fanté ; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond , il a l'air de l'espérance ; il distribue des paroles consolantes , part , plaïsante encore sur l'escalier ; & dans la nuit même , la mort emporte son malade.

Quand un Médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence , il ne s'en afflige pas ; mais si un homme en place meurt entre ses mains , il en devient inconsolable ; & pendant quinze jours , il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Passer-moi l'émetique je vous passerai le séné ; a dit le bon Moliere : telle est encore de nos jours , la politique des membres de la faculté.

Un certain nombre de médecins se sont partagés , pour ainsi dire , les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement ; comme son confrere tombera dans le même cas , la faute homicide est passée sous silence , palliée , justifiée même , aucun n'ose contredire les ordonnances du confrere ; & le malade meurt au milieu de dix Médecins , qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver ; mais qui , *par esprit de corps* , laissent le premier appelé achever dans toutes les règles , son méthodique assassinat.

Les complices discrets retrouvent, en tems & lieu, la même condescendance; ils donnent pour excuse l'incertitude de l'art, la manière aveugle, dont le plus habile procède; mais pourquoi avec ces notions, se renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtrière, dont ils ne veulent pas sortir? Pourquoi s'opposent-ils avec fureur à tout ce qui simplifie l'art? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & détestable pratique; lorsque leur propre expérience leur en a démontré l'insuffisance & le danger.

C'est qu'ils veulent traiter la médecine d'une manière tout à la fois obscure & lucrative: faire des visites nombreuses, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs thèses barbares, ouvrage des siècles les plus opposés à la saine physique.

La séparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance, & celui qui compose le remède, est déjà un préjugé bien défavorable pour la guérison; ils se refusent de même à l'analyse chimique des médicamens; & n'ayant aucune idée nette, sur l'étrange composition & décomposition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en usage ces poi-

sons terribles , qui sortent de la boutique des apothicaires , de sorte que le malade a deux fléaux à combattre , l'ordonnateur audacieux , & le manipulateur infidèle.

La médecine est donc de nos jours , un charlatanisme hardi & accrédité , dont ceux qui l'exercent , sentent le vuide , l'incertitude & la confusion , mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela , parce que ce charlatanisme produit de l'argent.

La faculté de médecine traîne encore dans notre siècle , les préjugés & les erreurs des siècles les plus barbares. Tandis que la physique a fait des progrès , qui ne lui sont pas dûs , elle semble se complaire dans les ténèbres épaisses de ses vieilles formules , & craindre les traits de lumière , qui décomposeroient tout à coup ce phantôme qui en impose à la crédulité humaine.

Les médecins , graces à Moliere & à d'autres écrivains ennemis de ces imposteurs fourrés , ont reçu tant de sarcasmes , qu'ils ont renoncé enfin , à la coutume de fagner un pauvre homme vingt-cinq fois , comme ils faisoient encore , il y a trente ans. A force de les ridiculiser sur leurs autres pratiques meurtrieres , on les obligera peut-être à suivre la méthode d'Hypocrate , qui ne prescrivait presque aucun remede .

mais étudioit la nature ; & ne lui ôtoit rien de ses ressources.

Combien les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques ! Tandis qu'ils se consumment en systèmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remèdes qui, en guérissant, déconcertent la vaine érudition des facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi solennel, que leur a porté le docteur *Mesmer*. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le silence, sur les opérations inconnues de leur adversaire, & d'attendre du tems ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que soit l'issue, ils auront toujours à se reprocher de n'avoir pas été au devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorsque le cri général les y invitoit, & lorsque leurs investives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte, exigeoient une sorte de justification publique.

Ils ont mieux aimé persécuter un de leurs confrères, qui leur disoit modestement, *j'ai vu : examinons : nous ne savons rien : point de précipitation : rappellons-nous l'histoire de toutes les découvertes, &c.*

Il y a à parier dix contre un, que le confrère a raison contre la faculté ; & que le

magnétisme animal a vraiment quelque chose d'extraordinaire & de merveilleux : je suis porté à le croire , par tout ce qui est parvenu à ma connoissance. Si je suis plus instruit , j'en parlerai encore avec plus d'assurance , soit dans cet ouvrage , soit ailleurs ; car je me suis voué à la défense de la vérité , autant qu'il est en moi de l'appercevoir , & de militer pour elle.

On s'est expliqué , dira-t-on , un peu vivement contre les médecins ; mais ils s'attaquent à nos fantés & à nos vies. Quoi de plus funeste ?



SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

LA faculté de médecine , digne sœur ou digne fille de l'université de Paris ; réunie en corps depuis tant de siècles , n'avoit rien fait , & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies régnantes , ne publioit aucune observation ; ne lioit aucune correspondance avec les médecins de l'Europe , & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui se passoit hors de son sein. Enveloppés stupidement dans leurs anti-

ques usages , livrés à un égoïsme fatal , les membres ne songeoient qu'à tirer de l'argent des malades , pour rouler équipage , & se refusoient à un régime plus utile à l'humanité ; lorsqu'il plut au roi régnant d'établir une *Société Royale de Médecine* , qui embrasseroit toutes les connoissances analogues à ce grand art. Cet établissement est de la plus haute sagesse ; & , quand il ne feroit que jeter un germe d'émulation entre deux corps divisés , il seroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & dissertations de cette société , qui ne vient que de naître , est déjà précieuse ; & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie , à former un dépôt qui ne choquera que la paresse , l'orgueil hautain , & l'ignorance des médecins de la capitale.

Rien n'est si dangereux & si méchant qu'un mauvais médecin : quand ils sont en foule , jugez de leurs clameurs ! Mais il est tems que l'insuffisance de cette vieille faculté , ainsi que son formulaire meurtrier , soit mis dans tout son jour.

La médecine est l'art le moins avancé , & conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il est bien étonnant qu'un homme de génie , pareil à Hypocrate , ne se soit pas encore offert , depuis ce grand homme , pour pénétrer cet art de

la lumière qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main , & le remède dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle , & cette séparation n'est-elle pas sujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la chymie , qui marche de découvertes en découvertes , ne doivent-ils pas arrêter le médecin , qui ordonne une potion composée de sept à huit fortes d'ingrédiens. S'il n'est pas le plus insensible , & tout à la fois le plus audacieux des hommes , ne doit-il pas connoître avant tout , les élémens chimiques du remède qu'il administre ? Quoi ! parce que la terre ensevelit ses fautes , il se croira quitte envers la société & envers sa conscience ! Faisant le meilleur , le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers , les médecins ont décidé , & pour cause , que , qui ne portoit pas l'habit fourré , la robe scolastique , seroit inhabile à faire aucune découverte , & qu'on la lui contesteroit *per fas & nefas* ; ainsi , ils immolent l'humanité entière , aux vils intérêts de leurs honoraires ; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins , non plus que les héritiers , ils continuent à tracer leur

aveugle ordonnance , & à distribuer les vieux poisons de la pharmacie.

Quand viendra l'homme généreux & éclairé , qui renverfera les temples du vieil Esculape , qui brisera la lancette dangereuse du chirurgien , qui fermera la boutique des apothicaires , qui détruira cette médecine conjecturale , escortée de drogues , de jeûnes , de dietes ? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine , puisque l'ancienne tue & dépeuple ?

Le refrain des médecins : est de crier au *Charlatan* , à l'*Empirique* , dès qu'on n'est pas de leur corps ; mais la thériaque , l'émétique , le quinquina , la plupart des spécifiques , & l'inoculation , doivent leur origine à l'empirisme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle , avec ses formules & ses theses.

A U T E U R S.

A PARIS sont ces Ecrivains qui moissonnent & qui vendangent avec leur plume , qui ont dans leurs écritaires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille , leur neveu ,

Fontenelle , Crébillon , les deux Rousseau (1) & presque tous les hommes illustres qu'a produits la France ; le plus grand des anciens Poètes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux , ce pauvre , c'est Homere.

On met encensoirs & cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant , on les laisse dans l'indigence ; mais cette indigence est honorable , & ceux qui se conservent sans tache , au milieu de cet abandon général , sont les plus vertueux des hommes.

Les pensions que le gouvernement accorde aux gens de lettres , ne se donnent ni aux plus pauvres , ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples , les plus intrigants , les plus importuns , enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres est à coup sûr un titre de vertu , & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité & obtenu des pensions , n'en peu-

(1) Il y a un troisième Rousseau fort riche ; il n'a fait ni Emile , ni l'ode à la fortune : il a fait exploiter un journal à son profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il se nomme Pierre Rousseau.

vent pas dire autant , devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables ,
 Et le destin moins rigoureux ,
 Je voudrois faire des heureux ,
 Où je verrois des misérables.
 Ce seroient mes plus doux plaisirs
 De prévenir jusqu'aux désirs
 De ceux où brille un haut mérite ;
 J'en ferois ma félicité ;
 Et souvent mon esprit s'irrite
 De les voir dans l'adversité.

Ah ! si les gens de lettres riches venoient au secours des gens de lettres pauvres ; . . . le beau rêve ! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres , aux avis des gens de lettres , à la recommandation des gens de lettres ; & une fois dans les hautes places ; ils ont oublié leurs amis , leurs confreres , leurs bienfaiteurs.

Les gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail , & ils ont tort ; la composition du soir a beaucoup plus de feu ; mais les spectacles & les dissi-

pations journalières tuent le génie ; & l'empêchent de suivre de grands travaux.

Un défaut assez commun aux gens d'esprit de la capitale , c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres , c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste & simple , qui n'ayant pas la langue agile & souple , a tardé quelquefois à donner son aperçu ; c'est encore de n'être pas assez indulgens , & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre , c'est enfin de ne pas savoir écouter , mais l'homme qui écoute à Paris , est un être très-rare.

C'est par les gens de lettres , que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la cour ; le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme , ne veut plus laisser qu'un foible empire à l'opinion des grands , qui jadis humilioient le peuple en tout sens ; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts , pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel ; & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célèbre en tout genre. Maîtres de l'opinion , ils en font une arme offensive & défensive. Aussi la guerre la plus vive est-elle déclarée entre les gens de lettres & les grands ; mais ceux-ci , à coup sûr , perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire , les vices que le luxe a enfantés , tandis que les écrivains ont combattu de toutes leurs forces , les excessifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre responsables des mœurs des grands , qui ne lisent point , ou qui sont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejeter sur eux tous les désastres qu'ils avoient , pour ainsi dire , prévus & annoncés , & auxquels ils s'étoient opposés. Leurs adversaires ne se sont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naissance dans les cours & non dans les livres. Le crime des gens de lettres est d'avoir répandu la lumière sur cette foule de délits , qui vouloient s'envelopper de ténèbres. Les puissants n'ont pas vu , sans frémir , tous ces secrets honteux , à jamais dévoilés ; ils ont detesté le flambeau , & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos ; *les brigands n'aiment point les reverberes*. La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entr'eux , ils sont d'accord sur les principes essentiels ; ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire , les reconnoissent sous leurs enveloppes , les dénoncent & les punissent. Ils devinent l'administrateur inepte & le ridiculisent ;

ils intimident par une censure vigilante & exacte , jusqu'aux oppresseurs subalternes , qui , dans l'ombre , se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics , excepté à leurs rivaux. Ils forment très-souvent un cri unanime , qui devient l'expression de la raison universelle. Que fera l'autorité contre cette voix puissante qui , au défaut de l'impresion , parle & subjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre , que d'être juste & modérée , sans quoi toutes les fautes seront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviser ce corps , qui , sans un point de ralliement , a cependant un même esprit. Elle soudoie des mercenaires pour souffler le feu de la discorde , pour mettre en mouvement l'amour propre irascible ; mais au milieu de ces débats , leurs armes se tournent subitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils savent très-bien distinguer une querelle littéraire , d'une guerre patriotique , & tous leurs traits se confondent sur le fauteur de la tyrannie , comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'est par eux enfin , que chaque caractere est connu aujourd'hui , & mis à sa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere instance , est ordinairement proclamé par

la voix des nations. On ne peut ni séduire ce corps ni l'anéantir ; on briseroit toutes les presses , qu'il n'auroit besoin que de son silence , pour décider encore l'opinion publique.



DES

DEMI-AUTEURS ,
 QUARTS D'AUTEURS ;
 ENFIN, MÉTIS, QUARTERONS, &c.

TELS sont ceux qui versent dans les mercures , & dans les journaux , ou des petits vers innocens , ou des morceaux de prose niais , ou des critiques sans lumière & sans sel , & qui s'arrogent ensuite dans les sociétés , le titre d'*hommes de Lettres* : l'un a fait quatre héroïdes , & l'autre , deux opéra comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas auteurs ; & ils ont la rage de faire imprimer , tous les mois , leurs petites rapsodies : tantôt ils vous disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser ; mais le public ne s'amuse pas de leurs *amusements*.

Leur amour propre est encore plus plaisant que celui des auteurs de profession ;

parce qu'ils font tout prétention, des pieds à la tête, à raison de leur profonde nullité.

L'un se fait *Comte* au bas d'un madrigal; celui-ci, *Marquis* dans un almanach: tous déclament fort haut contre la *médiocrité orgueilleuse* & tous sont *orgueilleux & médiocres*, Plusieurs font parade de leur naissance, non moins équivoque que leurs talens: ils alongent tant qu'ils peuvent les syllabes de leur nom, & prennent un journal pour le *nobiliaire de France*. Ils soutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent*; ce qu'ils prouvent si bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit assez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur; pourquoi se faire imprimer? *Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne travaille que pour son plaisir*, disoit Rousseau le poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, sans pouvoir y entrer: jamais ils ne feront de miel; & ils ne parlent que de la fabrique du miel: c'est bien pis encore, quand ils se donnent les tons de protecteurs; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre: loueurs impertinents ou censeurs téméraires, voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuellistes, folliculaires, compagnons, apprentifs satyriques, qui attendent pour écrire, qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume seroit à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous sommes inondés, dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie; ils sentent par instinct que le métier de *jugeur* est le plus aisé de tous; & ils soulagent à la fois, le double sentiment de leur impuissance & de leur jalousie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent, tous frappent & sont frappés: on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule, qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils se donnent des coups violents. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne se la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décomposé un hémistiche, & souligné quatre à cinq mots, ils se croient les restaurateurs de la poésie & de l'éloquence; ils vont d'une injustice à une injustice plus grande; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuse. Voués au *Journalisme*, ce mélange absurde du pédantisme & de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satyriques; & ils per-

dront avec l'image de l'honnête , le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant , dont il s'amuse , & qu'il voudroit malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes & silencieux ; mais le public fait bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* & les écrivains , qu'entre des recors & des juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'insatiable voracité de ce public , pour tout ce qui respire la critique , la satire & la dérision. Il n'y a des auteurs méchants , que parce qu'il aime cette guerre intestine , & qu'il s'ennuie de la paix.



S E C R É T A I R E S .

CE sont les hommes qui donnent l'esprit aux grands & aux gens en place ; esprit assez mal païé , & sans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

Un avocat général disoit à son secrétaire ; *Monsieur , faites-moi parler plus long-temps cette année , l'an passé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures : & le secrétaire fidele à la*

leçon , lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaifant , c'est qu'au bout d'un certain tems , tous ces inspirés croient réellement avoir enfanté les discours , qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainsi les gens de lettres font presque tout. Leur plume sert la judicature , la finance & le ministère ; elle trace successivement un plaidoyer , un livre économique ou anti-économique ; un mémoire , un manifeste ; & tout ce qui va au public , est composé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement , comme dans la boîte d'une montre , c'est toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.



C O M M I S.

LE S petits commis forment une classe innombrable : ils ne font pas chers ; leurs appointemens sont de huit , douze & quinze cents livres : vous en trouverez trente pour un.

Des commis qui ont douze cents livres d'appointemens , ont des habits de velours & des dentelles ; ils jeûnent pour avoir du galon ; de là ce proverbe : *habit doré , ventre de son.*

Tout se fait la plume à la main : dans le plus petit état , il faut savoir écrire & chiffrer : on constate sur un *auguste registre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon , ainsi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la science de ces scribes consiste à savoir faire des bordereaux. Ces commis ne savent rien , ne connoissent rien , n'ont idée de rien ; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte , avoit acheté une momie à Bassora. Comme la caisse étoit longue , il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec sa chaise de poste ; il la fit transporter au coche d'Auxerre. La caisse arrive ; les commis des barrières l'ouvrent , trouvent un corps noirci , & décident que c'est un homme qu'on a rôti dans un four ; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de sa chemise brûlée ; dressent un procès - verbal ; & l'on fait transporter la momie à la *Morne*. personne dans le bureau n'est assez initié dans l'histoire , pour empêcher cette bévue , digne des personnages qui le composent.

Le propriétaire arrive , va droit au bureau , pour réclamer sa piece curieuse , on l'écoute , on le regarde avec étonnement ; il se fâche , il s'emporte ; un com-

mis lui conseille à l'oreille de prendre la fuite, pour éviter la corde. Le curieux stupéfait, est obligé de s'adresser au lieutenant de police, afin de retirer de la *Morne*, le prince ou la princesse Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans, dans les tombeaux des pyramides, alloit passer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer sous glace, dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointemens, se donnent des airs, & font les importants. Rien n'est si curieux que de les voir retrouver leurs manchettes pour tailler une plume, & l'essayer à plusieurs reprises : on diroit que cette plume va écrire des choses merveilleuses. Si Vaucanson, au lieu de faire un fluteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & sortent de chez eux : leurs femmes connoissent ces heures-là fort au juste.

Les grands commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, sont à Versailles. Ces commis qui tiennent les bureaux, sont des especes de ministres, qui guident & endoctrinent ceux qui en

portent le titre ; & l'on peut affirmer que la monarchie est divisée en bureaux , & régie par eux. Les femmes & les intrigants assiegent ces commis avec une constance opiniâtre , & dont on n'a pas d'idée : c'est la *manivelle* qui fait jouer la machine , dont les mouvements nous étonnent ; & c'est à qui s'emparera de la *manivelle* ; mais n'anticipons point ici sur l'article *Verfailles* , que je ferai ou ne ferai point.



M A I T R E S.

IL y en a de toute espece , pour le latin , pour le grec , pour l'hébreu , pour l'anglois , pour l'italien , pour la théologie , pour l'écriture , pour la musique , pour le bon ton , pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin , battent tous les quartiers , & sont contents quand ils trouvent leurs élèves endormis , absens , paresseux ou malades. Ils glissent joyeusement leur *cachet* , & c'est autant de gagné. Le maître à danser vole comme un éclair dans un cabriolet ; mais celui qui enseigne le grec ou les mathématiques , marche à pied.

Cette classe d'hommes est très-nombreuse. Etonnés quelquefois de se trouver ensemble , chacun ne comprend pas de son côté ,

côté, comment on peut en appeler un autre que lui : de là vient qu'ils n'estiment que leur profession, & méprisent souverainement celle d'autrui, comme absurde ou inutile.

C'est un spectacle assez plaisant, que de voir dans la même anti chambre ; un maître d'échecs & de trictrac, & un maître d'histoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de Mr. le Marquis. Entrez dans son cabinet ; l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange, avec un peu d'impatience, les pions sur le damier : le musicien qui doit leur succéder, fait crier le violon, qu'il accorde sur le perron de l'escalier. Le valet-de-chambre qui sourit, fait mieux qu'eux tous, que Mr. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enseignera ; si l'on en excepte la marche des jeux & le menuet passablement.

Mais un sot opulent, qui a quinze louis à dépenser par mois : croit bonnement que son fils va posséder la musique, le blason, la danse, le dessin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres, qui sont accourus avec leurs cachets : on les leur paie à la fin du mois : l'élève, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura saisi quelques termes à la volée, se pavanera le

reste de sa vie de son prétendu savoir , n'imaginant pas même qu'on puisse se moquer de lui , lorsqu'il sera en état de citer les maîtres fameux , qui sont venus dans son hôtel , le saluer avec gravité , prendre son argent , & se sauver , pour aller ailleurs , vendre à un autre riche , le nom seul des sciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

Parmi tant de maîtres , on ne s'est jamais avisé , même en plaisantant , de chercher ou de demander un *maître de morale* ; c'est que tous les hommes croient posséder cette science-là , ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée ; aussi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet , qu'un moraliste. La jambe & les pas du premier disent quelque chose , & le langage de l'autre seroit inintelligible. Aussi n'y a-t-il jamais eu en France , depuis la fondation de la monarchie , un *maître de morale*.



LIBRAIRES.

LES Libraires se croient des hommes de conséquence , parce qu'ils ont l'esprit d'autrui dans leur boutique ; & qu'ils se mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poète qui grille d'être mis au jour , & qui aborde pour la première fois , un typographe de la rue Saint-Jacques , lequel se rengorge , & se rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre , avec un froid accueil & souvent il est plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant , que la meute des Journalistes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce est à Paris , dans la dépendance la plus humiliante , les libraires sont devenus des marchands de papiers noircis : ils chérissent de préférence les auteurs féconds , grands manufacturiers du Parnasse , qui font des compilations critiques , historiques , des extraits de voyages , &c. & quelques académiciens savent que ce produit l'emporte encore sur celui des jetons.

On emploie à Paris , année commune , environ cent soixante mille rames de papier pour l'impression ; la raison philosophique ne sauroit en obtenir *une page* , pour se faire entendre. Les gênes , les entraves , les réglemens de toute espèce , ont effarouché le commerce qui demande à être libre pour prospérer : tout le monde s'est plaint & se dit ruiné ; imprimeurs , libraires , auteurs. Les premiers ne veu-

lent rien acheter ; & quand ceux-ci impriment à leurs frais , les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs , (race indestructible) pendant ce tems , s'emparent de l'ouvrage , & l'auteur a perdu son salaire , & de plus , ses avances. Voilà l'état de la librairie.

Un libraire de Paris disoit fort naïvement ; *je voudrois bien tenir dans mon grenier , Voltaire , Jean-Jacques Rousseau & Diderot , tous trois sans culotte ; je les nourrirois bien , mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche , & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?*



L I V R E S.

PR ESQUE tous les livres se font à Paris , s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais , dira-t-on , comment fait-on encore des livres : il y en a tant ? Oui , mais c'est que presque tous sont à refaire , & ce n'est qu'en refondant les idées d'un siecle , que l'on parvient à trouver la vérité , toujours si lente à luire sur le genre humain.

On peut imprimer beaucoup de livres , à condition qu'on ne les lise pas : les livres

sont une branche de commerce très-importante : combien d'ouvriers en tirent leur subsistance ! Sous ce point de vue de commerce , on ne fait pas trop de livres : ce petit inconvénient se rachete avec de grandes salles. D'ailleurs il peut en résulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenses , il viendra peut-être un homme ; à qui tout cela sera utile.



BOUQUINISTE.

ON appelle ainsi un homme qui arpente tous les coins de Paris , pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares , & celui qui les vend. Le premier visite les quais , les petites échopes , tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui sont à terre , il s'attache aux volumes les plus poudreux , & qui ont la physionomie antique.

Ce n'est que de cette manière que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliothèques les plus précieuses n'ont point eu d'autre fondement , que le zèle assidu & opiniâtre des *Bouquinistes*.

Au décès de tel homme ignoré , se rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis plusieurs années ; mais les libraires

matineux ont si bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquinistes* de profession, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire ; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares sont devenus introuvables ; ce n'est que par le plus grand coup du hasard, que l'on peut tromper la vigilance des Argus modernes de la librairie, & puis la science des livres est devenue assez commune ; les petits vendeurs en savent assez pour faire la séparation, avant que de les crier à quatre sols, comme ils faisoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliothèque du roi a peu de livres rares, en comparaison de quelques bibliothèques particulières, qui, chacune dans son genre, offrent des ouvrages, dont la collection est vraiment unique. Le roi est mal servi en cette partie, ainsi qu'en plusieurs autres ; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliothèque curieuse en ce genre, est celle de Mr. le duc de la Vallière. Celle de Mr. Paulmi d'Argenson, à l' Arsenal, présente encore des collections rares & choisies.

La meilleure bibliothèque est celle qui n'est composée que de livres philosophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'ostentation ou à la curiosité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui rassemblent des ouvrages qui péri-

roient, sans leurs recherches attentives. On ne fait pas ce que tel livre peut produire un jour, sur telle tête humaine, Les mauvais instruisent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier, & tel épais magistrat, au sortir de table, & tout en digérant, disent d'un ton capable; *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui*: ils voudroient chaque jour trouver sur leur bureau, un livre comme *l'Esprit des Loix*, ou *l'Emile*; & quand un ouvrage supérieur vient à paroître, ils ne savent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les temps passés, & amènent les trésors de tous les siècles pour objet de comparaison avec la brochure nouvelle: le mérite qui s'y trouve, n'est jamais senti le premier jour; on a plutôt fait de se livrer à une petite déclamation satirique, que de peser exactement la somme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaise disposition pour le bien juger: l'habitude de ne louer que les talens qui ne sont plus, s'accorde trop avec la paresse, pour qu'elle y renonce.

On ne lit presque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de six cents

pages, pour prouver la religion chrétienne! Un si long plaidoyer est plus affommant que convaincant.

Nos bons'ayéux lisoient des romans en seize tomes; & ils n'étoient par encore trop longs pour leurs soirées. Ils suivoient avec transport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie: pour nous bientôt, nous ne lirons plus que sur des écrans.

On ne hait pas la science, a dit quelqu'un; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, si l'on veut être lu aujourd'hui.



B R O C H U R E S.

IL faut beaucoup de livres, puisqu'il y a beaucoup de lecteurs; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à sortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout: toute lecture est utile, parce qu'elle exerce l'esprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyère*, des *Montesquieu*, des *Boullanger*, des *Buffon*, des *Rousseau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres sont trop substantiels, il lui faut

une nourriture plus légère & plus détaillée : ôtez les livres médiocres , & l'on ne saura bientôt plus lire ni distinguer les bons. Les lettres *fiçtives* du pape Ganganelli ont eu un succès prodigieux ; toutes les idées qu'elles renferment sont communes ; mais ces idées sont bonnes , claires , facilement exprimées ; la multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'est toujours un échelon de monté ; & d'après ce succès , que les sots journalistes n'ont pas assez remarqué , il sera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les romans (que les gens de lettres , qui font les superbes jugent frivoles , & qu'ils ne savent point faire , (1) sont plus utiles que toutes les histoires. Le cœur humain , vu , analysé , peint sous toutes ses formes ; la variété des caractères & des événemens ; tout cela est une source inépuisable de plaisirs & de réflexions : voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on sur une *éternelle* tragédie de Racine ? non , il faudra se plonger dans les compositions vastes & intéressantes ; dans les romans

(1) Je connois vingt hommes de lettres , ayant une espece de nom , qui sont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caractères , leur manque absolument.

Anglois , dans les romans de l'abbé Prévôt , dans ceux de l'admirable Retif de la Bretonne , grand peintre , homme éloquent , à qui je me plais à rendre une justice , que mes confreres les gens de lettres , soi-disant hommes de goût , lui refusent si injustement. On cherche alors un horison littéraire , étendu , vaste comme l'horison qui nous environne ; on a recours aux romans de chevalerie , plutôt que de se dessécher l'esprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau , ou dans ces ouvrages arides & contournés , que le sanhédrin littéraire vante tout seul , & que le reste de la France dédaigne. On demande des faits , de l'action , du mouvement ; on aime à suivre tous ces caracteres mélangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec transport ce que de beaux esprits paresseux , uniquement occupés de mots , refusent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaisir , que d'après leurs décisions : arrangeurs de mots , que m'importe vos arides hémistiches ? Si ma physionomie est différente d'un autre homme , pourquoi mon goût ne le seroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de satisfaire tous les goûts : or c'est un attentat aux plaisirs d'une nation vive , naturellement curieuse & gaie , de borner l'imprimerie , en gênant les presses , en

créant des censeurs absurdes, en établissant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet est formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les écrivains de la capitale ; parce que , selon l'expression nouvellement accréditée, ce sont des *reverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractère des hommes en place.

Le goût académique se joint à ce fleau, pour proscrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence ; & l'on veut nous assujettir à cette servitude de mots, couleur dominante d'une école sèche, aride, & qui aiguise des phrases, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un écrivain, maître de sa manière, & produisant sa pensée sans détour & sans grimaces. Il faut que notre talent paroisse ce qu'il est ; & s'il se modèle sur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la sottise de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus copistes de la Fontaine, Racine, la Bruyère, Fontenelle, Voltaire & même de Dorat. O ! Retif de la Bretonne, tu ne seras apprécié que fort tard ; mais je m'honore de t'offrir ici mon suffrage ; dussé-je être le seul à sentir ton mérite.



E Q U I L I B R E.

MA I S l'infatigable main des épiciers, des droguistes, des marchandes de beurre, &c. , détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent ensuite; & toutes ces mains heureusement destructives, mettant la Harpe & conforts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la masse du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chasseroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maisons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décomposition, qu'entre la vie & la mort; consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importants. Il est de fait, que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un Apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.



LA COURTILLE.

ON ne fait ici bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité , des noms qu'elle proclame tout à coup , & rend illustres. Ces noms passent dans toutes les bouches , s'attachent à la langue nationale & deviennent immortels. Tel est le fameux nom de *Ramponneau*, plus connu mille fois de la multitude , que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célèbre aux yeux du peuple , & le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs , à trois sols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier , & qu'on n'avoit point encore vue jusqu'alors !

Sa réputation fut aussi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire , rendit son cabaret trop étroit ; & l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. Je ne parlerai point ici des princes qui le visiterent. *Le sourire du peuple*, a dit Marmontel , vaut mieux que la faveur des Rois.

Il fut question de le faire monter sur un théâtre, pour le livrer tout entier aux avides

regards du public , qui ne vouloit voir que lui. Il avoit signé un engagement avec l'entrepreneur d'un spectacle; mais il se rétracta alléguant sa *conscience* , qui lui reprochoit d'avoir voulu monter sur un théâtre. Il en nâquit un procès ; mais Ramponeau triompha , & ses avocats adverses furent vertement chapitrés par leur ordre , tant le génie prédominant de ses heureux destins terrassoit tous ses ennemis.

La fortune vint à la suite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau ; & comme c'est le peuple qui fait les langues , ce mot restera ; on dit *ramponeur* , pour dire boire à la guinguette hors de la ville , & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du pere Elisée (depuis prédicateur du roi) commença vers le même tems , comme il le dit lui-même ; mais le pere Elisée ne fut pas suivi comme Ramponeau. Le pere Elisée est retombé dans l'obscurité ; mais le nom de Ramponeau est vivant ; & tant que le peuple aimera à boire du vin à fix sols , il se souviendra avec une tendre reconnoissance , que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'est à la Courtille que s'agite le dimanche , un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage , que dans

un étage au-deffus on appelle galanterie : il est presque fans voile dans ces tavernes , où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misere. C'est la brutalité de la passion , qui , dans ce qu'on appelle le bas peuple , fait le grand nombre d'enfans ; & le philosophe , après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs , ne pourra s'empêcher de dire ; c'est là , où la nature gagne , car elle perd avec les classes supérieures ; & ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands, & chez le bourgeois trop aisé.

Tandis que Ramponneau augmentoit en célébrité ; celle d'un contrôleur général des finances , monté à cette place avec la plus haute réputation , tomba précipitamment. Il fit plusieurs *écoles* , quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès lors tout parut à la *Silhouette* , & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les sur-touts n'avoient point de plis , les culottes point de poches ; les tabatieres étoient de bois brut ; les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir , d'après l'ombre de la chandelle , sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation. Quelque tems auparavant , étoit tombée

de même uue grande réputation ; celle du maréchal de Belle Isle , grand *paperasseur* , qui , par un ton hardi & une grande suffisance , avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'État.

L'histoire du regne de Louis XIV & de Louis XV seroit toute entiere dans l'histoire des contrôleurs généraux. Fouquet , Colbert , Desmarests , Laws , Orry , Silhouette , Bertin , Laverdi , l'Abbé Terray (sans parler des autres) , fourniroient des observations exactes & curieuses... ; mais nous sommes loin de la Courtille ; rentrons dans notre sujet , malgré la pente qui nous porte incessamment à nous en écarter.



DE DIFFÉRENTS

OBSERVATEURS.

TEL observateur suit tous les matins , avec une exactitude qui paroît minutieuse , les variations qu'éprouve l'athmosphère , pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe sur la terre : un autre tient un registre fidele de toutes les maladies & du nombre d'hommes qui naissent & qui meurent ; il compare la

mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les observations sur la physique & la médecine se multiplient , tandis que le Philosophe examine de son côté , la marche des gouvernements , leur progrès , les causes morales & politiques , qui influent sur le bonheur & sur le malheur des peuples ; il observe les fautes qui viennent de l'homme , & les fautes qui viennent des loix.

Ainsi , lorsque les savans se regardent entr'eux avec une espece de dédain , que le mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du poète , & que celui-ci en revanche le regarde à peine ; l'observateur impartial voit les arts & les sciences marcher de front , se perfectionner en prenant des routes qui semblent opposées , & qui doivent se réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour à tour sur chaque objet , le flambeau d'une raison plus active & plus épurée ; il n'a point de préférences injustes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts respectifs vers un but égal , qui poursuivent la victoire sur l'erreur , c'est - à - dire , sur la source unique du mal.

Il faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'é-

diffice des sciences. Réduits à un petit nombre , ils feroient moins : ce qui échappe à l'un , recompense les veilles de l'autre. Ce qu'amene le hafard , ce souverain des sciences humaines , passeroit devant des yeux inattentifs & distraits ; mais ils sont ouverts aujourd'hui , & ils guettent incessamment la nature.

Les anciens connoissoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer , & ils ignorerent constamment sa vertu de pointer vers les pôles ; connoissance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoissoient l'art de graver des lettres , & même des lettres mobiles ; puisque sur les pains sortis des ruines d'Herculanum , que le roi de Naples conserve sous le verre , on voit la lettre du boulanger ou du consommateur ; ainsi ils étoient sur le bord des plus rares découvertes , & ils ne s'en doutèrent pas.

De même nous serons bien surpris un jour , lorsque des choses de la plus grande simplicité , & qui ont échappé entièrement à nos observations , à nos académies , viendront accroître le trésor de nos connoissances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au siecle de Platon , un philosophe écrivoit :
 » Je ne puis m'empêcher de rire de ceux

» qui ont décrit la circonférence de la
 » terre, qui veulent nous persuader que
 » l'Océan l'environne de ses eaux ; &
 » qui assurent que la terre est ronde ,
 » comme si elle avoit été fabriquée sur
 » le tour. » Il répétoit ces paroles d'après
 la physique d'Hérodote , & il se moquoit
 beaucoup de ceux qui avoient entrevu la
 vraie configuration du globe.

L'attention journalière suppléera peut-
 être à toute la profondeur du génie , &
 l'étonnera lui-même. La sentinelle , sous
 ce point de vue , ne mérite pas nos dé-
 dains : avoifiner un objet , n'est pas
 encore le toucher , & nous avons sous
 les yeux des secrets qui ne se dévoileront
 peut-être qu'aux hommes auxquels nous
 accordons le moins d'estime.

Il faut mettre les talens en société , pour
 qu'ils fructifient. Quand l'homme est isolé ,
 le génie n'a plus ce foyer , où toutes ses
 lumières se réunissent pour être dirigées
 vers un même but. L'esprit de sagacité
 n'est ardent que quand plusieurs regards
 applaudissent à son courage , à ses efforts ,
 à son triomphe.





D I F F É R E N C E

D E S E S P R I T S .

MAIS les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius , dont le système en ce point nous paroît faux. La finesse d'un sens doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne fait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches , & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier , qui leur révele une multitude d'idées , & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes ; parce qu'ils sentent d'une manière si détaillée , qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre ; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions , ne point s'entendre.

C'est ce qui se voit à Paris : le Musicien , le géometre , le poëte , le peintre , le moraliste , le statuaire , le chymiste , le politique , également hommes de génie , ne peuvent gueres communiquer

ensemble : aussi portent-ils les uns des autres , des jugemens ordinairement faux , parce qu'ils sont dans l'impossibilité de s'estimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez ensuite un courrier d'Afrique , léger , ardent , aux jarrets nerveux & souples , à l'œil étincelant de fierté ; plein de feu , d'agilité & de graces ; comparez-le avec un cheval du Holstein , aux jambes flasques , grossier , pesant , d'une chair molasse : croira-t-on que ces deux animaux sont de la même espece ? comparez deux hommes , que dis-je , deux Ecrivains ; c'est la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre : il médite , & conçoit le système de la gravitation. Un autre sans s'embarasser du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites , voit tomber la pomme , la ramasse , & la mange : ainsi dans Paris , l'homme qui a du génie , l'augmente , le fortifie , lui donne un développement extraordinaire ; tandis , que le sot a les yeux ouverts sans rien voir , mange la pomme sans songer à l'arbre de la science , & devient plus sot encore.





QUI PAIE-T-ON ?

DANS ce siècle dit éclairé, les arts ne sont jamais récompensés qu'en raison inverse de leur utilité: tel danseur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un collège ensemble: les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuisinier, doublent ceux d'un précepteur, se nomma-t-il J. J. Rousseau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*: les peintres de frivolité sont les mieux payés de tous, & les sculpteurs sont réduits à peindre les physionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourse en main: c'est à venir des équipages que l'on parvient à en avoir un: le médecin des chiens a fait une fortune dont se féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que six compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux *Taconnet*, qui a fait une partie de sa fortune, est mort à la charité. *Nicolet* a acheté une terre, & a forcé son pasteur qui lui refusoit l'eau bénite, de lui présenter le gou-

pillon ; & les auteurs de l'encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux , que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réussit , c'est le libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès , & le libraire l'achete toujours , comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet* , on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célèbres & pauvres. Prodiges en superfluités , ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans , leurs créatures , & non l'artiste qui se distingue dans sa profession.

Il en est un très-habile , nommé *Dellebare* , qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a réellement découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés. On doute que l'on puisse jamais y ajouter. Eh bien ! cet artiste recommandable vit dans une pauvreté voisine de l'indigence. Tandis que *Dollon* , à Londres , a recueilli le fruit de ses travaux ; *Dellebarre* qui le surpasse infiniment , reçoit de stériles louanges. Quand il sera mort , les *microscopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique , si l'on en considère la structure) , se vendront peut-

être mille écus ; & il n'aura pas joui de son salaire légitime. On honorera sa mémoire ; & de son vivant , l'auteur n'aura pas été récompensé.

Puisse ma patrie rougir de cette ingratitude & connoître le prix d'un instrument , qui a coûté vingt années de travaux , & dont les combinaisons variées sont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

Le même artiste a préparé les insectes les plus imperceptibles , avec un soin qui excite l'admiration. Puisse cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu , mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique , & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majesté de son Créateur , dans des objets jusqu'alors voilés à nos regards.



A F F A I R E S .

C'EST le terme générique pour désigner toute espèce de brocante ; les bagues , les étuis , les bijoux , les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a besoin , commence par se faire une boutique toute formée ; il perd , il est vrai , la

la moitié & plus , quand il veut réaliser ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes , les jupes , les déshabillés , les toiles , les dentelles , les chapeaux , les bas de soie entrent aussi dans ces échanges. On fait qu'on sera trompé ; mais le besoin l'emporte , & l'on prend toutes sortes de marchandises. Une foule d'hommes excitent cette industrie destructive , & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

GENS D'AFFAIRES.

LES solliciteurs de procès ; ceux qui les achètent ; les intéressés dans les finances , les receveurs à la ville , dits grippe-fous , les partisans qui afferment quelque revenu particulier des rois & des princes , reçoivent tous également ce nom , & le masquent le plus souvent du titre d'*Avocat en Parlement* , qu'ils vont acheter à Rheims , moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier fait lire & écrire. On se moque aujourd'hui de cette science ; on a tort : elle n'étoit pas si commune il y a quatre cents ans , il s'en faut ; on se rachetoit de la corde,

dès qu'on favoit lire dans un livre ; il n'y a guere sur le globe que la trois-centieme partie du genre humain , qui sache lire , & l'on pourra encore rabattre sur mon calcul.



V A C A T I O N S.

LEs procureurs , les notaires , les huissiers-priseurs , les commissaires , les greffiers , &c. , connoissent très-bien la valeur de ce mot , & il sonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus si bizarres , qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe subalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures , & ces deux heures sont fort mal employées : on les multiplie le même jour , & on les remplit mal , parce qu'on les a multipliées sans cause : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple suffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe sur lui journellement ? On ne revient point de sa surprise , quand on y réfléchit un peu.





É T A T S

I N D É F I N I S S A B L E S .

IL y a dans Paris une foule d'états indéfinissables, qui ne tiennent ni à la bourgeoisie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts: ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe, & les grands seigneurs; on ne peut dire ce que sont ces hommes-là.

Leurs femmes sont encore plus indéfinissables; elles tiennent le rang de leur invisible amant, & non de leur mari: ceux-ci visitent la bourgeoisie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison; on les appelle *de très-honnêtes femmes*; car la main qui les enrichit est cachée.

Le mot de Galba à son esclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, est aussi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes Orfevre, Monsieur joffe*. Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'empereur, l'auguste Mécene, caressoit sa femme; mais lorsqu'un esclave en prenoit

occasion de voler sa bouteille chérie , il ouvroit l'œil , qu'il ne fermoit que par complaisance.



L'INDOLENT.

TANDIS que l'un se fatigue , travaille du matin au soir , cet autre vit dans l'inaction la plus absolue. Point d'affaires , point de services , point d'occupations , pas même de lectures. Tout son tems lui échappe , il ne fait ce qu'il en fait. Qu'a produit sa matinée ? Rien. Il s'est levé tard , il s'est habillé lentement , il a fait plusieurs tours , il attend le dîner : le dîner est venu ; l'après-dinée se passera comme le matin , & toute sa vie ressemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme , quand il vit dans un état si indigne de l'homme ? . . . Mais . que dis-je ? il a une charge considérable , une belle femme , vingt laquais ; il lui est permis d'avoir la tête & le cœur vuides.





LES ÉLÉGANS.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*, c'est-à-dire de ces hommes qui se faisoient une gloire d'allarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de se faire bannir d'une maison avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes: ce ridicule est passé, nous n'avons plus même de *petits-maitres*; mais nous avons l'*élegant*.

L'*élegant* n'exhale point l'ambre, son corps ne paroît pas dans un instant, sous je ne fais combien d'attitudes; son esprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine; sa fatuité est calme, tranquille, étudiée; il sourit au lieu de répondre; il ne se contemple point dans un miroir; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de sa taille, & la précision de son habillement.

Il ne fait des visites que d'un quart d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des ducs*, *l'amant des duchesses*, *l'homme des soupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il est

du grand monde. Il laisse parler les autres ; la dérision imperceptible réside sur ses lèvres ; il a l'air de rêver , & il vous écoute : il ne sort pas brusquement , il s'évade ; il vous quitte , & vous écrit un quart d'heure après , pour jouer l'homme distrait.

Les femmes , de leur côté , n'épuisent plus les superlatifs , n'emploient plus les mots de *délicieux* , *d'étonnant* , *d'incompréhensible* ; elles parlent avec une simplicité affectée , & n'expriment plus sur aucune chose , ni leur admiration , ni leurs transports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légère exclamation ; les nouvelles du jour , narrées sans réflexion , & les expériences chimiques fournissent à l'entretien.

L'accommodage des hommes est redevenu très-simples ; on ne porte plus des cheveux en escalade. Ces hauts toupets , si justement ridiculisés , ont disparu.

Les femmes , même les bourgeoises , ne disent plus qu'elles sont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la manière dont elles sont ajustées : tous ces propos ne sont plus de mode ; & nous en avertissons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ses femmes fussent à la bergamotte, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaisie bizarre & particuliere.

L'esprit est toujours commun ; mais le bon sens est encore plus rare. On prend à la volée les connoissances dont on se pare ; on raisonne à perte de vue ; mais l'on se donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile, pour un homme de lettres, aujourd'hui, n'est pas de parler d'érudition avec les savans ; de guerre avec les militaires ; de chiens & de chevaux avec les seigneurs ; mais de *riens* avec *plusieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple *des élégans*.



L' H O M M E

DÉCIDÉMENT SUPERFICIEL.

C'EST un titre dont il se glorifie & qu'il affiche ; c'est un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens, dont nous parlions.

L'opéra comique, le grand opéra ont droit, avant toutes les autres spécula-

tions , d'intéresser son esprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public , des intérêts de l'Europe & du commerce des nations ; il ne parle lui que des comédiens , des farceurs , & des petits vers qui courent ; ce qui est très-nécessaire , toutefois , dans certaines maisons , où il doit parler sans rien dire.

C'est ainsi que l'homme *décidément* superficiel , & qui se donne à dessein un nombre *incroyable* de petits ridicules , vit à Paris : il fait ce qui se passe dans les foyers , dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les actrices ; il fait ce qui s'est dit mystérieusement dans les soupers. On le voit aux trois spectacles. S'il paroît dans une promenade , tout le monde le salue ; il parle à l'un , sourit à l'autre , aborde un troisieme ; annonce tout haut la distribution de sa journée , & parle de son oisiveté avec le sérieux que pourroit prendre l'homme sensé , qui annonçeroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthousiasmes sans chaleur , des engouemens sans motifs : il outre la frivolité nationale , mais il cache quelquefois , sous ces dehors empruntés , la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ses rivaux , fait tout-à-coup un excellent mariage , & se trouve revêtu d'une charge importante.



INDÉPENDANS, CONTEMPTEURS.

LES indépendans sont des jeunes gens qui affectent de rompre en visière aux règles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver , battent les remparts , fuient l'opéra & les autres spectacles ; peuplent les tréteaux , laissent-là les femmes de qualité ; font le contraire des autres , se moquent de tout ; & finissent par se lasser de leur rôle , & par revenir à la société.

Il y a ensuite *les contempteurs du genre humain* ; mais ceux-ci sont en petit nombre à Paris ; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable , pour les écouter long-temps.

Ces contempteurs , vraiment curieux (& toujours dans la classe des jeunes gens), ont décidé qu'ils étoient supérieurs à tout ce qui existoit : qu'eux seuls avoient cette pénétration exquise , extraordinaire , qui découvre ce qui échappe à tous les yeux ; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils méprisent tout ce

qui sort des presses. Ils ont le tact si fin , le goût si exquis , l'esprit si pénétrant , qu'aucun homme , aucun livre ne les contente ; ils regardent comme *détestable* , ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont soin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie , en gardant le *silence prudent de feu Conrat* , dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas , de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs , & le plus souvent ils n'ont (tout bien considéré) que de l'esprit & de la politique.



NOUVELLISTES.

UN groupe de nouvellistes dissertant sur les intérêts politiques de l'Europe , forment sous les ombrages du Luxembourg , un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes , reglent les finances des potentats , font voler des armées du Nord au Midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle

de divulguer , lorsque le dernier venu dément d'une manière brusque , tout ce qu'on a débité ; & le vainqueur du matin se trouve battu à platte couture à sept heures du soir ; mais le lendemain , au réveil des nouvellistes , le conteur de la veille restitue à son héros une pleine victoire. Tous les jeux sanglans de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieillesse oisive & imbécille , & servent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un esprit sensé , c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles , tant sur le caractère que les forces , & la situation politique de la nation Angloise.

On ne raisonne pas mieux , il faut l'avouer , dans les salons dorés. Les François en général , traitent l'Anglois , quand il n'est pas présent , avec un ton de supériorité , un ton hautain , un ton de mépris , qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux , qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi , tout ce que lui dit la *gazette de France* , & quoique cette gazette men e impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions ; le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette ; & il soutiendra toujours qu'il ne tient



S O R T

D' U N

B O U R G E O I S.

CEPENDANT un sot bourgeois de cette espece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut se regarder comme le centre de plus de trois cent mille hommes, qui agissent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchainés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient presque égale à celle des rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuses, dont peuvent jouir les monarques.

Ainsi, pour que le luxe soit moins meurtrier, & que, semblable à la lance d'Achille, il guérisse d'un côté, les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou cesse; voilà tout-à-coup des désœuvrés & des nécessiteux. Il est très-sûr que si les riches interrompoient pendant une année, le cours de leurs folles dépenses, il y auroit la moi-

tié de la capitale , qui tout-à-coup , ne pourroit plus subsister.

Le riche la préfere à tout autre séjour , parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point , que les contrées mêmes qui les produisent.

. Mais les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de sensualités & de frivolités , immolent des générations entieres à un luxe fou & cruel.



LES LORGNEURS.

PARIS est plein de ces lorgneurs impitoyables , qui se plantent devant vous , & fixent sur votre personne des yeux immobiles & assurés : cette coutume ne passe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas , pourvu que cela arrive aux spectacles & aux promenades ; mais si l'on s'avisait de les regarder aussi dans un cercle , le lorgneur seroit taxé d'insolence , & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *physionomistes* , qui trouvent à exercer leur sagacité au milieu d'une

foule aussi immense, & qui à la longue, acquierent un certain tact. Ils observent toute l'habitude du corps, encore plus que la physionomie.

Un peintre, un poëte sont nés physionomistes. Voilà pourquoi ils se plaisent où est la multitude. Voyez au salon, cette foule de portraits; ils assigneront le caractère d'après la figure: il ne faut pas nier la révélation de la physionomie; elle ne trompe guere: la probité donne un air ouvert; le front d'un sot est reconnoissable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, justifie presque toujours son visage. Les vieillards, dont l'ame est glacée, n'ont plus de physionomie; le sentiment est éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'est aussi. *La Tour*, peintre célèbre, dont les portraits ont une vérité frappante, disoit: *ils croient que je ne saisis que les traits de leur visage; mais je descends au fond d'eux-mêmes & leur insu, & je les remporte tout entiers.*

Une femme d'esprit apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit: *il est bien hardi, ce coquin-là; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le personnage, on verroit combien le mot a de justesse; mais j'abhore trop la satire, & ne veux tracer que des peintures générales.



PALAIS-ROYAL.

O Que Mr. Lavater, Docteur Allemand, qui a tant écrit sur la science de la physionomie, n'est-il au Palais-royal le vendredi, pour lire sur les visages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs !

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'est ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte ; mais n'y découvrirait-il pas un mélange d'astuce, de finesse, de présomption, de suffisance & de hauteur : il n'est pas né pour les sentimens extrêmes, & il a beau aspirer à l'extrême licence des mœurs ; il n'y parviendra même pas.

Là, sont les filles, les courtisanes, les duchesses & les honnêtes femmes, & personne ne s'y trompe : ils s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur avec toute sa science : car ces notions dépendent de nuances qu'il est très-facile de saisir ; mais il faut les étudier sur les lieux : or je soutiens que Mr. Lavater auroit peine à distinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur, échappé

de l'étude , sans avoir tant médité sur cet objet , en sauroit plus que lui.

Poursuivons : là , on se regarde avec une intrépidité qui n'est en usage dans le monde entier , qu'à Paris , & à Paris même , que dans le Palais-royal : on parle haut , on se coudoie , on s'appelle , on nomme les femmes qui passent ; leurs maris , leurs amans ; on les caractérise d'un mot ; on se rit presque au nez , & tout cela se fait sans offenser , sans vouloir humilier personne. On roule dans le tourbillon , on se prodigue les regards , avec un abandon qui laisse toujours aux femmes *le dernier* : un peintre auroit tout le temps de saisir une figure , & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut ; mais voici ce que je pense sur la physionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie , un caractère touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure désagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son

insçu , & indépendamment de la beauté ; la sensibilité , l'honneur , la compassion habituelle , la bienfaisance généreuse , peuvent donner à une figure humaine , une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

Ce sont les inclinations basses & mauvaises , qui font toutes ces figures révoltantes & mesquines : la beauté est moins un don de la nature qu'un attribut secret de l'ame , & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoît à ses regards , à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices ; coupez-lui un bras ; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presque impossible de dissimuler l'envie , la malice , la cruauté , l'avarice , la colere ; & les passions généreuses ou viles , ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale , franche & ouverte , le visage est toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer , sans avoir lu Mr. Lavater. Puisque la joie pure , libre & facile déploie tous les traits , & les rend gracieux ; pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue , de la noblesse & de la pureté des sentimens ?

Telle femme devant son miroir s'est dite à elle-même : *en vain je m'étudie ,*

je ne jouerai jamais la pudeur : quel cri de la conscience ! Voyez le fripon , qui baïſſe les yeux en vous parlant , & n'oſe rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte , & qui cherche vos yeux pour voir ſ'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangères à mon ſujet : je diſ ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-royal , que Mr. Lavater auroit dû faire ſes nombreuses expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.



DU PERSIFLAGE.

LE persiflage eſt une raillerie continue, ſous le voile trompeur de l'approbation : on ſ'en fert pour conduire la victime dans toutes les embuſcades qu'on lui dreſſe ; & l'on amuſe ainſi une ſociété entiere , aux dépens de la perſonne , qui ignore qu'on la traduit en ridicule , abuſée qu'elle eſt , par les dehors ordinaires de la politeſſe.

Ce n'eſt point là de la bonne plaifanterie.

La Bruyere a dit : *railler heureuſement, c'eſt créer.* Mais quel eſprit y a-t-il , à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance

d'un homme qui s'offre aux coups, sans le savoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piège, qu'il le soupçonne moins.

Le perfidieux est un homme froid & fatigant à la longue. Cette manière de railler est donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque société a son railleur & son ton de raillerie; mais il n'y a rien de si rare qu'une plaisanterie légère, fine, enjouée & raisonnable.



REVENDEUSES

A LA TOILETTE,

LES revendeuses à la toilette entrent partout; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant, pour payer les dettes du jeu. Elles sont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les consultent, & arrangent plusieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des secrets curieux, & les gardent d'ordinaire assez fidèlement.

Il faut qu'une revendeuse à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finisse point; & néanmoins, une discrétion.

tion à toute épreuve ; une agilité renaissante ; une mémoire qui ne confonde pas les objets ; une patience que rien ne lasse , & une santé qui résiste à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de temps ; & elles ne la doivent pas , en entier , à la vente de leurs marchandises. Les physionomies les plus rebutantes sont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or , devinez pourquoi ?



LES COEFFEURS.

QUI connoit le fleur Dupain , qui vient d'afficher par-tout , *l'art varié des coëffures* ? Qui l'a lu ? Moi-seul peut-être. Il célèbre avec enthousiasme cet ornement léger , qui garnit la tête , & accompagne le front de l'homme ; & , comme il faut idolâtrer son talent , pour le pousser loin , il s'extasie devant l'art qui a coupé , tordu , crépé , façonné , arrangé , papilloté , pommadé , frisé & poudré (de deux ou trois cents façons différentes) les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme , ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur ; & quel art , même de nos jours , a été sondé en entier ?

L'art de la coëffure est, sans contredit, celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ses *Corneille*, ses *Racine*, ses *Voltaire*; & (ce qui fait ici exception.) ces Perruquiers ne se font pas copiés. La perruque, dans son origine, d'un volume exagéré & bizarre, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblème de *l'art Dramatique*, d'abord, pompeusement & ridiculement factice; puis rentrant, à force de réflexions, dans les limites de la nature & de la vérité. La grosse & énorme perruque représenteroit la *Tragédie bouffie & boursouflée*: une perruque légère, qui rend parfaitement la couleur, & jusqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainsi dire, & ne semble point étrangere sur la tête qui la porte, représentera le *Drame vrai* contre lequel les antiques & grosses perruques font rage; mais il faut enfin qu'elles cèdent à leurs modernes rivales.

Quoi qu'il en soit, (& nous laissons la discussion de ces graves matieres à la sagacité du sieur Dupain) grace à son art, d'un petit monstre féminin, on fait faire aujourd'hui une figure humaine; on lui crée un visage & un front, par la magie des rapprochemens; & les actrices

ne devoient envisager les coëffeurs, qu'avec une vénération profonde ; car après les auteurs qui les font parler, ce sont les perruquiers qui leur donnent l'existence : mais les ingrates ne se doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le coëffeur trouve sa récompense dans l'exercice même de sa profession. Son œil domine incessamment les plus rares trésors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il est témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers ressorts de ce jeu, que possèdent si bien les femmes ; & qui fait mouvoir par un fil imperceptible, *les grands pantins du siecle*. Il doit être discret, tout voir, & ne rien dire ; autrement, ce seroit un vil profanateur des mysteres auxquels il est admis ; & l'on ne choisiroit plus que des femmes, qui gardent ordinairement le secret de leur sexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure*. Mr. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *Academie* ; & l'on a défendu à tous les coëffeurs de se servir de ce mot respectable & sacré ; car il faut dire qu'à Paris, les prohibitions bizarres sont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défense*, & jamais d'une *permission*. C'est là sur-tout, qu'on peut dire ; *la loi fait le péché*.

PARURES.



P A R U R E S.

UN diamant est beau par lui-même ; l'artiste le taille , le polit , le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle est la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure , rien ne lui est plus cher que de réparer le tort des années ; rien ne la flatte plus enfin , que ce qui peut suppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur , & de la beauté du teint.

Nous connoissons par l'histoire , les cinq cents ânesses , qui suivoient par-tout l'impératrice Poppée , pour fournir abondamment à ses bains du lait & à ses cosmétiques. Nous savons que la reine Cléopâtre réhaussait l'éclat de ses charmes , par les soins de la parure la plus étudiée , & qu'elle enchaina de cette manière , le premier & le second des humains , César & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de si beaux cheveux , qu'ils donnerent leur nom à une constellation céleste. Nous avons lu que Sémiramis appaisa une sédition furieuse , en s'arrachant tout-à-coup de sa toilette , & se montrant sur son balcon , le sein découvert , & dans le désordre d'une femme à moitié habillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Helene , qui alluma tant de feux , & qui occasiona une guerre qui , fameuse après trente siècles ; retentit encore dans l'univers. On nous a instruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge ; mais les poètes anciens , quoique grands descripteurs , ne nous ont point représenté les modes de ces temps éloignés avec assez de vérité , pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je fais qu'une Bacchante échevelée le tyrsé en main , le front couronné de lierre , peut paroître aussi belle qu'une marquise coëffée en vergette ; je fais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes ; je fais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhaussés & mignons ; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la description de leur coëffure , de ses accessoires , de ses variations , & de son ensemble brillant ? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux ? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice , où il commençoit , où il finissoit ? On plaçoit-on la topaze & la perle ? De quelle manière les fleurs

étoient-elles entrelacées , &c. ? Qui les a donc empêché de peindre la sphere mouvante des modes..... Ah ! je le sens moi-même , en voulant ici prendre le pinceau ; c'est qu'il est impossible de peindre cet art , le plus vaste , le plus inépuisable , le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à son miroir , le dernier coup-d'œil de satisfaction , & puis admirer & se taire.

En effet , si je voulois représenter une *tocque* , accompagnée de deux attentions prodigieuses , un bonnet à la Gertrude , à la Henri IV , un bonnet aux navets , un bonnet aux cerises , un bonnet à la fanfan ; puis parler du bonnet artiste , des sentimens repliés , de l'esclavage brisé , j'aurois beau représenter le grattoir diamanté , le peigne en pierreries , faire pencher la *physionomie* , offrir les *cordelieres d'un goût inconnu* : je ne tracerois que des mots , & Homere lui-même avec son génie , a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille , que la coëffure d'Helene.

Taisons-nous donc , & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple sur la tête de nos femmes , & non dans une froide & inintelligible description.

Au commencement de ce siècle , les femmes portoient sur une belle gorge à découvert , des croix & des petits saint-Esprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah ! bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui représente la mortification , & le saint-Esprit auteur de toutes bonnes pensées !

La couleur générale au moment que j'écris , est *dos & ventre de puce* ; on a rasolé sur-tout des bonnets au Parc-anglois ; on a vu sur la tête des femmes , des *moulins-à-vent* , des *bosquets* , des *ruisseaux* , des *moutons* , des *bergers* & des *bergeres* , un *chasseur dans un taillis* : mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis , on a créé le ressort qui les élève & les abaisse ; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

Le *tul* , la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des soldats valides & invalides faire du marli , le promener , l'offrir & le vendre eux-mêmes ! Des Soldats faire du marli ! Je vais lire cinquante pages d'*issifian* , pour écarter & chasser cette déplorable idée.



 É C O N O M I E.

O U est l'économie après les dépenses qu'occasionent ces futiles fantaisies? nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainsi le commande l'orgueil. Nos peres faisoient *retourner* leurs habits, & *ressmeler* leurs souliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de souliers *ressmelés*, il feroit tomber en fincope toutes les femmes de simples commis.

Il y a des maisons de financiers où l'on paroît dans la plus affreuse nudité, si l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, Mr. de Buffon lui-même a justifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faisoit une partie de nous-mêmes*, & l'historien de la nature a semblé ne pas attribuer peu d'estime à la richesse des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme sa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroît-elle ridicule?

On tolere en même temps, les dentelles jaunes & fort sales; poudrez-les à blanc

pour cacher leur vétusté ; dût la fraude paroître , n'importe , vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté , mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs , tire de sa poche un *mouchoir de couleur* , vous verrez soudain dans les yeux des femmes , l'étonnement où elles seront de cette grossière ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *Mazulipatan* , un *Paliakate* , vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoit-on l'histoire de cet honnête homme qui n'ayant qu'une manchette à dentelles : la montra au Suisse à la porte d'un hôtel , comme un passe-port assuré , cachant avec soin sous la basque de sa veste , l'autre manchette qui n'étoit hélas ! que de mouffeline ? Mais dans la chaleur de la conversation , comme on ne songe pas à tout , il eut l'imprudence de dévoiler en plein salon cette manchette scandaleuse , voilée jusqu'alors & sans affectation. Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison , qu'elle fit monter sur le champ son Suisse pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte semonce qu'il recevoit , parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui désignoit avoit caché de nouveau l'humble mouffeline , & ne

gesticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain , le portier bien grondé devint si inflexible , qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant présenté , le Suisse ne voulut pas le laisser entrer , exigeant l'apparition de deux manchettes égales , & jurant qu'on n'aborderoit jamais madame autrement , quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe , la perte du bras & de la manche.



LES

ÉCRITEAUX DES RUES.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 ; avant cette époque la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer blanc ; le temps & la pluie en effaçoient les caractères ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle salle de la comédie Française , les rues de *Cornille* , de *Racine* , de *Molière* , de *Voltaire* , de *Crébillon* , de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les échevins (il faut s'y attendre) , comme en possession

de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues Mais peu à peu ils s'accoutumeront à cette innovation , & à regarder Corneille , Moliere & Voltaire comme les compagnons de leur gloire. Enfin , la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille* , sans trop étonner les quarteniers , les dizeniers , & autres officiers de l'Hôtel-de-ville.

L'année littéraire a fait dernièrement une assez bonne plaisanterie , en disant que derrière la nouvelle salle de spectacle , on trouveroit le *Cul-de-sac la Harpe*. Cela est gai , point méchant : l'Auteur des *Bar-mecides* devoit lui-même en rire : car c'est toujours quelque chose en passant dans ce monde , que de donner son nom à un *cul-de-sac* ou à un *impasse*.

Mr. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impasse* , on ne s'en est point servi ; & l'on continue à dire le *cul-de-sac du fort aux Dames* , le *cul-de-sac des Feuillantines* ; le *cul-de-sac de Jerusalem* , le *cul-de-sac du petit Jesus* ; le *cul-de-sac des quatre vents* , &c.

On avoit commencé à numéroter les maisons des rues ; on a interrompu , je ne fais pourquoi , cette utile opération. Quel en seroit l'inconvénient ? Il seroit plus commode & plus facile , d'aller tout de

suite chez Mr. un tel , N^o. 87 ; que de trouver Mr. un tel au *cordons bleu*, ou à *la barbe d'argent*, la quinziesme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue ; mais les portes cocheres , dit-on , n'ont pas voulu permettre que les inscripteurs les numérotassent. En effet , comment soumettre l'hôtel de Mr. le conseiller , de Mr. le fermier général , de monseigneur l'évêque à un vil numéro , & à quoi serviroit son marbre orgueilleux ? Tous ressemblent à César ; aucun ne veut être le second dans Rome : puis une noble porte cochere se trouveroit inscrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien se garder d'établir. Bientôt sur les petites affiches , le convoi d'un fermier qui sera décédé , ne se trouvera plus à côté de celui d'un marquis son voisin dans la sépulture. L'on fera une petite barre pour les distinguer , & cela a été proposé !



P E N S I O N S.

ON a senti la nécessité d'enseigner aux enfans autre chose que la langue Latine. Plusieurs pensions où l'éducation est complete , se sont formées sous les auspices des

lumieres nouvelles. Cette éducation est purgée de cet alliage pédantesque , qui ailleurs la déshonore. Il étoit excessivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magistrat, à un négociant, à un médecin ; & d'éloigner l'étude la plus nécessaire , celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris , des pensions nouvelles , formées sur un plan raisonné , où tous les arts sont admis , où chaque élève choisit la science qui doit prédominer dans son emploi futur. Ces établissemens sont dûs aux progrès des lumieres , & aux plaintes fréquentes & légitimes , que les écrivains ont jetées sur la déplorable routine de notre université.

Elle suit encore aveuglément ces futiles & pernicious usages ; mais bientôt elle ne recevra plus dans son sein que les enfans de la dernière classe de la société , qui par pauvreté seront forcés de s'abandonner à sa vieille déraison.

Les petites pensions de l'université offrent un aspect ridicule & hideux : la nourriture morale y est encore au-dessous de la nourriture physique : là se trouvent de malheureux précepteurs, dits *gascheux*, dont l'indigence extrême ne sauroit même atteindre à l'extérieur d'un abbé , quoiqu'il soit peu coûteux. Ils ont un costume mixte , les cheveux ronds & gras , les bas noirs , la

culotte déchirée, l'habit de couleur ; point de poudre , la figure have & famélique.

Ces latinistes , se louent à un plus bas prix que le laquais de la maison , les maîtresses de pension leur rognent le pain & la viande ; les servantes les rebutent ; des écoliers qui les voient méprisés , se moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loisir ; ils n'ont ni congé ni vacance ; ces jours-là sont pour eux des jours de fatigues ; ils menent les écoliers aux promenades , répondent de leurs bras & de leurs jambes , corrigent les devoirs de trois classes , ont à faire au maître de pension , aux professeurs du college , aux parens , n'exercent qu'en tremblant , une équivoque autorité sur une foule d'espiègles , les surveillent le jour & la nuit , se lèvent avant eux , se couchent après , également coupables par l'indulgence & la fermeté , & menacés chaque jour d'être mis à la porte , avec leur latin : les cuistres , & les marmitons de la cuisine sont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triste emploi , pour avoir le courage d'embrasser ce dernier parti. Des hommes de mérite , connus aujourd'hui dans la république des lettres , ont néanmoins commencé par là : tant l'infortune impérieuse contraint quelquefois le génie naissant !

M 6





DOMESTIQUES , LAQUAIS.

CETTE armée de domestiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, est bien la masse de corruption la plus dangereuse qui pût entrer dans une ville, où les débordemens sans nombre qui en naissent, & qui ne vont qu'en s'accroissant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque désastre presque inévitable.

On croit l'état très-puissant, quand on envisage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on voit un groupe dans une antichambre, il faut songer qu'il s'est formé un vuide dans la province ; & que cette population florissante de Paris forme de vastes déserts dans le reste de la monarchie.

Dans telle maison de fermier général, vous trouverez vingt-quatre domestiques portant livrée, sans compter les marmittons, aides-cuisine, & six femmes-de-chambre pour madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'escroc qualifié, qui l'adule du matin au soir ; parce que cet escroc a l'ame d'un laquais, ainsi que cinq à six complaisans.

subalternes , qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie ; après cela , comment monsieur & madame , dans leur magnifique hôtel , & prenant l'insolence pour la dignité , n'appelleroient-ils pas *canaille* , tous ceux qui n'ont pas cinq cent mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adorateurs de leur opulence , que des domestiques sous des noms divers , & ils croient que le reste de la terre est ainsi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant ; le ton du mépris est toujours familier aux êtres méprisables.

Il est bien incroyable que l'on n'ait point encore assujetti à une forte taxe , ce nombreux domestique , enlevé à l'agriculture ; qui propage la corruption , & sert au luxe le plus inutile & le plus monstrueux.

Mais la finance est alliée aujourd'hui à la noblesse , & voilà ce qui fait la base de sa force réelle. La dot de presque toutes les épouses des seigneurs , est sortie de caisse des fermes. Il est assez plaisant de voir un comte ou un vicomte , qui n'a qu'un beau nom , rechercher la fille opulente d'un financier ; & le financier , qui régorge de richesses , aller demander la fille de qualité , nue , mais qui tient à une illustre famille.

La différence est , que la fille de condition (qui étoit menacée de passer dans un couvent le reste de sa vie) se lamente , en épousant un homme qui a cinq cent mille livres de rente ; croit lui faire une grace infigne en lui donnant sa main ; & crie aux portraits de ses ancêtres , *de fermer les yeux sur cette mésalliance*. Le sot époux , tout gonflé de l'avantage de prêter son argent aux parens & égrésins de sa femme , se croit fort honoré d'avoir fait la fortune de son épouse altière : & il pousse la complaisance jusqu'à se croire bien inférieur à elle. Quelle misérable & sorte logique que celle de la vanité ! Comment la comédie de George Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes sensés , de cette étrange folie ? Comment peuvent-ils consentir à enrichir une famille , riche en syllabes , pour en être tyrannisés ou méprisés.

Ordinairement un laquais du bon ton prend le nom de son maître , quand il est avec d'autres laquais ; il prend aussi ses mœurs , son geste , ses manières : il porte la montre d'or , des dentelles ; il est impertinent & fat. Chez les jeunes gens ; c'est le confident de *Monsieur* , quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'est son proxénète , quand il a une fantaisie , c'est le menteur le plus intrépide , quand il faut

congédier des créanciers , & tirer son maître d'embarras.

Il est passé en proverbe , que les laquais les plus grands & les plus insolens sont les meilleurs.

Enfin , un laquais du dernier ton porte deux montres comme son maître ; & cette infigne folie ne scandalise plus qu'un misantrope.



LES MARCHANDES

DE MODES.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des pouffes , & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les semaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie , fait à son auteur , un nom célèbre. Les femmes ont un respect profond & senti , pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté , & de leur figure.

La dépense des modes excède aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fan-

taïfies changeantes ; & il a befoin de refources promptes , pour parer à ces caprices inattendus. Il feroit montré au doigt , s'il ne payoit pas ces futilités auffi exactement que le boucher & le boulanger.

C'est de Paris que les profondes inventrices en ce genre , donnent les loix à l'univers. La fameufe poupée , le mannequin précieux , affublé des modes les plus nouvelles ; enfin , le *prototype infpirateur* , paffe de Paris à Londres tous les mois ; & va de là , répandre fes graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi : il pénètre à Constantinople & à Pétersbourg ; & le pli qu'a donné une main Françoisè , fe répète chez toutes les nations , humbles obfervatrices du goût de la rue Saint-Honoré!

Tout cela eft bien fou ! Mais l'usage , le fceptre inébranlable en main , regle tout , ordonne tout , il n'y a point de réponfe à ces mots ; *on dit , on fait , on penfe , on s'habille ainfi.*

Les modes font une branche de commerce très - étendu. Il n'eft que le génie fécond des François , pour rajeunir d'une maniere neuve , les chofes les plus communes. Les nations voisines ont beau vouloir nous imiter , la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera pas même à nous difputer cette incontestable fupériorité.

Ces amusemens de l'opulence enrichissent une foule d'ouvrières : mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite bourgeoise veut imiter la marquise & la duchesse. Le pauvre mari est obligé de suer sang & eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. Elle ne revient point d'une promenade , sans avoir une fantaisie nouvelle. La femme du notaire étoit mise ainsi : on n'ira point le lendemain souper en ville , si l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris sur la part des enfans ; & dans ce conflit de parures , la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire à la *poupée de la rue Saint-Honoré* , que l'on envoie régulièrement dans le nord , y porter le modèle de la coëffure nouvelle , tandis que le second tome de cette même poupée , va au fond de l'Italie ; & de là , se fait jour jusques dans l'intérieur du ferrail. Je l'ai conduit , cet incrédule , dans la fameuse boutique , & il a vu de ses propres yeux , & il a touché ; & en touchant , il sembloit douter encore , tant cela lui paroïssoit vraiment incroyable !

Ajoutons ce que dit Montesquieu dans ses lettres Persannes : « Une femme s'est » mise dans la tête qu'elle devoit paroître » à une assemblée avec une certaine pa-

» rure ; il faut que dès ce moment , cin-
 » quante artisans ne dorment plus , &
 » n'aient plus le loisir de boire & de
 » manger. Elle commande , & elle est
 » obéie plus promptement , que ne seroit
 » le roi de Perse , parce que l'intérêt est
 » le plus grand monarque de la terre ».

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs singularités ; mais tandis que j'écrivois , la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendrait plus dans un mois , & il me faudroit un commentaire , pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ses couleurs , avant qu'il soit imprimé. Hâtons les chapitres & rattrapons , s'il est possible , la physionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle , est déjà loin de moi.



MAITRES D'AGRÉMENS.

OUI , Mr. l'Étranger ; vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre surprise , nous avons des maîtres en l'art des manieres , & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ses principes , & ne marche point

au hafard , comme fur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand , & les affaires sérieufes en bagatelles.

Ces maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe , à prendre du tabac avec grace , à donner un coup d'œil avec ſubtilité , à faire une révérence avec une légèreté particulière. Ils leur enſeignent à parler gras , comme font nos acteurs , à les imiter ſans les copier , à montrer les dents ſans grimace ; & tel s'enferme avec ſon maître pendant deux ou trois heures , pour procéder à ces choſes importantes.

Voyez entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques , par un joli frémiffement , annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeufes & des coëffeurs , qui ſe diſtinguent par leur habileté , & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là ? dit telle femme , du perſonage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation ? Et pourquoi ce ton dédaigneux ? parce qu'il eſt mal frifé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés , ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils

frappent du pied , ne jurent , ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les instruit ensuite à savoir se mettre en chenil ; & les variations du haut-de-chauffe , de la cravate & du pantalon. C'est ainsi qu'ils courent le matin , c'est-à-dire à midi ; en allant visiter les femmes , en leur demandant d'un air de nonchalance , *qui a peint le portrait de vos bagues , de vos tabatieres , de vos bracelets ?* Quand on boude , on garde cet habillement le soir ; & l'on avertit tout le monde qu'on ne soupe point en ville.

On peut ranger dans la classe des maîtres qui enseignent toutes ces belles choses , les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin , s'il est affectueux , joli , agréable conteur , demi-caustique , n'a pas besoin de savoir guérir , pourvu qu'il fasse exactement des visites.

On manqueroit à tous ces documens , si l'on ne se montrait passionnément épris de la moindre nouveauté : les mets , les robes , les lectures , doivent avoir les graces de la fraîcheur ; un nouveau roman , un nouvel opéra , une actrice nouvelle , les nouveaux tours de Comus , & une maniere neuve de se friser ; voilà ce qui bouleverse tous les esprits : l'enthousiasme gagne &

se communique en un instant ; on diroit que les têtes sont électriques. Tel homme , il y a six mois , n'avoit ni ame , ni sentiment ; il devient tout-à-coup un héros , en attendant qu'on le periffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les disciples , que la plaisanterie la plus outrée seroit le talent par excellence , le talent divin & sublime. Un de nos agréables paroît aux femmes, l'être le plus étonnant que la nature se soit plu à former ; mais il faut qu'il reste dans cette société : s'il entre chez un homme uni & sensé , on ne peut le voir sans rire , on ne peut l'entendre raisonner sans hausser les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !



LES BIJOUX.

APPRENEZ encore , Mr. le Russe , que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes ; & il y a si long-tems que vous devriez le savoir ! On a des boîtes pour chaque saison. Celle d'hiver est lourde ; celle d'été est légère. On a poussé cette recherche jusqu'à changer de boîtes tous les jours : c'est à ce trait caractéristique

que l'on reconnoît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes, & autant de bagues.

Le commerce des bijoux est immense, c'est parmi les hommes opulents une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magasins de bijouterie, qui le disputent aux boutiques des jouailliers; ils sont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richesses. O honte!



DE LA MODE.

IL ne faut que les *fesses d'un Singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de ministres, dont le regne ne s'étendrait pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever, les habillemens, les usages, les esprits, les mœurs & même les caractères de tout un peuple. Figurez-vous les femmes austères, tristes & prudes, se relevant le lendemain coquettes, douces & faciles, les principes de la veille absolument effacés; les opinions contraires

se succédant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du philosophe le spectacle de la mode.

Cent ans ne font pour lui qu'un jour , & il trouve la race humaine aussi singulière de changer d'avis deux fois dans un siècle , que s'il voyoit un particulier démentir son assertion , une heure après l'avoir exposée.

La rotation perpétuelle du cercle des événemens , lui donne une légère teinture de l'instabilité des idées humaines ; & considérant les variations infinies de l'espèce , il pardonne au ridicule régnant , qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode , rien ne la déracine , qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité , la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode ; ils la respectent , ils regardent ses jeux comme des loix essentielles.

Le sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas aussi qu'il les contrarie à dessein formé : il lui est très-permis d'avoir un maintien grave , mais non ridicule ; l'affectation en tout est un défaut. Quand sous Henri II, on portoit à Paris un gros derrière postiche , il n'étoit permis alors aux personnes

qui se piquoient de philosophie , que d'en porter un médiocre.

La mode d'être défintéressé , ne viendra point , dit Fontenelle.

Les *bilboquets* , les *dragées* , les *devises* , les *calottes* , les *pantins* , les *magots* ont eu leur regne ainsi que les *congetti* , les *énigmes* & le *burlesque* : puis est venu Vadé , avec son style poissard , & nous avons parlé le langage des Halles. Les *calembourgs* , les *charades* ont eu leur tour ; enfin *Jeannot* s'est vu placé sur nos cheminées en regard avec *Préville* , qui ne vaut plus rien. Qui succédera à ces grands noms ? Toute la sagacité du génie ne sauroit le deviner. Les *Economistes* ne sont plus , hélas ! Je les ai vus naître , ergoter , briller , nous affamer & disparaître.

On a eu quelque envie des s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui est d'étudier en *cucurbite* , de parler de l'*esprit recteur* , de savoir ce que c'est que le *gaz silvestre* & le *fluor*. Quoique Buffon soit meilleur naturaliste que Moïse , on a traité ses *époques de la nature* , comme un ingénieux roman. Les encyclopédistes ont perdu de leur crédit , parce qu'ils ont voulu décider trop impérieusement les réputations littéraires , & que des coqs-d'inde se sont mêlés parmi des aigles.

Il est plus difficile à Paris , de fixer l'admiration publique , que de la faire naître, on brise impitoyablement l'idole qu'on encensoit la veille ; & dès qu'on s'aperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatifer , on rit ; & voilà soudain l'homme culbuté & le parti dissous.



REMARQUES.

LA mode dans les grandes maisons , est de dîner , son épée au côté , on s'esquive sans saluer , à l'issue du repas : mais le devoir de la maîtresse est de remarquer votre disparition , & de vous crier un mot vague , auquel on ne répond que par un monosyllabe. On reparoit dans la maison huit ou dix jours après , sous peine d'impolitesse.

Quand on a passé un an sans visiter une maison , dans laquelle on a été admis , il faut se faire présenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuses : on dit qu'on a été à la campagne , qu'on a voyagé , & la maîtresse qui vous a vu au spectacle toute l'année , fait semblant de vous croire.

On élève les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge

souvent dans les bains froids ; on a pris la coutume heureuse de les vêtir légèrement & sans ligatures.

Quand il n'est que petit jour chez Madame , les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer ; les volets ne sont qu'à demi - ouverts : le petit jour commence à onze heures sonnantes.

Quelques femmes à Paris , ne se levent que vers le soir , & se couchent lorsque l'aurore paroît , une femme bel - esprit adopte ordinairement cette coutume , & on l'appelle une *lampe*.

La maîtresse de la maison ne parle point des plats qui sont sur la table ; il ne lui est permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux , du mouton de Ganges & des olives d'Espagne.

Pour être l'homme du jour , il faut avoir délicatesse de complexion, délicatesse d'esprit, délicatesse de sentiment.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris , c'est d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun , qu'un officier , non pas honnête, mais modeste.

Un colonel dit qu'il est venu à Paris pour faire des hommes , au lieu de dire faire des soldats : l'usage a tellement prévalu qu'on ne se sert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de souliers ressemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail. . .

Un bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de * * * n'avoit que mille écus de rente , il donnoit trois mille livres à son coureur , & il disoit , *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchantait toutes les femmes , & fit une partie de son avancement.

Les riches ne font plus bonne chère , parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure , & qu'ils ont le goût émouffé. Souvent le maître de la maison , au milieu d'une table délicieusement servie , boit tristement du lait.

Des jus & des coulis ; voilà la cuisine nouvelle.

Les hommes depuis quelques années , font devenus jaloux d'avoir une belle figure , & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils se coëffent plus simplement , & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maison assez riche à Paris , pour donner à dîner & à souper. La robe dine & le finance soupe. Les seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Celui qui tient une bonne table , a du moins l'avantage que l'on ne passe point

sous silence ses qualités , & s'il a des talens, ils ne resteront pas sans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les superfluités , ils n'en ont point pour obliger.

C'est un militaire , dit-on , qui a inventé une dormeuse , pour courir la poste entre deux draps.

On donne des pensions sur les jeux à des femmes de qualité ; & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes seigneurs ont dans leur bibliothèque *Montaigne & Montesquieu* ; mais les volumes en sont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence , & cela est bien différent.

Tout se fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que soi & ses créatures ; on abîme un honnête adversaire , ou pour n'en avoir pas le démenti ou pour s'acquitter , en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie* , croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot aussi sublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à S. Sulpice , que de vivre en province.

Divin , détestable , mots encore ordinaires aux critiques , malgré le ridicule

versé à pleines mains sur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins assez généralement qu'il n'y a rien de si stérile & de si superflu , que d'analyser les arts de pur sentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue , une langue nouvelle ; on n'a pas tort de dire qu'elle est élégante ; mais *inexpressive* & sans couleur.

La secte des Puristes a régné pendant deux ou trois années : elle tombe aujourd'hui : ces éplucheurs de mots s'estimoient des personnages rares , parce qu'ils possédoient assez bien la grammaire.

On déclame toujours contre les financiers , & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal , a dit quelqu'un , que ceux d'aujourd'hui , qui en font moins , paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers ; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles , & combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'est la manie des grands de regarder ceux qui les abordent , des pieds à la tête ; ce qui s'appelle toiser. Il est facile à celui que cela choque , de les toiser à son tour.

Le toupet & sa formation sont une étude pour le petit-maitre qui veut trouver son front admirablement développé , tou-

tes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une manière qui lui plaise , est un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes sans aucune espèce de tâche , qui regardent tout travail comme roturier , & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée , se borne à accommoder son maître , a soin de la garde-robe , & le sert à table.

Les tracasseries sont moins fréquentes à Paris , que par-tout ailleurs.

Au banquet fastueux des grands & des riches , il n'est pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau , ne point toucher à vingt mets délicats , bâiller , se plaindre de leur estomac ; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air , & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris , où les femmes de soixante ans se parent encore comme à vingt , & offrent un visage fardé , moucheté ; enfin , une tête fontangée.

Personne ne lit plus pour apprendre ; on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de son *fief*. Quant au *cheval de race* , l'expression en devient surannée.


 PROMENONS-NOUS.

JETONS un coup-d'œil sur les établissemens de nos ayeux ; ainsi j'apprendrai l'histoire des siecles qui m'ont précédé ; & chaque église , chaque monument , chaque carrefour m'offrira un trait historique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatisme va se représenter à ma mémoire. Car les sottises antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliser , comme si elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuse célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légère érudition.

On conserva jusqu'au tems de Démétrius de Phalere , c'est-à-dire , l'espace de neuf cents années , le vaisseau que monta Thésée , lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissoit , on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf , de sorte que l'on disputa dans la suite si c'étoit le même vaisseau , ou si c'en étoit un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau , on a tant mis de pieces qu'il ne reste rien de la première construction.

Je songe que quand je serois Gentilhomme, & que je serois remonter mon arbre généalogique, jusqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit si fier un autre, ne m'énorgueilliroit pas un instant; car je ne prouverois autre chose, sinon, que je tire mon origine d'un *Sicambre*; c'est-à-dire, d'un barbare & d'un demi-sauvage.

Je me rappelle que Saint-Remi, prêt à verser l'eau du baptême sur la tête de Clovis, en présence de son armée, lui dit: *baisse le cou, fier Sicambre.*

Et si le ciel venoit à découvrir, tout-à-coup à nos regards, la véritable filiation des généalogies humaines, quel spectacle nouveau & curieux! point de roi qui ne comptât un esclave parmi ses ayeux; point d'esclave qui ne comptât un roi.

Le vrai noble ne seroit-il pas ce bourgeois, qui se vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de six cents ans de roture, de pere en fils.*

Qui auroit dit au grand Constantin, que les plus brutaux des hommes s'assei-roient un jour sur son trône, & s'en di-roient fièrement les propriétaires? Les puissantes monarchies ont été fondées par des barbares, & le descendant d'un Cal-mouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes sauvages, portera peut-être un jour

la superbe couronne de France. Que ne fait pas le tems , & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas sur la terre !

Notre première origine du moins , est plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur , un berger Romulus qui , pour peupler sa petite ville , fit signifier à tous les voleurs , brigands , meurtriers de l'Italie & de la Toscane , de venir jouir chez lui d'une sauvegarde infame.

En me promenant donc , je voyage dans l'antiquité ; je me rappelle les époques les plus intéressantes. Je me plais à croire que je suis descendu des Francs , qui portoient les cheveux longs , & non des Gaulois , peuple subjugué , dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté , je me sens de la race du peuple vainqueur , qui conservoit ses cheveux dans toute leur longueur ; & quand je vois les cheveux flottans de nos présidens , conseillers & jeunes avocats ; je me dis , *voilà les Francs !*

J'aime à me représenter cette ville superbe , sortant d'un marais fangeux , vers la fin de la seconde race , & enfermée jusqu'alors , entre les deux bras de la rivière. Je ne rencontre point des bœufs , sans me dire , *voilà les coursiers du carrosse du roi Dagobert ;*

*Quatre bœufs , d'un pas tranquille & lent ,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.*

Il y avoit loin de ce char , à celui qui conduisoit Louis X V I , le jour de son sacre , dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-diable & Tire-boudin je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg , le Palais royal & les Tuilleries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires ; & des barques de pêcheurs , l'origine de puissances maritimes.

A mesure que le cimetière des Innocens vient affliger ma vue ; j'apperçois aussi la tour octogone , où l'on faisoit sentinelle contre les Normands , dont les insurrections subites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine , venoient des choux , des carottes & des navets : là se tint le tournois où Henri II fut blessé ; là se battirent depuis & se firent justice mutuelle , les infames mignons de Henri III. Enfin , je me rappelle que les droits de la porte du nord , sous Louis-le-Grand , ne rapportoient que 12 francs , c'est-à-dire environ 408 livres , & si la ville étoit petite alors , elle étoit du moins heureuse.

Le quartier de l'Université me dit que Philippe-Auguste aima les lettres & fonda les écoles: ces écoliers peuplerent la ville ; & c'est à raison de cette population , que le parlement devint sédentaire, sous Philippe-le-Bel : ainsi les lettres ont toujours été utiles... Je glisse un peu sur le pavé ; cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues , qu'en 1184 ; & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet , il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des victoires , je me dis : on voloit en plein jour , sur ce terrain où l'on voit aujourd'hui la figure d'un roi , qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier vide-gouffet*. Un petit bout de rue , qui conduit à la place où le souverain est représenté en bronze , en a retenu le nom : & dans cette place des victoires , qui a si long-tems révolté l'Europe , je ne puis m'empêcher de me rappeler ce courtifan (1) qui , selon l'abbé de Choisi , avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'Eglise des petits-peres , de la pouffer sous la terre , jusqu'au milieu de cette place , afin de se faire en-

(1) Le maréchal de la Fenillade : il avoit déplié d'abord au Roi. Il dit : il a de l'aversion pour moi ; eh bien ! je la surmonterai , & je serai son favori.

terror , & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV , son maître , *l'homme immortel.*

Je ne traverse point la rue de la Féronnerie , sans voir le couteau sanglant de Ravillac sortir fumant de ce cœur généreux , qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf ; son effigie a réjoui ma vue , presque chaque jour de ma vie : mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts , les marchés infects , étroits & sans abord , les rues tortueuses , embarrassées & mal propres.

Et je vois la Bastille que Charles V fit bâtir , sans en deviner le futur emploi ; & que tout ami des loix ne considère point , sans s'indigner & gémir.

C'est tout auprès , & sur le quai des Célestins , que je revois en idée , l'Hôtel Saint-Paul , qu'occupoit le sage Charles V. La Royauté alors avoit un front populaire : la maison royale étoit flanquée de colombiers , les jardins renfermoient des légumes , & un luxe monstrueux ne consternoit pas le regard du citoyen.

Rue des écrivains. Le nom de Nicolas Flamme , si cher aux adeptes , me revient en mémoire ; il fut bienfaisant & conséquemment , sa mémoire doit être

honorée. Il fonda des hôpitaux , & toutes les libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale ou non , ses recherches , ses travaux & ses fondations annoncent un homme supérieur à son siècle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port saint-Landry , il m'est impossible de ne pas me souvenir , que le corps d'Isabeau de Baviere , cette méchante reine , femme de Charles VI , morte en 1435 , fut confié à un batelier ; qui avoit ordre de le remettre , sans autre cérémonie , au prieur de saint-Denis : les frais de telles obseques n'étoient pas considérables.

L'église Notre-dame , qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans , & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres , est un monument qui a de la grandeur , de la majesté , & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple , & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante , qui commande un respect religieux.

Le palais , jadis séjour des rois de la troisième race , incendié il y a trois ans , est rebâti au moment que j'écris. Les ma-

gistrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conseillers en robes & en rabats, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite église de saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains du prêtre, en s'écriant ; *quoi toujours cette folie ?* Ce jeune homme étoit instruit ; entendoit très-bien Homere, Cicéron & Virgile ; il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans ; mais qui porte sur des carrières beaucoup plus dangereuses. Saint-Louis la donna aux chartreux pour exorciser ces fantômes : depuis ce temps on n'y vit plus de spectres ; & lesdites maisons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même saint-Louis : on vient de le mettre à bas ; & la place est nette. C'étoit-là que les prédicateurs faisoient la répétition des sermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le spectacle françois : c'étoit le procureur du roi qui faisoit la police ; & non les gentils-

hommes de la chambre, qui faisoient alors le lit du roi, & rien de plus.

Aux Halles; Charles V, encore dauphin, haranguoit de toutes ses forces contre Charles-le-Mauvais, roi de Navarre; mais il y fut sifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de son adversaire.

Rue des Prouvaires: Alphonse V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier; ainsi que nous avons vu de nos jours, l'empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'est à la butte saint-Roch que la Pucelle d'Orléans se distingua & fut blessée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette butte saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins sur sa cîme.

Au reste, le grand César a logé dans la cité, & l'Empereur Julien aussi, qui aimoit fort les Parisiens & leur ville, ce dont je lui fais bon gré.

Rue de l'Université; je songé aux privilèges de cette Université, tombés en désuétude (1). Dès qu'on y portoit quel-

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il est inepte d'entretenir cent professeurs, pour enseigner un peu de latin & quelques mauvais sophismes: voilà tout ce qu'ils font; & la langue François, que ces professeurs parlent & écrivent si mal, aucun écolier ne la fait sortir de leurs écoles.

qu'atteint, elle fermoit ses écoles, plus de leçons théologiques, scolastiques; plus de sermons. La cour allarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des souverains pontifes régissoient ce corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumières. Il ne lui reste plus, de cette ancienne & incroyable puissance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le roi, & se promène dans Paris, tous les trois mois, comme le monarque des esprits, c'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son réctorat; l'université a le droit de le faire enterrer à saint-Denis, à la suite des rois. L'université toutefois a donné l'idée des postes.

Je me rappelle en riant, au sujet des droits du recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit sur le royaume; & de citer Louis XII, le clergé de France & le parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la saint-Barthélémi.

La nouvelle église sainte-Genevieve me prouve que dans tous les temps, on a

demandé à cette sainte-bergere , la guérison des princes & des rois ; ainsi que de la pluie dans la sécheresse , & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume , & il y a apparence qu'elle subsistera long temps.

Dans l'ancienne église , j'ai baissé pour mon compte la chasse découverte de la sainte , avec toute la populace de Paris , le 10 mai 1774 , au moment même que Louis XV expiroit ; & je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés , & que je n'imprimerai pas , car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du louvre , je me dis : Louis XIV avoit une furieuse passion pour l'architecture ; car malgré tout son orgueil , il a traité le cavalier Bernin , à l'instar d'un souverain ; & néanmoins le dessin de Claude Perraut , quoique médecin de profession , fut heureusement préféré ; & c'est d'un tel homme , que le versificateur Boileau a eu l'insolence de vouloir se moquer.

Ah ! si Louis XIV , m'écrié-je quelquefois , avoit dépensé à Paris , le quart de ce que lui coûta depuis son Versailles , Paris seroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et si je me trouve engagé dans la rue

Trouffe - Vache , je me souviens que le cardinal de Lorraine , revenant du concile de Trente , & voulant faire une espece d'entrée triomphante à Paris , fut chargé vertement par Montmorency : alors sa craintive éminence se sauva dans l'arrière-boutique d'un marchand , & delà , sous le lit d'une pauvre servante , d'où il ne sortit que quand celle-ci voulut enfin se coucher.

Et le puits d'amour , rue de la Truanderie ! je le regarde avec respect ; c'étoit l'autel où les amas du bon vieux tems , se juroient & se gardoient fidélité.

Rue saint - Thomas du Louvre étoit l'hôtel de Rambouillet , bureau d'esprit , où siégeoit Mademoiselle de Scudéri. On n'y traitoit pas des questions profondes , politiques , méthyphiques , &c. ; mais la conversation y étoit gracieuse , légère , & avoit cette fleur de galanterie , qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron , qui eut pour successeur le grave Louis XIV , lequel épousa sa veuve , prude dangereuse , s'il en fut jamais , demuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV , fut brûlé le grand maître des Templiers ; & ce ne fut pas là la seule

viçtime. Le cruel Philippe-le-Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privileges & leurs possessions ; leur ton qui visoit à l'indépendance , voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux ; & pour les anéantir , on leur chercha des forfaits imaginaires : leurs biens , meubles furent confisqués au profit du comte de Provence : quelle horreur !

C'est dans la vieille rue du Temple que fut assassiné par le duc de Bourgogne , le duc d'Orléans , frere unique du roi Charles VI , qui , quoiqu'en démence , porta toujours le sceptre.

Et quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie , je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege , dans le commencement du regne de François I. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là ! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours !

Fuyons ce passage , *c'est la Morne* ; c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts , dont la justice se saisit , le tout pour qu'on puisse les reconnoître. La populace est avide de cet affreux spectacle ; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

Qui croiroit de nos jours , que l'église

de S. Jacques-de-la-boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins ; rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve ... On ne peut traverser cette place sans faire , malgré soi , des reflexions sur notre jurisprudence criminelle , qui , par son imperfection , contraste si honteusement avec les lumieres de notre siecle.

Quand je passe la riviere au quai Malaquais ou des quatre nations , il me revient en mémoire le discours de ce batelier qui , tenant Henri IV dans son bateau , & ne le connoissant pas , disoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *il y a des impôts sur-tout , jusqu'à ce misérable bateau , avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. -- Le roi , continua Henri IV , ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ? -- Le roi est un assez bon homme , repliqua le batelier ; mais il a une maltr:esse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'est nous qui payons tout cela : passe encore si elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. Voici mon autorité : i ssais sur Paris de Saint-Foix. Tome 3 , pag. 278.*

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guise qui , manquant de le faire prisonnier ,

manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête, & de commencer en sa personne une quatrième race. Sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris sans doute une toute autre forme, une combinaison différente; & les historiographes de France n'auroient pas manqué de.....; mais il ne s'agit point ici de cela: passons à un nouveau chapitre.



LA SAINTE-CHAPELLE.

VOYONS la sainte-chapelle fondée par Saint-Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

Nicolas Boileau Despreaux, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vitraux, qui ont plus de six cents ans, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siècle des croisades. Les idées singulières qui regnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siècle, l'empereur Baudouin ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa chapelle,

& le *dévo*t Louis , roi de France , dans la joie de son ame , crut faire une excellente acquisition , en payant *deux millions huit cent mille livres de notre monnoie* , un morceau de la vraie croix , le fer de la lance , dont le côté adorable de Jesus-Christ fut percé , une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre , & un fragment de la pierre du saint-sépulcre , &c. Puis il retira pour une somme à peu près pareille , la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique , quand il put rassembler dans une chasse , ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 mai 1575 , une main sacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on fouilla tout le monde ; on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique ; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la reine-mere , avide d'argent , avoit vendu cette relique aux Italiens , qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour consoler la douleur publique , on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier , en longueur , largeur & grosseur. On l'enchassa dans un croix toute

semblable à celle qui avoit été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de saint-Louis est dans cette église : il appartenoit au trésor de Saint-Denis ; mais le roi Philippe-le-Bel obtint du pape , que le chef & une côte de saint-Louis seroient transportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins , pour ne pas trop affliger les bénédictins , qui se lamentoient sur cette perte , on laissa au trésor la *machoire* inférieure de ce chef.

Le chantre porte au haut de son bâton , une tête antique de l'empereur Titus , qu'on a métamorphosée en tête de saint-Louis , à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainsi l'empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la sainte - chapelle , tenant d'une main une petite croix , & de l'autre une couronne d'épines. Certes , l'empereur Titus ne s'y attendoit pas !

La nuit du jeudi au vendredi-saint , on expose publiquement à la sainte - chapelle , un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques , sous le nom de possédés , accourent en foule , & font mille contorsions en passant devant la relique : on les tient à quatre ; ils grimacent , poussent des hurlemens & gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

On tolere ce spectacle ridicule ; pour entretenir parmi la populace , l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables , ou pour maintenir la croyance qui lui reste.

Plusieurs de ces prétendus possédés , qui ne hurlent qu'à minuit précise , au moment que l'on tire du coffre l'instrument du supplice du sauveur du monde , ont le privilège ce jour-là de se répandre en imprécations publiques ; elles sont sensées la pure inspiration du diable.

J'y ai entendu en 1777 , le plus hardi , le plus incroyable des blasphémateurs. Imaginez tous les adversaires de Jesus-Christ & de sa divine mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés ensemble , & ne formant qu'une seule voix ; eh bien ! ils n'ont jamais approché de son audace sacrilege , injurieuse & dérisoire ! Ce fut pour moi & pour toute l'assemblée , un spectacle bien nouveau & bien étrange , que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre , le dieu du temple , insulter à son culte , provoquer sa foudre , vomir les invectives les plus atroces ; tandis que tous ces blasphêmes énergiques étoient mis sur le compte du diable.

La populace se signoit en tremblant , & disoit , le front prosterné contre terre ,
c'est

c'est le démon qui parle. Après qu'on l'eut fait passer trois fois de force devant la croix , & huit hommes le contenoient à peine , ces blasphèmes devinrent si outrés ; si épouvantables , qu'on le mit à la porte de l'église , comme abandonné à jamais à l'empire de satan , & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuse. Imaginez une garde publique , qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce , dans un siècle tel que le nôtre !

Insensé ou maniaque , ou simplement acteur soudoyé ; je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présents & qui se rappelleront ses licencieuses paroles , doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant , & que le lendemain à leur réveil , rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'année suivante , le beau monde se rendit en foule , pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie , devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur* , mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche : le diable se tut conséquemment : il n'y eut que des convulsionnaires subalternes , qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blasphème*. Le

diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on , je le répète ; que tout cela se passe à Paris , dans le dix-huitieme siecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? je n'en fais rien ; & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.



L' E G L I S E

DE SAINTE GENEVIEVE.

A DIEU ne plaise que je me moque de sainte Genevieve , patronne antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la chasse de la sainte , lui demander la guérison de toutes les fievres , & boire en conséquence de l'eau mal propre , qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les échevins & le parlement , & les autres cours souveraines lui demandent bien de la pluie dans la sécheresse , & la guérison des princes ! Quand ils agonisent , on découvre alors la chasse par degré , comme pour laisser échapper plus ou moins de vertu efficace , selon le danger. Quant il est extrême , alors la chasse est exposée toute nue.

A dieu ne plaise que je me moque de

ce bon peuple, qui tourne le dos au saint sacrifice de la messe, pour se prosterner devant la sainte bergere ! Le sourire naît d'abord involontairement sur les levres ; mais quand je vois sur le visage des dévots, la douce chaleur de l'espérance qui enflamme & brûle leur cœur ; quand j'y lis les sentimens d'affection dont ils sont pénétrés, l'attente qui les consume, la confiance qui les anime ; je me reproche de ne point partager ces consolantes émotions : & la raison & la philosophie ne mettent rien à la place de ces heureuses & profondes illusions.

Oui ! tel sayetier meurt d'amour pour sainte Genevieve, la consulte dans ses chagrins, l'invoque dans ses peines, l'appelle dans ses afflictions ; & ressent les transports de la passion la plus enthousiaste. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en présence de la chaste, de ces voluptés extatiques.

Je fais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus resplendissans, devant l'objet de leur tendresse. J'ai vu couler des pleurs ; j'ai entendu des sanglots, des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame ; & j'ai respecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut être encore plus à sa misere. Il prie avec ferveur ; il prie de toutes ses forces :

son cœur se fond, s'amollit, se répand, & l'ame du philosophe reste quelquefois sèche & aride, même lorsqu'il veut s'élever vers un culte plus sublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la chafse de sainte Genevieve; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je respecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme présenter trois chemises au robuste Irlandois, qui, au moyen d'une longue & pesante gaulle, atteint à la chafse de la sainte, très-exhaufée. Les chemises ayant suffisamment frotté les parois de la chafse, redescendirent; mais la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la chafse, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaulle; pour cette fois le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisade jeter son argent dans un tronc voisin; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses murmures; & elle disoit, en s'en allant; *elles ont bien touché à la chafse, je m'en vante!*

Curieux ensuite de lire des billets écrits à la main, & appliqués aux colonnes voisines; je m'approchai, & je lus.

On recommande à vos prieres une jeune femme environnée de séducteurs , & prête à succomber.

On recommande à vos prieres un jeune homme , qui voit mauvaise compagnie & qui découche.

On recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle , & qui lit des livres *philosophiques*.

On bâtit une magnifique église , pour placer cette chaise sous une superbe coupole. Les curieux iront visiter l'architecture ; & la populace , la sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années ; mais Saint Sulpice n'est pas encore achevé.



NOVICIAT DES JÉSUITES.

O Changement ! O instabilité des choses humaines ! Qui l'eût dit ! que des loges de francs-maçons s'établissent rue pot-de-fer , au noviciat des Jésuites , dans les mêmes salles où ils argumentent en théologie ; que le *grand Orient* succéderoit à la *compagnie de Jesus* ; que la *loge philosophique des neuf sœurs* occuperoit la chambre de méditation des en-

fans de Loyola; que Mr. de Voltaire y seroit reçu franc-maçon en 1778 & que Mr. de la Dixmerie lui adresseroit ces vers heureux.

*Qu'au seul nom de l'illustre frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui:
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.*

Que son éloge funéraire, & son apothéose enfin, se célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit S. François Xavier.

O renversement! Le vénérable assis à la place du pere Griffet: les mystères maçonniques remplaçant....; je n'ose achever. Quand je suis sous ces voutes inaccessibles aux grossiers rayons du soleil, ceint de l'auguste tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jésuitiques qui me lancent des regards furieux & désespérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au son des instrumens, dans la même salle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainsi le voulut le grand architecte de l'univers: il fut loué d'avoir combattu pendant soixante années le fanatisme & la superstition. Car c'est lui qui a frappé à mort le monstre que d'autres avoient blessé. Le monstre porte la flèche.

dans ses flancs ; il pourra tourner sur lui-même encore quelque tems , & exhaler les derniers efforts de sa rage impuissante ; mais il faut qu'il tombe enfin , & qu'il fatisfasse à l'univers.

O Jésuites ! (1) auriez-vous deviné tout cela , quand votre pere la Chaise enveloppoit son auguste pénitent dans les mensonges les plus dangereux ; & que d'autres de la même robe , lui inspiroient leur barbare intolérance , leurs idées basses , rétrécies , attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obstinés de la lumiere bienfaisante de la philosophie ; & des philosophes se réjouissent dans vos foyers , de votre chute rapide ! Les franc-maçons , appuyés sur la base de la charité , de la tolérance de la bienfaisance universelle , subsisteront encore , lorsque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïsme persécuteur !

(1) Les Jésuites achetoient d'un valet de garde-robe , la chaise percée du feu roi d'Espagne , pour tâcher de découvrir dans les papiers , dont sa majesté s'étoit servie , quelques éclaircissimens sur ce qu'il leur importoit de savoir. Un frere blanchissoit le papier de son mieux , en rapprochoit les morceaux ; puis mes rusés politiques lisoient , & tenoient conseil. Cette anecdote peu connue , est très-vraie.



PILIER DES HALLES.

SOUS les piliers des halles, subsiste encore la maison où est né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés, & où les taches & les couleurs disparoissent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir, il est verd ou violet, & votre habillement est marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, désœuvrés, vous appellent assez incivilement; & quand l'un deux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assomante invitation. La femme, la fille, la servante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'est un piaillage qui vous assourdit, jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers,

Quelquefois ces drôles-là saisissent un honnête homme par le bras ou par les épaules; & le forcent d'entrer malgré lui; ils se font un passe-tems de ce jeu indécent: on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin

de châtier leur insolence ; mais ils sont incorrigibles.

Vous y trouvez aussi de quoi meubler une maison , de la cave au grenier ; lits , armoires , chaises , tables , secrétaires , &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris , on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces fripiers , ou leurs sœurs , ou leurs tantes , ou leurs cousines vont tous les Lundis à une espèce de foire , dite du *S. Esprit* , & qui se tient à la place de Greve. il n'y a pas d'exécution ce jour-là , elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

Les petites bourgeoises , les procureuses , ou les femmes excessivement économes y vont acheter *bonnets* , *robes* , *casaquins* , *drops* , & jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs , qui arrivent pour y vendre des mouchoirs , des serviettes & autres effets volés. On les y pince , ainsi que ceux qui s'avisent de filouter : il paroît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

On diroit que cette foire seroit la défroque féminine d'une province entière , ou la dépouille d'un peuple d'amazones. Des *jupes* , des *bouffantes* , des *deshabillés* sont épars , & forment des tas où


l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la présidente défunte, que la procureuse achete : là la grisette se coëffe du bonnet de la femme de chambre d'une marquise. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemises.

L'*Acheteuse* ne fait & ne s'embarresse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, sous l'œil même de sa mere, revêt celui avec lequel dansoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout semble purifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

Comme ce sont des femmes qui vendent & qui achètent, l'astuce est à-peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fausses, discordantes, qui se débattent. De près la scene est plus curieuse encore. Quand le sexe (qui n'est pas là le beau sexe) contemple des ajustemens féminins, il a dans la physionomie une expression toute particulière.

Le soir tout cet amas de hardes est emporté comme par enchantement ; il ne reste pas un mantelet ; & ce magasin inépuisable reparoitra sans faute, le lundi suivant.




 RUE TIRE-CHAPPE.

SORTANT des piliers des halles , vous entrez dans la rue tire-chappe , lieu cher aux avares. Et pourquoi , me demandera-t-on ? Parce qu'ils y composent un habit , à-peu-près comme un tragique moderne compose une tragédie Française , de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite , où pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur , de toute grandeur , & sous toutes les formes possibles : & à force d'aller d'une boutique à l'autre , il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe le reconnoît à la première vue. Son coup-d'œil est sûr ; il fait combien il faut de morceaux pour la facture de son habit , & il en a la coupe toute imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent , lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut , il n'y a rien de trop. Quelle justesse ! Quelle précision ! Le tailleur se tait , admire ; & comme il a rencontré son maître , il se contente du prix pour la façon.

Cette rue semble renfermer un peuple

Juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard , le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés , on ne fait où couche toute la maison : les cloisons sont formées de leurs marchandises , qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux ; & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi : quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon , on le porte à la croisée, dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

Ce peuple Juif est riche ; il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux , ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.



LE CHIFFONNIER.

JE l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui , à l'aide de son croc , ramasse ce qu'il trouve dans la fange , & le jette dans sa hotte. Ne détonnez point la tête ; point d'orgueil , point de fausse délicatesse. Ce vil chiffon est la matière première , qui deviendra l'ornement de nos biblio-

theques, & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce chiffonnier précède Montefquieu, Buffon & Rousseau.

Sans son croc, mon ouvrage n'existeroit pas pour vous, lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal : d'accord, mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence, les pensées sublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotisme.

Toutes ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues, Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront ; & malgré la nature qui fait mourir l'homme de gêne, ces productions appartiendront désormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier !



RUE DE LA HUCHETTE.

UN E maison de huit étages, & toute peuplée, s'écroula dans cette rue, le 9. Février 1767. On trouva dans les dé-

bris un jeune enfant de fix ans , que deux poutres , en se croisant heureusement sur sa tête , avoient préservé de la mort ; il n'avoit pas la plus légère contusion.

Les Turcs qui vinrent à la suite du dernier ambassadeur Ottoman , ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris , que la rue de la Huchette , à raison des boutiques de rotisseur , & de la fumée succulente qui s'en exhale. On dit que les Limousins y viennent manger leur pain sec , à l'odeur du rôti.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites ; les broches ne désemparent point le foyer toujours ardent. Un tourne-broche éternel , qui ressemble à la roue d'Ixion , entretient la torrefaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuse , par la construction de ses antiques maisons , toutes de bois , l'incendie seroit inextinguible.



LE GROS CAILLOU.

CE lieu peuplé de guinguettes , est sur le bord de la rivière , au-dessous des Invalides. Là , on mange des matelottes , objet définitif & chéri des gageures

Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or ; mais c'est un manger délicieux , quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier , qui fait mêler & apprêter la carpe , l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main grossiere qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux ; ils accommodent les autres plats , excepté la matelotte : ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

On a voulu au commencement de la guerre , bâtir une frégate au gros-caillou , pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle arrivoit bouche béante , & s'imaginoit déjà que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élançer de ces places pacifiques sur l'Océan , & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout étoit prétoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déjà les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sous aux curieux : on monroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon François... Mais un ruisseau qui s'enfla

dans une nuit , emporta la frégate , & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas là en petit , la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes : *videbimus infra.*



L'ISLE SAINT - LOUIS.

L'I S L E est un quartier enfermé par la riviere , & séparé de la Cité. Il semble avoir échappé à la grande corruption de la ville ; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaise vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît , on la pousse , on la renvoie plus loin. Les bourgeois se surveillent ; les mœurs des particuliers y sont connus : toute fille qui y commet une faute , devient l'objet de la censure , & ne se mariera jamais dans le quartier rien ne représente mieux une ville de province du troisieme ordre , que le quartier de l'isle. On a fort bien dit :

L'habitans du marais est étranger dans l'isle.





LES J'AI VU,
ET LES JE N'AI POINT VU.

JE n'ai point vu le diacre canonisé en 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres, mais j'ai vu les champions de Jansénius & les disciples de Molina disputer pour la *grace efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement, que l'arme du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces abbés qui ergotoient en grands théologiens, sont devenus des petits-mâtres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur tems à parcourir les sociétés, qui mangent de la manière du monde la plus paisible les biens de l'église, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avisoit de dire en les voyant : ces messieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincant la guitarre, qui grasseient une chanson, sont tous *simon-*

niaques , les dames se feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! quand nous avons conclu avec Mr. un tel , le vieux titulaire de ce bénéfice , en faveur de Mr. le jeune prieur au teint de roses , nous avons participé à la *simonie*. . . . Ah ! que cela est drôle !

J'ai vu les *convulsionnaires* ; & dans quel tems ! du vivant de Fontenelle , de Montesquieu , de Voltaire , de Jean-Jacques Rousseau , de l'Abbé Raynal , de d'Alembert : ils faisoient leurs contorsions d'énergumenes , tandis que ces sages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV , peu de tems avant sa mort , négociant pour trente-deux millions de billets ou de rescriptions , pour en avoir huit ; c'est-à-dire , donner 400 en obligations , pour avoir 100 en argent : mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaisselle à l'Hôtel des monnoies , ce qui étoit révéler à l'Europe notre détresse. On voit dans une liste imprimée , & annexée au mercure de France , que tel sayerier , en généreux citoyen , avoit porté sa tasse d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze sols , pour le soulagement de l'état.

Je n'ai point vu le Cardinal de Fleuri

figner soixante mille lettres de cachet pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jésuitique , coupé dans ses racines , & effacé peu-à-peu de l'univers , qu'il avoit couvert de ses branches souples & obliques. La haine elle-même semble aujourd'hui fatiguée , & pardonne aux enfans , de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruffie - Blanche : le roi de Prusse & l'Impératrice des Ruffies les accueillent , quoiqu'ils connoissent très-bien & leur politique & leur esprit.

Je n'ai point vu l'empirisme de *Laws* donner les convulsions de la cupidité à tout un royaume , & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du *ſieur Quenai* apporter la famine ; tandis que des hommes aydes , qui faisoient alors le commerce , voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le ***** peupler toutes les prisons , non par une méchanceté innée & réfléchie ; mais parce que ses créatures tenoient *bureau de lettres de cachet* , où elles se vendoient presque publiquement.

Je n'ai point vu la France dans son état de force & de gaieté , immédiatement après la bataille de Fontenoi ; mais j'ai vu une espece de guerre intestine & puérile , entre la cour & la magistrature. J'ai vu deux exils du parlement ; & cette lutte

petite & ridicule a plus séparé les cœurs du trône , que tous les autres désastres.

Je n'ai point vu les débats sanglans pour la succession de l'empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entreprises , mal conçues ; & qui prouvent que la connoissance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-tems.

Je n'ai point vu l'Hôtel-de-ville fermé , & le paiement des rentes suspendu ; mais j'ai vu un ministre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux ; briser ceux de ses voisins , & faire des opérations vraiment Cartouchiennes. Qui le croiroit ? Il passa encore pour un homme habile , tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent : car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui restoit au monarque.

J'ai vu la morgue pédantesque des économistes de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes , annoncer une régénération universelle , sans songer au fondement des loix politiques. Leur emphase ridicule , leur style dur & prolix n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains , par les spéculations fausses , précipitées & précoces , qu'il avoit fait adopter au ministère. Et celui-ci satisfait de rejeter la calamité générale sur un parti qu'il devoit

bientôt abandonner & livrer au ridicule , ne songea qu'à l'argent immense qu'il en retira.

J'ai vu les encyclopédistes n'accorder du mérite , des talens & même de l'esprit , qu'aux gens de leur parti ; & vouloir bientôt juger tous les arts , même les plus éloignés de leurs connoissances. Ils ont donné prise sur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculisés à leur tour , pour avoir manqué d'esprit , en voulant dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens , & l'on a bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles , parce qu'elles n'ont lieu que dans les états d'un tempéramment robuste : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une , *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas* ; & l'autre , pour obliger (à ce qu'il paroît) *le monarque à destituer son ministre , qui étoit un honnête homme*. On tua dans la première un exempt : dans la seconde , on vola des pains chez les boulangers ; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes , (les premiers venus) lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile !

J'ai vu enfin le même roi , qui avoit été adoré , ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple , qui s'étoit montré enthousiaste de son

monarque , qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens , pour obtenir sa guérison , lorsqu'il étoit malade à Metz ! Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolument contraires ? Qu'étoit donc cet homme tour-à-tour adoré , & vu avec indifférence ? Ce qu'il étoit ? Voici ma réponse.

On peut peindre une nation , un peuple , un corps , une assemblée ; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes ; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies , élevées , grandes , majestueuses , sont à notre disposition , & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins , l'œil assez pénétrant pour approfondir le cœur d'un homme , le décomposer & le définir ?

J'ai vu le caractère du roi dont je parle , analysé , retourné , pendant plus de trente années , & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant , dont la vie fût plus publique ?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'histoire , lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabu-

Jeux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasarderai donc point ici une peinture qui passeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien rassemblant les sénateurs, pour savoir à quelle sauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant surpris le sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choses aussi extraordinaires, sans y faire beaucoup d'attention, &c. ; &c. , &c.

Mais j'entends soutenir d'un côté, que la France possède assez de numéraire pour toutes les opérations ; & j'entends soutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre les finances au niveau de celles d'Angleterre : que la France a moins de finances que les autres états : qu'un Hollandois est cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des états, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on sauroit par la banque, (ajoute-t-on) quel est le fonds de l'espece qui se trouve dans l'état : connoissance qui nous manque. & qui seroit utile au

gouvernement ; puisqu'il connoîtroit ses facultés & ses ressources.

Voilà les questions que l'on agite vivement , au moment que j'écris. Qu'en résultera-t-il ? puisque l'opinion publique est une loi commencée ; je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la suite de tous ces emprunts , & à cause même de ces emprunts , comme en Angleterre ? Mais l'état en Angleterre est solidaire : tous les citoyens de France se rendroient-ils , ou pourroient-ils se rendre solidaires de même ? Tout ce que je fais , c'est qu'il y a loin de ces graves disputes , à celles qui partageoient la ville , il y a cent ans , sur le mérite de deux sonnets.



A M O U R

DU MERVEILLEUX.

UN homme à Londres annonce publiquement , que tel jour , à telle heure , à la vue de tout un peuple , on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche , & payer chèrement les places ? On ne peut accuser les Anglois d'une ignorance crédule ; mais l'amour du merveilleux

veilleux a agi sur ce peuple , comme il auroit fait à Paris , à Madrid , à Vienne. Chacun se disoit ; il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorsqu'il invite avec éclat tout un public ; lorsque des affiches , plaquées contre les murailles , annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse assemblée , qu'on ne brave point impunément , il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire , & qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *venez chez moi , je me mettrai tout entier dans une pinte* ; on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée , au moyen de l'assurance éfrontée du prometteur , vu le concours du monde , l'argent des billets , la foule & la publicité , chacun se disoit secrètement : *on ne sauroit se jouer à ce point d'un public respectable*. Tel est le peuple , il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme , emportant l'argent des curieux , & laissant la bouteille vuide sur la scene , ne vint à personne. Les promesses hardies gagneront toujours le peuple , & sur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France , depuis cent ans ?

Depuis , un faiseur de miracles , sans

y songer & sans le vouloir , a entraîné tout Paris ; & sans la police , on en faisoit subitement un Dieu (1). Depuis, un enfant *a vu sous terre* , & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis , un chanoine d'Étampes a demandé cent mille livres , d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air* ; & les cent mille livres ont été déposées chez un notaire.

L'amour du merveilleux nous séduit donc toujours ; parce que sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature , tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre , est reçu avec transport.

Un *peut-être* qui se passe en nous , nous fait espérer quelque chose de nouveau ; &

(1) En 1772 , si je ne me trompe , rue des Cizeaux ; trente mille hommes disoient : *c'est un Prophete ; il guérit en touchant*. La rue ne désemplissoit pas d'estropiés , d'aveugles , &c. C'étoit une frénésie ; mais qui avoit cela de particulier , qu'elle ne sortit pas d'un caractère calme , confiant , tranquille. Il n'y eut point de tumulte , point de cet emportement si commun dans les émotions populaires. Une persuasion intime avoit rendu les esprits modérés. On s'approchoit de la maison , pour ainsi dire en silence. Le *Guérisseur* avoit un air modeste & simple : il étoit devenu *Prophete* à son grand étonnement & comme par hazard. On le fit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple le voyant parti , se mit à le bénir , & se dispersa sans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une si grande affluence , & plus de tranquillité dans la multitude.

voilà pourquoi l'enthoufiaste frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, son assurance, son œil enflammé, son air prophétique feront tomber dans le piège, jusqu'à celui qui le connoît.

Les convulsionnaires ont fait des tours de force, qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire, de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les esprits le plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraordinaire; quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme, & le désir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

Un poëte nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une tragédie, intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris, pour avoir vu des convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fièvre. Dans son délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes; & ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira; l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.



F U M I E R.

LE fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la salade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation est forcée, contractent presque toujours un goût désagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire? Il en est de même des esprits, on les fume en quelque sorte; c'est-à-dire, qu'on les surcharge. On veut voir de petits merveilleux étaler à quinze ans, une érudition fastueuse; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans; ils ruinent leur santé, pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'université achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'est-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés sur l'écolier qu'embrasse le premier président. Aussi le Parisien, qui en général a

de l'esprit à dix-huit ans , est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente ; parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college , il a tant de mots dans la tête , que les idées ne peuvent plus s'y loger.



J A R D I N A G E.

LE jardinage est cultivée aux environs de Paris sans engrais , avec un soin admirable , par quelques amateurs , qui se livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richesses , & obtiennent de la nature , ce qu'elle accorde aux travaux & à l'observation suivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau sont vraiment perfectionnés. Les pêches , les abricots , les poires sont pour ainsi dire des productions nouvelles , tant par leur saveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues , répétées avec succès , développent ces bonnes & excellentes especes , dont la création est moderne. Les fleurs ainsi que les légumes participent à cette heureuse culture ; & l'on apperçoit com-

bien elle est précieuse , quand elle est dirigée , non par la routine , mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale , se repose avec délices sur ces jardins , où le regne végétal brille dans toute sa pompe , où la fécondité est couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant son extrême opulence , quand il l'emploie à féconder la terre , à la parer de ses plus beaux ornemens. Sa justification semble écrite le long de ces espaliers , qui enchantent le regard , & séduisent l'odorat. Ces trésors d'une table saine , ces végétaux excellens , ces arbres-fruitiers promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant est absous pour le moment , en faveur de cette abondance , qui ne présente que des tableaux innocens , & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur ressemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré , qu'il occupe dans la capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon , à Navarre , près d'Evreux. Il y en aura bientôt six mille. Cet excellent fruit naturalisé en Angleterre , croîtroit en France avec plus d'avantages encore , si l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix sur

sa table ; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une serre chaude, peu coûteuse , & qui récompenseroit largement des premières avances. Je conseille aux amateurs d'aller à Navarre , étudier les procédés simples & savans du jardinier Anglois , qui dirige cette bonne & admirable espèce , ainsi que plusieurs autres , non moins précieuses. Amis de la nouveauté , ne dédaignons pas celle des fruits.

Un de beaux potagers , est celui du duc de Penthièvre , à Anet : la vue en est mille fois plus agréable , que celle des meubles dorés d'un appartement , des glaces , des bronzes & des sculptures qui ornent les châteaux , les palais , & les maisons de plaisir.

Dans Paris , les jardins de Mr. le duc de Chartres , de Mr. le duc de Biron , & de Mr. Bonten sont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il est ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris , ou trop près de ses barrières.





BIBLIOTHEQUE DU ROI.

CE monument du génie & de la sottise, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes environ, que réside son opulence & sa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliothèque immense, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur, de théologie mystique ; *cent cinquante* de la plus fine scolastique ; *quarante toises* de droit civil : une *longue muraille* d'histoires volumineuses, rangées comme des pierres de taille, & non moins pesantes ; environ *quatre mille* poètes épiques, dramatiques, lyriques, &c. ; sans compter *six mille* romanciers & presque autant de voyageurs. L'esprit se trouve obscurci dans cette multitude de livres *insignifians*, qui tiennent tant de place, & qui ne servent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire ; qui ne peut venir à bout de les arranger. Aussi ne les arrange-t-on pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux cahos.

S'il faut passer par toutes les sottises imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choses raisonnables ; nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisé toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de théologie , de jurisprudence , de médecine , d'histoire , &c. , en font la preuve. L'esprit humain paroît bien misérable dans cette riche collection ; & c'est-là le vrai lieu pour déplorer la foiblesse de la raison de l'homme , & gémir sur ses incroyables productions.

La folie & la stupidité ont entassé ces *in-folio* ; & l'huitre dans sa coquille , paisible sur son rocher , paroît supérieure à ce *docteur* , qui déraisonne pendant six mille pages , & qui se vante encore d'avoir embrassé *la science universelle*. Rien n'attriste plus , que de contempler en silence ces épais archives de la démence la plus orgueilleuse & la plus profonde : on est tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poison , & de s'enfuir à toutes jambes.

Cependant la lie des opinions humaines se dépose insensiblement , malgré ceux qui la soulèvent & se plongent dedans ; & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir , sera pure & saine.

Mais, qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoissant ses propres forces, & se confiant en autrui, va consulter encore dans les premières années de la vie, & qui lui font perdre un temps précieux..... Que dis-je ? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien ; cessez de frémir pesans, érudits, bizarres bibliomanes, fastidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une science déplorable ; copiez les erreurs anciennes, composez-en un nouveau magasin : oubliez votre siècle pour celui de Sésostris. Votre pédanterie m'amuse & le mépris suffit..... Oh ! disons-nous quelquefois, pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes, l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

Mais, comme un sot devient plus sot avec des livres, parce qu'il y croit ; un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même, faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre ; elle est dans le lecteur..... m'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.



FUSILIERS

AUX SPECTACLES.

ON ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers, qui ont en poche poudre & cartouches.

Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers est devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état passif; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il désire. Les fusils l'entourent, & il lui est tout aussi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre (excepté dans quelques fièvres passagères) est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence: des soldats aux gardes sont là pour saisir les gens au collet.

On vous mène ensuite chez un commissaire mais c'est l'officier de garde qui vous juge réellement, sur le rapport incertain de

la sentinelle. Le commissaire n'est-là que pour sauver les apparences: vous êtes condamné *militairement*; c'est l'officier qui vous envoie en prison: car le commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire est assez connu; mais l'on ne savoit pas sans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commissaire, que pour la forme; & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous soyez traduit à son tribunal.

Nos spectacles auroient besoin d'un écrivain qui les surveillât pour ainsi dire, qui tint registre des insultes faites au public, soit par la négligence, soit par la paresse ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts sont soumis à une critique salutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation seroit-elle exempte des remarques journalières & suivies, qui pourroient contribuer à sa perfection? En fait des plaisirs que procure ce bel art, on doit se montrer délicat; & si l'illusion n'est pas entière, elle est nulle.

Comment la critique ne repousse-t-elle pas ces automates, qui affaiblissent la sensibilité publique, en détruisant la beauté de nos chefs-d'œuvres? Tel comédien s'aguerit aux sifflets; & les huées les plus

universelles n'arrivent plus à son oreille, que comme un murmure doux & passager. Rentré dans la coulisse, il s'essuie le front, & tout est oublié jusqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous affafliner.

Le critique vigilant qui, au nom du public, poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs, le chasseroit infailliblement de la scène, ou l'obligeroit à vaincre par le travail, les défauts qui le rendent insupportable.

Le même censeur intimideroit la paresse, rappelleroit au théâtre (qui le paie) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même temps de justes louanges à l'acteur zélé & assidu; & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théâtrales; tandis qu'il feroit sentir, que si tel autre s'y refuse, c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle, qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit le Kain: uniquement voué aux productions de Mr. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans.

un hiver. Il abandonnoit le théâtre de la capitale , montoit en chaise de poste , & alloit essayer s'il se porteroit mieux en province , en représentant deux fois par jours : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris ; c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables , qu'il promenoit ensuite de tous côtés , dès que les beaux jours étoient venus : on le payoit à Paris , tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban , cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie Française. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir la Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude , de là son jeu circonscrit : car il n'apercevoit rien au-delà des vêtemens , que renfermoit son coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une pièce nouvelle , parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre , pour produire un grand effet : aussi son jeu , enfant de la réflexion , n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles , dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick , que tes moyens beaucoup plus étendus , étoient d'une toute autre vérité !



PETITES LOGES.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cents femmes, qui n'ont rien à faire; & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délassement utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité *luxurieuse*.

Par l'arrangement des *petites-loges*, les comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence avilissante: & tel comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-sept ou dix-huit mille francs: cette somme lui est payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer sa présence.

On a indiqué le moyen bien simple de soudoyer chaque acteur par représentations. En payant de sa personne, il déploieroit ses talens: l'émulation naîtroit

de la nécessité : & c'est la voix la plus éloquente & la plus déterminante , pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites-loges* ; c'est que contre tout droit & raison , les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retiennent , aux auteurs des *pieces nouvelles*. Aussi ont-ils commencé à mettre le parterre en *petites loges* , sans que personne ait eu le mot à dire.

Si le public se plaint de voir les comédiens disposer ainsi de la salle ; une petite maîtresse s'écrie : « comment , l'on veut » m'astreindre à entendre une comédie » toute entiere , pendant que je suis assez » riche , pour n'en écouter qu'une scene ? » Oh ! c'est une tyrannie : il n'y a plus » de police en France. Puisque je ne peux » pas faire venir la comédie chez moi ; je » veux au moins avoir la liberté d'y arriver à sept heures , d'y paroître en simple déshabillé , comme lorsque je sors » de mon lit. Je veux y apporter mon » chien , mon bougeoir , mon vase de » nuit ; je veux jouir de mon fauteuil , de » ma dormeuse , recevoir l'hommage de » tous mes courtisans , & m'en aller avant » que l'ennui me saisisse : me priver de » tant d'avantages , c'est attenter à la

» liberté, que donnent le bon goût & la
» richesse (1) ».

Il faut donc, quand on est femme, avoir dans une *petite-loge*; son épagneul, son couffin, sa chaufferette; mais sur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous instruit de tout ce qui entre & de tout ce qui sort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans son éventail une petite ouverture, où est enchassé un verre, de sorte qu'elle voit sans être vue.

Le public reste à la porte du spectacle, son argent à la main, à cause des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent souvent vuides au détriment des amateurs, qui se rejettent sur les Boulevards, désespérés qu'ils sont de ne pouvoir plus fréquenter le théâtre national.

L'avantage de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la désire, la demande, en sent la nécessité; mais que fait la voix du public? Les gentils-hommes de la chambre on dit à l'art: *tu n'avanceras point*; au public: *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner*; aux auteurs: *nous ferons de vous ce que nous*

(1) Ce morceau avec des guillemets est pris d'une brochure, intitulée *les vues simples d'un bon homme*.

jugerons à propos. Et l'art , & le public & les auteurs se font vus sous le joug bizarre des gentils-hommes de la chambre.

Comment & pourquoi ces seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout à la fois la dignité & les plaisirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une pièce de théâtre ? De quel droit soumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'est ce que personne ne fait ; c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais , amoureux de ce singulier despotisme : ils l'exercent sans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit , dès que la passion s'en mêle ; la régence des princes & princesses des coulisses , & de tout ce qui a rapport aux planches , est pour eux une affaire de parti , aussi chaude que s'il s'agissoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des auteurs , pères du théâtre , nourriciers des comédiens , ont été jusqu'à ce jour si incertains & si flottans , si subordonnés en tout point , au caprice & à l'avidité , qu'on peut les considérer comme nuls.

Ils se font rassemblés en corps depuis trois années , pour exposer ces droits &

les faire valoir. L'orateur est Mr. Caron de Beaumarchais qui , dans ses plaisans mémoires , perça de la même épée le rapporteur Goëfman & son parlement : blessure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de plusieurs écrivains qui ont de l'esprit , & qui doivent avoir du courage & un caractère dans leur propre cause. Cela est curieux , & servira à résoudre un petit problème moral , que nombre d'observateurs se sont proposé en silence & à eux-mêmes.



COMÉDIENS.

LES comédiens seront toujours des *excommuniés* , jusqu'à ce qu'il plaise au roi , au parlement & au clergé de lever l'anathème : tel est l'empire de la coutume, des préjugés , ou si vous l'aimez mieux, de l'inconséquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication* , que de vouloir s'en affranchir.

La demoiselle Clairon ayant fait un *mémoire à consulter* sur cet objet , l'avocat entreprenant & téméraire fut aussi-tôt rayé du tableau : & l'amante de Tancrede se trouva obligée de procurer un état à son

défenseur , qui avoit perdu le sien , en tâchant de la reconcilier avec l'église. L'avocat plein de son sujet , monta quelque tems après sur le théâtre ; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au Barreau ; & l'*ex-communication* alla se placer sur sa tête , ainsi que sur celle de la demoiselle Clairon.

Elle prit quelque tems après de l'humeur contre le public. Un acteur ou une actrice ont toujours tort de boudier cet auguste souverain. Elle avoit refusé de jouer , la salle étant pleine & le rideau levé ; à raison de je ne fais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre , & le soir même elle alla coucher au Fort-l'évêque. Pour se venger des clameurs de ce parterre insolent , & de ceux qui l'avoient emprisonnée , elle abandonna le théâtre , pensant que le lendemain on seroit à ses genoux , pour la supplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia , & elle perdit son talent faute d'exercice. Elle passa dans l'obscurité & loin des applaudissemens , des jours qui auroient été remplis , & glorieux sous l'habit de Melpomene , qu'elle faisoit parler avec une sorte de dignité.

Louis XIV n'a jamais reçu de comédiens , qu'ils n'eussent de la taille & une figure noble. Le théâtre de la nation , où revivent les héros de l'antiquité , exigeroient un choix

plus sévère. On voit parmi les acteurs actuels ; trop peu d'hommes bien faits ; ce qui ne dispose pas l'étranger à concevoir une idée avantageuse de notre goût pour le beau : quand il voit de petites statues représenter ce qu'il y a de plus imposant & de plus fameux dans l'histoire des peuples , il prend une idée défavorable du physique de la nation , & la ramporte malgré lui dans sa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favorise la réception d'acteurs encore plus petits ; parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaison , devoir paroître plus grands sur la scène ; mais si cette manie de rapetisser les personnages tragiques subsiste encore pendant une génération , nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens* , qui en voulant faire les héros ne feront que grotesques.

Un acteur , quand il est mince ou fluet , ou bien quand il ne présente plus que des os , revêtus d'un parchemin livide , a beau avoir une certaine intelligence , les efforts de sa frêle poitrine font souffrir , & plus il gesticule avec fierté , plus il paroît se rapetisser. Son front dégrade la majesté de Melpomene. Le palais qu'il habite , l'idiome relevé qu'il parle , les passions grandes & orageuses qu'il veut peindre , tout l'écrase & l'anéantit : il est trop disproportionné

avec ce qui l'environne , pour que l'œil ou l'oreille puissent lui faire grace.

Alexandre , dira-t-on pour justifier *le nain tragique* , étoit petit & portoit le col penché ; je l'aurois admiré , de son vivant , dans sa tente , avec sa taille exigüe , & sa tête sur une de ses épaules ; mais mort , j'exige qu'il prenne une stature , un front , un port & un geste qui répondent au conquérant , dont le nom remplit l'univers.



LANGUE DU MAITRE

AUX COCHERS.

ON distingue parfaitement le cocher d'une courtisane , de celui d'un président ; le cocher d'un duc d'avec celui d'un financier ; mais à la sortie du spectacle , voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage ; écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais , ou plutôt que celui-ci rend au cocher : au marais , on dit *au logis* ; dans l'isle de St. Louis , à *la maison* ; au fauxbourg St. Germain , à *l'hôtel* ; & dans le fauxbourg St. Honoré , *allez* : on sent (sans avoir besoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *le carrosse de M. le marquis ! le carrosse de Mme. la comtesse ! le carrosse de Mr. le président !* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais ; jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent ; cette voix qui remplit un quartier, couvre tout, absorbe tout le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce signal retentissant, abandonnent les pintes & les queues & courent reprendre la bride des chevaux & ouvrir la portiere.

Cet *aboyeur*, pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enrôlé, mais cet enrôlement même imprime à sa voix un son rauque & épouvantable, qui ressemble à un tocsin. Il crève bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même, boit de même, & meurt comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.





M E S S E S.

ON dit par jour à Paris , fix à sept mille messes , à quinze sous piece. Toutes ces messes ont été fondées par nos bons ayeux , qui pour un rien , commandoient le sacrifice non-sanglant. Entrez dans une église , à droite , à gauche , en face , en arriere , de côté ; un prêtre , ou consacre ou élève l'hostie , ou la mange , ou prononce *l'ite missa est*.

Des prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour ; & vu l'immenfité de la ville , le hasard seul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

On appelloit *messe musquée* , une messe tardive , qui se disoit , il y a quelques années au St. Esprit à deux heures ; le beau monde paresseux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au prêtre , parce qu'il étoit obligé de jeûner jusqu'à cette heure ; la loueuse de chaises y gagnoit encore. L'archevêque a défendu la messe , & l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *messe musquée*.

Depuis

Depuis dix ans , le beau monde ne va plus à la messe ; on n'y va que le dimanche pour ne pas scandaliser les laquais , & les laquais savent qu'on n'y va que pour eux.

Le 3 Août 1670 , le nommé *François Sarrazin* , natif de Caen en Normandie , âgé de vingt-deux ans , d'abord huguenot , puis catholique , mais toujours ennemi de la présence réelle , attaqua l'hostie , l'épée à la main , au moment que le prêtre la levoit , dans l'église Notre-Dame , à l'autel de la Ste. Vierge. En voulant percer ladite hostie immédiatement après la consécration , il bleffa de deux coups le prêtre , qui prit la fuite ; mais ses blessures ne furent pas dangereuses.

Aussi-tôt toutes les messes cessèrent ; on dépouilla les autels de leurs ornemens ; l'église fut fermée jusqu'au jour de la *reconciliation*.

Le 5 Août , *François Sarrazin* fit amende honorable , ayant un écriteau devant & derriere , portant ces mots , *sacrilege impie*. On lui coupa le poing , & il fut brûlé vif en place de Greve ; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

Le 12 , se fit la réparation solennelle du sacrilege commis. Il y eut une procession générale , où assisterent toutes les cours souveraines. Toutes les boutiques , tant de

la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du sieur de la Reynie, lieutenant de police. *Voyez la Gazette de France 1670, page 771, jusqu'à la page 796.*

Aucun sacrilege de cette espece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre siecle, malgré les écrits, les discours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre asperzion d'eau bénite, & jusques dans les processions publiques du jubilé, le culte toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que de la Barre d'Abbeville, a donné un scandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *crucifix* sur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renversé à chaque minute par les charrettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix; il avoit de la raison & de la philosophie, il mourut avec une fermeté tranquille. Le parlement, uniquement pour prouver aux jésuites son attachement à la foi, rendit un arrêt semblable à ceux de l'inquisition; il s'en est repenti lorsqu'il n'étoit plus tems.

L'on peut assurer qu'il ne sévira désormais d'une maniere aussi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, si un pareil insensé se représentoit; ce dont on doute très-fort,

On a l'air d'un sot écolier , qui n'a rien vu & rien entendu , quand on se met à déclamer contre les mysteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons per-ruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut , l'entend qui veut ; on ne parle plus de cela.



LA FÊTE-DIEU.

LA fête-dieu est la fête la plus pompeuse du chatolicisme. Paris ce jour-là , est propre , sûr , magnifique & riant ; on voit que les églises possèdent beaucoup d'argenterie , sans compter l'or & les diamans ; que les ornemens sont d'une richesse peu commune ; & que le culte enfin , coûte & a coûté excessivement au peuple ; car tous ces trésors stagnans ont été pris sur lui.

On dit qu'on a vu , il y a quelques années, à la procession de St. Sulpice , deux chevaliers de St. Louis caresser l'orgueil & le faste des cardinaux , en portant l'extrémité de leurs longs manteaux rouges , à-peu-près comme des laquais portent la queue à une duchesse. Seroit-il possible que des guerriers décorés , à l'appas d'une médiocre ou forte récompense , eussent pu se résoudre à faire la fonction des plus vils

de tous les hommes , & cela aux yeux de la nation !

Qui ne croiroit en voyant la pompe de cette fête , que la ville ne renferme aucun incrédule dans son sein ? Tous les ordres de l'état environnent le St. Sacrement. Toutes les portes sont tapissées ; tous les genoux fléchissent ; les prêtres semblent les dominateurs de la ville ; les soldats sont à leurs ordres ; les surplis commandent aux habits uniformes , & les fusils mesurant leur pas , marchent à côté des bannières. Les canons tirent sur leur passage ; la pompe la plus solennelle accompagne le cortège. Les fleurs , l'encens , la musique , les fronts prosternés ; tout feroit croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire , un seul contradicteur ; qu'il regne , qu'il commande à tous les esprits. . . . Eh bien ! l'on a admiré la marche & l'ordre de la procession ; le dais , le soleil , les coups d'encensoir , qui jaillissent à tems égaux ; la beauté des ornemens ; l'on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes & majestueuses décharges ; l'on a compté les cardinaux , les cordons bleus , les évêques , les présidens en robe rouge , qui ont assisté à cette solennité : l'on a comparé les chasubles & les chappes des différentes paroisses ; l'on a parlé des reposoirs. Voilà ce qui a frappé

tous les esprits ; voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

Le marquis de Brunoï , fils du banquier Montmartel , riche de vingt-fix millions , dépensoit à Brunoï cent mille écus pour le reposoir & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église , il rassembloit de tous côtés des ecclésiastiques , qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques , & qu'il traitoit ensuite d'une maniere splendide. Comme ses parens sollicitoient son interdiction , à raison sur-tout de ce faste religieux , il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : » si j'avois » donné cet argent à une courtisane , on » ne l'eût pas trouvé mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du culte catholique » que dans un royaume catholique , & l'on » m'en fait un crime ».

Ce millionnaire a été interdit , sur la requête de ses parens. Les détails de son procès sont infiniment curieux ; & le caractère du marquis de Brunoï , est un phénomène moral.





PROTESTANTS.

LES protestants avoient un temple à Charenton , lequel pouvoit contenir quatorze mille personnes ; ils y tinrent leurs synodes nationaux de 1623 , 1631 , 1644. Le sage édit de Nantes donné par Henri IV , ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV , on détruisit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir-sur ces ruines un couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du St. Sacrement , comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu , contre la foi de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Eucharistie.

Aujourd'hui les protestants n'ont plus de temple ; ils vont chez les ambassadeurs protestants : ils sont néanmoins en très-grand nombre , & composent un fixieme de la ville. Ils n'insultent en aucune maniere au culte reçu , ni à ceux qui le professent ; ils sont paisibles , laborieux , & attendent en silence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

Pourquoi le parlement de Paris , solli-

citée par l'autorité royale d'assurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiversé dans l'accomplissement de ces vues sages & paternelles ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à celle des maîtrises.... J'examinerois le *pourquoi* ; mais mon sujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.



LIBERTÉ RELIGIEUSE.

LA liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied, & sans connoître le visage de votre curé, vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain béni, d'y faire baptiser vos enfants si vous en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devrait tripler de lui-même. Quand vous serez malade, le curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne soit impoli, ou que vous ne soyez un homme célèbre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, si sa visite vous déplaît trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit

peuple , parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade , on attend qu'il agonise : alors on envoie à la paroisse ; le prêtre accourt avec les saintes Huiles. Il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent pistoles , & l'on a à l'enterrement un simulacre de confesseur en robe théologale , qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaisance. Le curé , le confesseur , les héritiers , tout le monde est content : ainsi le sage décampe à petit bruit pour l'autre monde : il y aborde en *louvoyant* , sans trop choquer les usages de celui-ci , & sans causer des scandales.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés , pour juger leur style , leur éloquence & leur débit.

On disoit à un évêque , de quoi vous plaignez-vous ? Avez vous vu un seul sacri-
lege ; un seul philosophe a-t-il troublé le

moindre catéchisme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumenteur ou contradicteur ? Ils ont constamment joui du plus beau droit possible , celui de n'être jamais interrompus , quoi qu'ils disent.... L'Evêque reprit ; *plût à Dieu qu'il y eut de tems en tems quelques sacrileges ! On penseroit du moins à nous , mais on oublie de nous manquer de respect.*

On n'a refusé la sépulture (que je sache) qu'à Mr. de Voltaire ; & le Curé de S. Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de sa religion. Dix autres curés , à sa place , l'auroit enterré , parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus , comme converti & bon catholique , & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été déposé en terre Sainte , & si on lui a refusé un service à Paris , il l'a obtenu à Berlin dans l'église catholique , par ordre du roi de Prusse , bon plaisant quand il s'en mêle. Le sang de l'Agneau a coulé sur la tombe de l'auteur de Mahomet. Le parti opiniâtre des philosophes n'en a pas eu le démenti. Il a obtenu la messe pour le repos de son ame , & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel est leur plaisir.

Les Juifs , les Protestans , les Déistes ,

les Athées , les Jansénistes , non moins coupables aux yeux des Molinistes , les *Riennistes* , vivent donc à leur fantaisie. On ne dispute plus nulle part sur la religion. C'est un vieux procès définitivement jugé : & il étoit bien tems , après une instruction de tant de siecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton , que de vouloir railler un prêtre dans une société : il fait son métier gaiement , ainsi qu'un officier fait le sien. On ne scandalise plus personne , & l'on n'est plus scandalisé.

Quand il arrive un *Jubilé* , on court les églises *par ton* , mais cette ferveur est passagere , & ceux qui ont voulu se montrer *du nombre des croyans* , pour se distinguer , oublient trois mois après leur rôle , & retombent dans l'insouciance générale , qui caractérise aujourd'hui , à ce sujet , tous les hommes de la capitale , qui ne font pas peuple.

Les lumieres ont amené ce calme défilable ; & le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du jansénisme & du molinisme , que dans quelques maisons obscures , où regnent la sottise & l'hypocrisie ; & par quelques femmes qui , ne pouvant partager les plaisirs du monde , s'occupent de ces vieilles disputes , devant des habitués de paroisse , directeurs nés de la canaille , & presque confondus avec elle.



P L É B É I E N S.

MAIS aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse, à Paris est nulle. Je suppose que l'on veuille ressusciter parmi nous le nom de *Plébéiens*: eh bien ! cela seroit impossible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire le *Plébéien François*; ainsi que l'on dit le *Plébéien Anglois*. Le *Plébéien* n'existe pas à Paris: il est peuple, populace ou bourgeois: il a des titres, des maisons, des privileges ou des charges; mais il n'a point d'existence politique: il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le *Plébéien Anglois* juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides: il a un caractère de raison & de rectitude. Le peuple de Paris pris en masse, n'a point cet instinct sûr, qui démêle ce qui lui seroit convenable; parce qu'il manque d'instruction, qu'il ne sait point lire, ainsi que le *Plébéien Anglois*.

Comme il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-tems de capacité; il est voué à l'ignorance. Son patrio-

tisme n'étant pas éclairé, est nécessairement foible : on ne connoît que des faillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections : l'on redouterait peut-être ses applaudissemens, autant que ses murmures.

Paris enfin n'a point de bouche publique par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du souverain ; elle sort d'une manière timide & détournée du sein du petit nombre qui, supportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les méprises du gouvernement.

Ainsi point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques ; parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il fait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat séditieux, en révolte il légitime, la contradiction la plus légère, la moindre impatience ; & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Aussi la stupidité & l'ignorance politique sont le caractère de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe, & je n'en excepte aucun.



CAPITATION.

TOUTE tête laïque la paie , même le dauphin de France , comme premier sujet. Jean-Jacques Rousseau s'étoit obstiné à ne point payer de capitation , alléguant que le bureau de la ville , qui avoit alors le département de l'opéra , lui devoit *soixante mille francs* pour son devin du village.

On étoit sur le point d'envoyer garnison dans son grenier ; lorsque le receveur averti à tems , porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands , échevins & quarteniers. Il y eut assemblée , & après avoir recueilli les voix , il fut décidé qu'on remettroit généreusement les *trois livres douze sous* de capitation (1) à l'auteur d'Emile.

J'ose attester ce fait , ayant été témoin des poursuites & de la résistance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui au bureau , sous peine d'encourir son indignation éternelle. On lui objeçtoit que la garnison n'avoit point de respect pour les

(1) C'est la taxe ordinaire d'une servante.

grands écrivains , quels qu'ils fussent. *Eh bien !* répondit-il : *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit , j'irai m'asseoir au pied d'un arbre ; & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire , comme il le disoit : heureusement qu'on reconnut à tems quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demuroit alors au cinquième étage , rue Platriere ; non loin de la grand' poste.

Cet impôt , qui n'a point un titre honorable , allarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées* , parce qu'il frappe directement l'individu , & qu'il soumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais , graces au travail financier , il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire , qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable , si la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands est juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes , quand on s'y prend de bonne-heure.

A cette capitation se joignent les quatre sous pour livre , & la taxe imposée pour le rétablissement du palais , &c. Tout cela compose un second impôt , presque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de

la raison & de l'humanité, l'impôt seroit assis sur les arts & le luxe ; tels que les équipages , les hôtels , les laquais , les jardins enclos dans la ville ; & l'on ne demanderoit de l'argent , qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas sa capitation , il n'y auroit pas *d'exécution civile* ; c'est-à-dire qu'on n'enléveroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau ; mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur , au nom du roi de France , vous enverroit *garnison* ; & vous auriez chez vous des soldats qui coucheroient dans votre lit & qui feroient la soupe dans votre âtre.

L'opéra donne tous les ans quelques représentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs* : ainsi ils paient en monnoie de finge , c'est-à-dire en fauts & en gambades : le surplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente sous* ; & l'on envoie des commandemens *de par le Roi* , dans des recoins placés sous des tuiles , & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde , les pauvres paient le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle , s'acquitteroient beaucoup plus facilement , selon la méthode Indienne.



FILLES D'OPÉRA.

L'ARGENT coule pour des fêtes , pour des spectacles , pour les frivoles jouissances du luxe. L'opéra sur-tout est entretenu à grands frais , pour efféminer les courages , fondre les têtes fortes de la nation , dans le creuset de la volupté , & les couler en mollesse.

On n'a rien épargné. L'art des enchanteresses prodigue ces molles postures , qui jettent l'étincelle des désirs dans de jeunes organes. La hardiesse de leurs regards , qui devroit révolter , invite une folle jeunesse. On oublie que ces beautés sont à prix d'or , & qu'elles ont des rivales qui ne sont point vénales. On leur prête mille graces piquantes , parce qu'elles semblent pleines du Dieu qu'elles célèbrent & qu'elles chantent : & ce n'est que dans leurs bras , qu'on se désabuse de leurs charmes. Toute victime de la débauche est toujours une froide prêtresse de l'amour.

Une fille est enlevée au pouvoir paternel , dès que son pied a touché les planches du théâtre. Une loi particulière rend vaines les loix les plus antiques & les plus solennelles. Cette fille d'opéra se montre aux foyers , toute resplendissante de dia-

mans : elle est respectée de ses compagnes , à raison de sa robe éclatante , de sa voiture légère , de ses chevaux superbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles , selon le degré d'opulence , & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité , le bijoutier séduisant & l'industriuse marchande de modes. Le magistrat déride son front en sa présence , le courtisan lui sourit , le militaire n'ose la brusquer. Sa toilette est tous les matins furchargée de nouveaux présens : le Pactole semble rouler éternellement chez elle.

Mais la mode qui l'éleva , vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'apercevoit pas , qu'elle dédaignoit , se met insollement sur les rangs , brille , l'éclipse , & la fait désertier son salon. La courtisane superbe , quoiqu'ayant encore de la beauté , se trouve l'année suivante seule , avec des dettes immenses. Tous les amans se sont enfuis ; & quand ses affaires seront liquidées , à peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.

Fin du premier Volume.

TABLE

C OUP-D'ŒIL général.	pag. 1
<i>Les greniers.</i>	8
<i>Grossueur démesurée de la capitale.</i>	11
<i>Physionomie de la grande ville.</i>	13
<i>Les carrières.</i>	16
<i>Où est le gouvernement ?</i>	17
<i>Patrie du philosophe.</i>	19
<i>De la conversation.</i>	22
<i>La nouvelle Athenes.</i>	24
<i>Jouissances.</i>	26
<i>Dangers.</i>	27
<i>Avantages.</i>	28
<i>Esprits raffinés.</i>	29
<i>Pour qui les arts , hélas !</i>	30
<i>Au plus pauvre la besace.</i>	31
<i>Gaieté.</i>	34
<i>Besoins factices.</i>	35
<i>Le bourgeois.</i>	36
<i>Population de la capitale.</i>	41
<i>Voisinage.</i>	46
<i>Des cheminées.</i>	48
<i>Crainte fondée.</i>	50
<i>Caractere politique.</i>	51
<i>Mon grand pere.</i>	53

T A B L E.

379

<i>Gare ! gare !</i>	55
<i>De l'air vicié.</i>	57
<i>Détermination de l'habitude.</i>	62
<i>Chambres garnies.</i>	64
<i>Fiacres.</i>	67
<i>Porteurs d'eau.</i>	70
<i>Le Pont-neuf.</i>	71
<i>Pont-Royal.</i>	77
<i>Charmant coup-d'œil.</i>	79
<i>Boulevards.</i>	81
<i>Nos grand'meres.</i>	82
<i>Des grosses fortunes ,</i>	84
<i>Les dineurs en ville.</i>	87
<i>Le monarque.</i>	92
<i>Mobilité du gouvernement.</i>	93
<i>Espions.</i>	94
<i>Les colporteurs.</i>	96
<i>Hommes de la police.</i>	100
<i>Le guet.</i>	103
<i>Lieutenant de police.</i>	107
<i>Incendies , pompes.</i>	113
<i>Reverberes.</i>	115
<i>Enseignes.</i>	118
<i>Les halles.</i>	119
<i>Marchés.</i>	122
<i>Quai de la vallée.</i>	124
<i>Tables d'hôtes.</i>	126
<i>Cafés.</i>	128

<i>L'homme au cent soixante millions.</i>	131
<i>Faiseur de projets.</i>	134
<i>La douane.</i>	136
<i>Trésor royal.</i>	138
<i>Rentiers.</i>	140
<i>De l'habit noir.</i>	143
<i>Les Egrefins.</i>	144
<i>Batteurs de pavé.</i>	146
<i>Pays latin.</i>	147
<i>Colléges.</i>	148
<i>Anatomie.</i>	152
<i>La Sorbonne.</i>	156
<i>Les écrivains de charniers - innocens.</i>	158
<i>Le fauxbourg Saint-Marcel.</i>	160
<i>Le marais.</i>	164
<i>Portrait d'une dévotte du marais.</i>	167
<i>On bâtit de tous côtés.</i>	168
<i>Ameublemens.</i>	173
<i>Abbés.</i>	175
<i>Evêques.</i>	177
<i>Succeſſion des modes.</i>	180
<i>Notaires.</i>	181
<i>Echevins.</i>	184
<i>Avocats.</i>	188
<i>Banquiers.</i>	191
<i>Médecins.</i>	195
<i>Société royale de médecine.</i>	200

T A B L E. 38

<i>Auteurs.</i>	203
<i>Des demi auteurs , quarts-d'auteurs, enfin métis , quarterons.</i>	209
<i>Secrétaires.</i>	212
<i>Commis.</i>	213
<i>Maîtres.</i>	216
<i>Libraires.</i>	218
<i>Livres.</i>	220
<i>Bouquinistes.</i>	221
<i>Brochures.</i>	224
<i>Equilibre.</i>	228
<i>La Courtille.</i>	229
<i>Des différens observateurs.</i>	232
<i>Différence des esprits.</i>	236
<i>Qui paie-t-on ?</i>	238
<i>Affaires.</i>	240
<i>Gens d'affaires.</i>	241
<i>Vacations.</i>	242
<i>Etats indéfinissables.</i>	243
<i>L'indolent.</i>	244
<i>Les élégans.</i>	245
<i>L'homme décidément superficiel.</i>	247
<i>Indépendans , contempteurs.</i>	249
<i>Nouvellistes.</i>	250
<i>Sort d'un bourgeois.</i>	254
<i>Les Lorgneurs.</i>	255
<i>Palais-Royal.</i>	257
<i>Du persifflage.</i>	260

<i>Revendeuses à la toilette.</i>	261
<i>Les coëffeurs.</i>	262
<i>Parures.</i>	265
<i>Economie.</i>	269
<i>Les écriteaux des rues.</i>	271
<i>Pensions.</i>	273
<i>Domestiques, laquais.</i>	276
<i>Les marchandes de modes.</i>	279
<i>Maîtres d'agrémens.</i>	282
<i>Les bijoux.</i>	285
<i>De la mode.</i>	286
<i>Remarques.</i>	289
<i>Promenons-nous.</i>	295
<i>La Sainte-Chapelle.</i>	309
<i>L'église de sainte Geneviève.</i>	314
<i>Noviciat des Jésuites.</i>	317
<i>Pilier des halles.</i>	320
<i>Rue Tire-chappe.</i>	323
<i>Le Chiffonnier.</i>	324
<i>Rue de la Huchette.</i>	325
<i>Le Gros-Caillou.</i>	326
<i>L'Isle saint-Louis.</i>	328
<i>Les j'ai vu.</i>	329
<i>Amour du merveilleux.</i>	336
<i>Fumier.</i>	340
<i>Jardinage.</i>	341
<i>Bibliothèque du roi.</i>	344
<i>Fusiliers aux spectacles.</i>	347.

T A B L E.	
<i>Petites loges.</i>	383
<i>Comédiens.</i>	351
<i>Langue du maître au cocher.</i>	355
<i>Messes.</i>	358
<i>La fête - Dieu.</i>	360
<i>Protestants.</i>	363
<i>Liberté religieuse.</i>	366
<i>Plébéien.</i>	367
<i>Capitation.</i>	371
<i>Filles d'Opéra.</i>	373
	376

Fin de la Table.

M. Slatkine

10.10.1986.

• 2 vols

[VOLT.]

800085

